Nº 7—10. I—II. JUILLET—DÉCEMBRE. 1928

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1928

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, sous la direction de M. J. Dąbrowski, membre correspondant de la Classe d'histoire et de philosophie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 7—10. Juillet—Décembre. 1928.

SÉANCES.

I. Classe de philologie.

8 octobre. Klinger W.: La description des tempêtes en mer chez Alcée.

12 novembre. Szober S.: La dispalatisation léchitique des premières voyelles.

10 décembre. Obrębska A.: Les termes *stryj* (oncle du côté paternel), *wuj* (oncle du côté maternel) et *swak* (neveu), dans les dialectes et dans l'histoire de la langue polonaise.
Klinger W.: Les coutumes en rapport avec le culte de saint Martin et leurs origines.

Séances de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

11 octobre. Lepszy L.: Sur le triptyque de Stwosz à l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres et sur les critériums permettant de reconnaître ses sculptures.
Mańkowski T.: Les tableaux de Rembrandt de la galerie du roi Stanislas-Auguste.

15 novembre. Kruszyński T. (abbé): Sur les anciens ornements de l'aube et de l'amict.
Dobrzycki J.: Etudes sur les palais de campagne en Grande-Pologne à l'époque néoclassique.

13 décembre. Jarosławiecka M.: Contribution à l'histoire de la sculpture en bois pendant la première moitié du XVIIe s.
Bocheński Z.: Les casques polonais du moyen âge.

Loret M.: Etudes sur l'activité artistique déployée à Rome par Smuglewicz et Konicz.

Séances de la Commission pour l'étude de l'histoire de la littérature polonaise.

30 octobre. Bar A.: La correspondance de Michel Grabowski.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

29 septembre. Dąbrowski J.: Jean de Czarnków et sa chronique.
15 octobre. Heinrich W.: La foi et la raison dans la philosophie médiévale.
19 novembre. Kukiel M.: Maciejowice.
Heitzman M.: Les origines et le développement de la philosophie de François Bacon.
1 décembre. Rybarski R.: Le commerce et la politique commerciale de la Pologne au XVI[e] siècle.
17 décembre. Semkowicz W.: Hanul, lieutenant-général du roi à Wilno (1382—87), et sa race.
Feldman J.: La question polonaise en 1848.

Résumés.

23. BOCHEŃSKI ZB.: **Polskie szyszaki średniowieczne.** *(Les casques polonais du moyen âge).* Présenté le 13 décembre 1928, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Les casques dont traite le travail ici résumé, font partie, à une exception près, de collections polonaise. L'un d'eux se trouve au Musée d'art et d'archéologie de l'Université des Jagellons à Cracovie, le second, y compris des fragments du troisième, est conservé au Musée de la Grande-Pologne à Poznań, le quatrième au Musée de l'Armée à Varsovie, enfin nous voyons le cinquième casque au Musée Prussia à Königsberg. Les quatre premiers ont été découverts en Grande-Pologne (dans la région de Kalisz et dans celle de Gniezno), tandis que le cinquième a été trouvé une lieue à l'ouest de Königsberg. Les casques en question ont été déjà mentionnés dans la littérature scientifique, toutefois les renseignements qu'elle nous donne sur ce sujet ne les concernent qu'à titre occasionnel et ne sont que plus ou moins vagues. Grâce au type qu'il représentent et grâce à leur forme, ces casques constituent un groupe très homogène. Ils sont coniques mais légèrement renflés, et chacun d'eux se compose de quatre plaques de cuivre ou de bronze, dorées et doublées de fer. Ce n'est que sur le casque conservé à Varsovie que la dorure est appliquée directement sur les plaques de fer. La partie inférieure des casques était entourée d'un cercle de fer. Quant au sommet, il était décoré autrefois, ou l'est encore aujourd'hui, d'une pièce à quatre feuilles rappelant la forme d'un calice renversé, dans laquelle était fixé le porte-panache. Sur les côtés, on aperçoit des ornements en fer

à quatre feuilles sur des plaques de cuivre ou de bronze, tandis que sur le devant se trouve un autre ornement en fer, comparable au cercle d'une couronne, duquel se détachent des fleurons. Ajoutons que sur le casque conservé à Cracovie, on voit sur les ornements les traces d'une décoration gravée dans le métal.

La forme conique des casques était en usage dans les pays occidentaux entre le XI[e] et le XIII[e] s. Quoique en principe nos casques polonais puissent être rangés parmi les échantillons appartenant à ce type, ils se distinguent cependant par une différence essentielle, notamment par le détail que le porte-panache fait défaut dans les casques de provenance occidentale. Il est également difficile de découvrir des analogies dans l'ornementation des casques, quoique les différents éléments de celle-ci paraissent porter l'empreinte occidentale. L'archéologue allemand W. Gaerte, qui a décrit le casque du Musée Prussia à Königsberg, fait remonter son origine à des casques en rapport avec la civilisation parthénopéenne.

Les objets analogues trouvés dans les provinces russes méridionales (un casque provenant d'un tumulus dans les environs de Tagańcza, puis un autre semblable découvert dans un tumulus voisin de Szandra, à proximité de Śmiła, enfin le casque du prince Jarosław Wsiewołodowicz remontant au début du XIII[e] s.), datent d'une époque bien plus récente, car ils proviennent de la période s'étendant du VIII[e] au XIII[e] siècle. En dehors de la ressemblance de la forme de ces casques, ils se distinguent également par une décoration semblable du timbre, dont le sommet effilé rappelle une aiguille ou quelque autre objet pointu. Cette façon de décorer les casques, de même que leur forme conique, s'appuyait dans le pays russe et en Orient sur des traditions fortement enracinées, ainsi que de nombreux échantillons en fournissent la preuve. Disons encore, que les statues connues sous le nom de »femmes en pierre« qu'on voit se dresser sur les tumulus de la Russie méridionale, représentent un matériel approprié provenant de l'époque entre le IX[e] et le XII[e] siècle, qui nous permet d'entreprendre des recherches comparées sur la forme de nos casques. Considéré de ce point de vue, le groupe des casques polonais se distingue nettement des autres et se fait remarquer en tout cas par son originalité. Tous ces casques sont probablement les produits d'un seul et même atelier d'armurerie qui se

trouvait sans doute en Grande-Pologne. L'examen de leurs ornements permet de faire remonter nos casque à la période romane, respectivement au commencement de l'époque gothique. Le fait que sur les sceaux des princes de Pologne, le même type de casque, quoique privé d'ornements sur le timbre, se voit pendant la seconde moitié du XII[e] et durant tout le XIII[e] siècle, peut certainement avoir de l'importance.

---

24. DĄBROWSKI JAN: **Jan z Czarnkowa i jego kronika.** ***(Jean de Czarnków et sa chronique).*** Présenté dans la séance du 29 septembre 1928.

L'étude ici résumée a pris pour point de départ l'analyse critique de la chronique de Jean de Czarnków, en vue d'établir sa forme primitive, de préciser l'époque de la composition de ses différentes parties, et d'indiquer certains manques d'accord entre les faits qu'elle relate. Il s'agissait d'établir également, en s'appuyant sur les résultats de ces recherches, les faits en rapport avec la biographie et l'activité du chroniqueur, ainsi que de se renseigner en premier lieu sur l'activité littéraire qu'il avait déployée.

I. L'histoire de la vie de Jean de Czarnków est un des éléments essentiels qui garantissent la véracité des faits relatés dans sa chronique. Nous rencontrons comme on sait la première fois en 1352 le nom de Jean, fils de Bogumił maire de Czarnków, époque où nous le voyons chanoine à Butzow en Mecklembourg. Il s'était rendu dans ce pays en compagnie de l'évêque André Zaremba qui dut occuper le siège épiscopal de Schwerin au lieu de celui de Poznań, où Casimir le Grand protégeait un autre candidat à la mitre. L'année 1348, où Zaremba entre dans ses fonctions épiscopales à Schwerin, coïncide probablement avec la date de l'arrivée de Jean de Czarnków dans le pays de Mecklembourg; il y devient bientôt chancelier de l'évêché, pour être nommé vicaire général quelques années plus tard (1355). Si l'on veut tenir compte de ces dates, on peut admettre que Jean naquit vers 1320. Ayant échangé la cure de Tarnow (en Mecklembourg) contre le canonicat de Włocławek et ayant

été nommé en 1356 chanoine de Poznań, il put revenir en Pologne après la mort de l'évêque André, son protecteur. Introduit déjà par celui-ci à la cour papale d'Avignon, nous l'y voyons chargé de différentes missions ecclésiastiques et mentionné comme »iuris peritus«. La connaissance d'un centre politique aussi important lui ouvre l'accès de la chancellerie du roi de Pologne. Il semble que grâce à l'appui de l'Allemand Henri Cropelin, notaire de la chancellerie royale, avec lequel il s'était lié d'amitié en Mecklembourg, et grâce aux rapports qu'il avait entretenus à l'occasion de son départ pour Avignon avec des dignitaires laïques et ecclésiastiques influents à la cour de Pologne, Jean réussit à obtenir en 1367 la dignité de sous-chancelier à la cour. A la même époque, en 1367, il obtint la dignité d'archidiacre de Gniezno, après avoir été préposé à la cure de Włocławek et chargé des fonctions de chanoine à Cracovie et à Płock. La situation qu'il occupait à la cour le protégeait contre la malveillance que lui témoignaient de nombreuses personnes depuis qu'il avait brigué ces honneurs. Cette malveillance ne fit du reste que croître dès que les conditions furent changées.

Jean de Czarnków travaillait à la chancellerie royale aux côtés du chancelier Jean Suchywilk, juriste éminent qui jouissait d'une grande influence et autour duquel s'etait réuni un groupe d'hommes politiques qui ne voyaient pas d'un bon oeil la candidature de Louis d'Anjou, roi de Hongrie, que Casimir le Grand avait désigné comme son successeur sur le trône de Pologne. Ce groupe était surtout bien disposé pour Casimir, duc de Stettin, petit fils du roi Casimir, né de sa fille Elisabeth et beau-frère de l'empereur Charles IV; aussi bon nombre de ses membres avait-il également des sympathies pour la cour des Luxembourgs.

Le roi Casimir une fois mort (1370), les anciens sentiments hostiles à Jean éclatèrent avec d'autant plus de force, qu'après avoir rompu avec la politique modérée du chancelier et perdu ses illusions sur Casimir, duc de Stettin, il résolut d'entrer dans une voie très radicale. En effet, il décida d'enlever du tombeau de Casimir le Grand les insignes de la royauté, afin de s'en servir à défaut des insignes authentiques emportés en Hongrie par le roi Louis, pour couronner Ladislas dit le Blanc, duc de Gniewków, dont un groupe de mécontents protégeait la candidature contre Louis d'Anjou, parce que le premier provenait de la race des

Piasts. Le complot ourdi par Jean échoua, celui-ci dut se démettre de ses fonctions de sous-chancelier et fut jeté en prison. Le verdict du tribunal des commissaires à Poznań le condamna en 1372 à la perte de ses biens (il était propriétaire du château de Lubosz à l'ouest de Poznań) et au bannissement. Il fut privé en même temps de la dignité d'archidiacre de Gniezno, à laquelle il aurait été indûment élevé, et l'on confia ces fonctions à Jean de Busk qui avait autrefois dû abandonner le poste de sous-chancelier au profit de Jean de Czarnków. Celui-ci dut se soumettre à la sentence du tribunal et partir pour l'étranger, où il fit des séjours plus prolongés à Breslau, à Prague et à Lubusz. Lorsque l'affaire perdit un peu de son retentissement, Jean put revenir en Pologne où il fut même de nouveau revêtu des fonctions d'archidiacre de Poznań. Il ne joua cependant plus de rôle politique; aigri et déçu, même en ce qui concerne la personne de Jean Suchywilk son ancien protecteur, à cette époque archevêque de Gniezno, il vécut jusqu'à la fin de ses jours en Grande-Pologne. Il consacra les dernières années de sa vie à écrire sa chronique et mourut pendant les premiers mois de l'année 1387, probablement le 5 avril.

II. La forme primitive qu'avait revêtue la chronique de Jean de Czarnków était certainement différente de celle que nous lui connaissons dans les Monumenta Poloniae Historica t. II, (p. 601—756), publiés par Bielowski. Nous ne pouvons considérer comme sortis incontestablement de la plume de Jean que les chapitres 4—116 (d'après le numérotage adopté dans cette édition), qui sont la partie essentielle de cette chronique dont le commencement et la fin ont certainement été perdus encore avant le déclin du XIVe siècle. Les chapitres 1—3 (toujours d'après le numérotage des Mon. Pol. Hist.), où l'éditeur s'est contenté de manuscrits d'une moindre valeur, sont certainement étrangers à la chronique de Jean. Quoiqu'on ait déjà attiré l'attention sur cette circonstance dans la littérature historique, (nous pensons en premier lieu à W. Kętrzyński), on voit considérer ces chapitres comme appartenant à la chronique, dans les travaux concernant cette époque. Or, aussi bien l'analyse du sujet qu'ils traitent, que l'étude des manuscrits qui les contiennent, militent contre l'opinion qui voudrait y apercevoir des écrits de Jean de Czarnków.

La chronique de Jean nous est parvenue dans le grand recueil de sources appelé »Cronica magna seu longa Polonorum« qui remonte aux dernières années du XIVe siècle. Ce recueil contient en plus la Chronique de la Grande-Pologne, puis certaines sources de provenance grande-polonaise et petite-polonaise dont la plupart rappelle des annales. Comme l'a déjà montré W. Kętrzyński, tous le manuscrits formant la »Cronica magna« que nous connaissons au nombre de neuf, datent du XVe s. et il est possible de les répartir dans deux groupes Le premier est le mieux représenté par le Codex Ottobonianus nº 2068 de la Bibliothèque Vaticane, dans lequel les sources composant la »Cronica magna«, sont rangées dans l'ordre suivant: nº 1, la Chronique de la Grande-Pologne; nº 2, une partie des Annales dites courtes; nº 3, la chronique de Jean de Czarnków, chapitres 4—116; puis après une série d'autres sources, on trouve au nº 8 une petite chronique en rapport avec l'époque entre 1202 et 1377, publiée par Bielowski dans les Mon. Pol. Hist. t. III, p. 204—212 et appellée à tort »Annales de Cujavie«. Le passage publié dans les Mon. Pol. Hist. t. II, p. 623—631 mais omis sans aucune bonne raison dans les Mon. Pol. Hist. III, est une partie intégrante de cette dernière chronique. Viennent ensuite aux nº 10 et 11, deux chapitres publiés dans les Mon. Pol. Hist. II, où ils figurent comme le premier et le second chapitre de la chronique de Jean de Czarnków et c'est par eux que finit le manuscrit. Dans les trois autres manuscrits appartenant à ce groupe, on voit la chronique de Jean commencer par le chapitre 4, comme c'est également le cas pour l'extrait de cette chronique à la Bibliothèque Łopaciński à Lublin. En revanche, dans les manuscrits constituant le second groupe, la chronique de Jean est disposée de la même façon que dans les M. P. H. II, toutefois on ne la trouve pas au commencement, mais vers la fin, tandis que la petite chronique embrassant les années de 1202 à 1377, a été divisée en trois parties. Suivant Kętrzyński, le recueil tel que nous le connaissons aujourd'hui dans le premier groupe, doit son origine au fait d'avoir successivement copié une série de manuscrits différents, contenant des sources intéressant l'histoire de Pologne, parmi lesquels celui qui contenait la chronique de Jean de Czarnków avait déjà souffert et perdu ses premières et ses dernières pages. Ce n'est que plus tard qu'on copia ce recueil encore une fois et qu'on essaya d'en

ranger les parties dans l'ordre chronologique, mais d'une façon arbitraire et c'est ainsi que nous nous trouvons en présence de l'ordre adopté dans le second groupe et dans l'édition des Mon. Pol. Hist., où nous voyons ajoutés à la chronique de Jean des fragments d'autres sources qui y figurent comme chapitres 1—3.

Tout en étant juste, le raisonnement de Kętrzyński ne saurait trancher définitivement la question, vu qu'il n'intéresse que la forme extérieure et non le sujet des manuscrits, qui ne sont de plus que des copies dont on ignore si elles ont été exécutées directement d'après le texte original. Il nous faut analyser par conséquent le sujet de ces trois premiers chapitres, tels que les donne l'édition des Mon. Pol. Hist., puis étudier les rapports réciproques entre eux et avec la chronique de Jean, ainsi qu'avec les autres sources que contient ce recueil. Nous apprenons par le sujet qu'ils traitent, qu'ils puisent en grande partie leurs renseignements dans des sources petites-polonaises, en particulier dans le Calendrier de Cracovie et dans les annales grandes-polonaises. Par cette circonstance, par la façon synthétique de traiter le sujet, enfin par leur forme très proche de celle d'annales, les chapitres en question s'écartent très sensiblement de l'ensemble de la chronique de Jean, dont la narration rappelle plutôt des mémoires et ne s'appuie pas sur des sources écrites, mais bien sur les renseignements personnels de leur auteur.

En ce qui concerne les liens unissant entre eux ces trois chapitres, les deux premiers qui relatent la mort du roi Ladislas Łokietek et les premières années du règne de Casimir le Grand (1333—1341), constituent aussi bien au point de vue de la forme que du sujet traité, un ensemble relativement bien défini par rapport au chapitre 3, où nous voyons encore recommencer la narration depuis le couronnement de Casimir le Grand (1333), pour aboutir aux événements de 1368. Tandis que le chapitre 2 finit brusquement par la description des premiers combats en pays ruthène, le chapitre 3 représente un tout bien défini où l'auteur décrit le règne de Casimir le Grand qu'il éclaire à tous les points de vue, mais où on le voit revenir encore une fois aux affaires déjà narrées dans le chapitre 2. Les passages que nous mettons en regard ci-dessous en fournissent la preuve.

Cap. 2.

Hic post coronationem suam in omnibus fuit felicissimus, praecipue quoad augendum et dilatationem regni Poloniae.

Nam terram Cujaviae, quam barbati nigram crucem in albo pallio deferentes, hospitalarii S. Mariae Jerosolimitanae pro domo Theutonica, tempore incliti principis Wladislai, olim regis Poloniae patris sui, occupaverant, sine bello et gladio ab eisdem recuperavit.

Et post non multo tempore mortuo magnifico principe Kazimiro dicto Georgio, totius regni Russiae duce, filio Troydini ducis Mazoviae, qui Kazimirus avanculo suo in ducatu Russiae successerat, veneno per Ruthenos intoxicatus interierat, Kazimirus rex Poloniae praelibatus cum magna potentia gentis suae regnum Russiae potenter ingressus...

Cap. 3.

Regio itaque diademate insignitus regnum populumque sibi a Deo traditum viriliter et utiliter gubernabat...

Regnum suum viriliter defendebat. Cruciferi namque considerata ipsius potentia et industria, terras Cujaviae et Dobriniae, quas tempore patris sui occupaverant, sibi restituerunt, pacem perpetuam cum ipso firmantes...

...Sequenti anno Boleslao filio Troyden, ducis Mazoviae, quem Rutheni unanimiter sibi in ducem et domminum susceperunt, per toxicum interempto, qui legem et fidem ipsorum immutare nitebatur, Lubardus filius Gedimini ducis Litwanorum eundem ducatum Russiae possidebat, quem rex Kazimirus anno domini MCCCXLIX cum exercitu forti ingrediens...

Il serait difficile d'expliquer que les mêmes renseignements se répétassent parfois littéralement, si les deux passages avaient été vraiment écrits par Jean de Czarnków; toutefois cette explication se heurte à d'encore plus grands obstacles, lorsque nous comparons les passages en question avec le chapitre 6, sorti indubitablement de la plume du chroniqueur, où celui-ci revient encore une fois à la récupération de la Cujavie et où il n'appuie pas sur l'occupation pacifique de cette province, mais insiste au contraire sur les préparatifs militaires, ainsi que sur la demande de renforts adressée à la Hongrie. Ces doutes disparaissent sur le

champ, si nous admettons avec le Codex Ottobonianus, que ces deux passages sont des fragments tirés de deux sources différentes, autres que la chronique de Jean de Czarnków, sources dont les expressions et les idées qu'elles ont en commun, s'expliquent par le fait de les avoir empruntées aux mêmes annales et notes de Calendrier.

En ce qui concerne le dit chapitre 3 de la chronique de Jean, nous disposons en dehors des précédents, d'autres arguments qui nous permettent de le considérer comme une partie de la petite chronique consacrée aux événements de 1202 à 1377 et nous défendent de le prendre pour un fragment de celle de notre auteur. Ainsi, le commencement du chapitre 3: »regio itaque diademate insignitus«, est visiblement en rapport avec la description du couronnement de Casimir qui le précède dans cette petite chronique (M. P. H. III, p. 211), de sorte que ces mots ne se rattachent nullement à la fin du chapitre 2, où il est question de luttes en pays ruthène. On lit vers la fin de ce chapitre que »Georgius de Belz se subdidit sub fraude, ut postea patuit manifeste«. Or, lorsqu'il parle à deux reprises de George à propos des événements de l'année 1376/7, Jean ne le traite pas avec indignation de traître, comme le fait la petite chronique en parlant de la prise des »castra Georgii qui sceleris auctor fuit« (M. P. H. III, p. 212). La petite chronique (M. P. H. III, p. 209) annonce d'une façon analogue qu'après la mort de la reine Anne »omnium seminator malorum inimicitias iterum inter Polonos et Lithuanos suscitavit sicut plene inferius dicitur«. Cette prévision est réalisée dans le chapitre 3, réuni à tort à la chronique de Jean, dans lequel on entend raconter les luttes contre la Lithuanie. Il est donc hors de doute que le chapitre 3 n'a pas été écrit par Jean de Czarnków et qu'il représente une partie intégrante de la petite chronique qui relate les événements ayant eu lieu entre 1202 et 1377. La question relative aux chapitres 1 et 2 est ainsi définitivement tranchée; en effet ceux-ci n'ont été qu'accidentellement rattachés à la chronique de Jean dans une partie des manuscrits et ne sont évidemment pas autre chose qu'un fragment d'annales rédigées au XIVe s. en Petite-Pologne.

Si par conséquent nous voyons commencer aujourd'hui l'ouvrage de Jean par le chapitre 4, dans lequel il raconte la mort de Casimir en 1370 et si ses premiers mots: »Igitur anno do-

mini«... sont une preuve qu'il devait être précédé de passages disparus depuis, auxquels se rapportent ce »igitur« de même que les mots »Kazimiro rege illustrissimo iam pluries nominato« — nous devons nous demander jusqu'à quelle époque avant 1370 pouvait s'étendre la chronique. Si nous ne perdons pas de vue que l'ouvrage de Jean rappelle à certains égards des mémoires, si nous tenons compte du fait que son auteur ne s'est définitivement fixé en Pologne que lorsqu'il fut nommé sous-chancelier, nous pouvons considérer comme très probable qu'il a commencé sa narration par l'époque qui coïncidait avec son entrée dans ces hautes fonctions qui lui permirent de réunir tant de renseignements directs et précieux, par conséquent qu'elle remonte à environ 1366. Cette supposition trouve un appui dans le contenu du chapitre 6, où Jean raconte l'histoire de la succession de la dynastie d'Anjou en Pologne, contenu dont il résulte qu'il n'a pas relaté dans les chapitres perdus les événements s'étant déroulés jusqu'en 1355.

La partie finale de la chronique et également incomplète. Jean qui a vécu jusqu'au printemps 1387 et qui vers la fin de son ouvrage, raconte les événements presque mois par mois, a certainement dû décrire dans sa chronique les faits ultérieurs à la première moitié de 1384 où elle s'arrête à présent. Il a donc narré sans doute les événements de 1385 et 1386, par conséquent jusqu'à l'arrivée de Ladislas Jagello en Pologne.

III. On peut établir l'époque où fut composée la chronique, en l'analysant minutieusement chapitre par chapitre et en appliquant la méthode de l'examen critique aux faits qu'elle relate. On s'apperçoit ainsi qu'en ce qui concerne la facture et la date de la composition de cet ouvrage, il est possible de distinguer quatre parties différentes.

1) La première comprend les chapitres 4—17 où l'on trouve décrits les événements s'étant produits de septembre 1370 à mars 1371 et où on lit dans les chapitres 16 et 17, des considérations générales sur l'année 1372. Jean s'occupe ici de faits s'étant déroulés sous ses yeux, auxquels il a pris une part active ou sur lesquels il pouvait avoir des renseignements directs, étant alors sous-chancelier. Cette partie qui coïncide avec la période où il remplissait les fonctions de sous-chancelier dont il a sans doute décrit les débuts dans les chapitres initiaux ajourd'hui perdus de

sa chronique, représente un ensemble à part par rapport aux autres parties de son oeuvre. On s'en aperçoit aussi bien par la façon de narrer les faits qui se suivent dans l'ordre chronologique, que par les sources dans lesquelles le chroniqueur puise ses renseignements. Le fait d'avoir perdu le poste de sous-chancelier, puis la prison et le bannissement, furent la cause d'une lacune dans les renseignements de Jean, lacune qui s'étend jusqu'à la fin de l'année 1372. On l'aperçoit également dans la chronique, où après avoir mentionné dans des termes généraux une épidémie, il n'entreprend qu'à partir de décembre 1372, un récit plus détaillé des événements qu'il décrit dans le chapitre 18. Les considérations consacrées à l'année 1372 dans les chapitres 16 et 17, sont une preuve que les parties initiales de la chronique n'ont pas été composées à l'époque où se sont passé les événements qu'ils décrivent. D'autre part, la caractéristique du régime en vigueur sous Louis le Grand à la fin du chapitre 13, les mots »viget ad praesens«, le fait de mentionner les plaintes que provoquaient les nombreux changements des starostes (en 1377), enfin les mots à la fin du chapitre 15 »Sandigovius... successit... et tenuit«, en rapport avec le staroste Sędziwój qui quitta la Grande-Pologne en 1377, tout cela montre que cette partie a été composée conjointement avec la seconde, par conséquent pas avant 1377, de sorte qu'elle n'en diffère que par la facture.

2) Dans les chapitres 18—45 qui constituent la seconde partie, on voit survenir un changement dans la façon de traiter les faits. L'auteur ne s'en tient pas ici à l'ordre chronologique des événements, mais, surtout lorsqu'il s'agit des années 1372—1376, fait tourner son récit autour de certains personnages ou de certaines questions (la façon de nommer les candidats aux évêchés vacants, l'affaire de Ladislas dit le Blanc). Ainsi, après avoir p. ex. raconté les destinées de Ladislas dit le Blanc jusqu'en 1376, il revient dans le chapitre 23 à l'année 1373, pour nous entretenir de la succession de la dynastie d'Anjou. Le sujet du chapitre 18, en particulier le renseignement concernant le séjour de l'archevêque Jarosław au couvent de Lad, montre qu'il a pû être écrit au plus tôt en 1376. Quant au chapitre 21, on s'aperçoit par les mots »abbatiam in Pannonia ordinis sancti Benedicti recipiens... et ibi manens usque ad praesens«, ainsi que par la chronologie du séjour que Ladislas dit le Blanc fit à Pannon-

halma, qu'il a dû être composé entre mars 1377 et octobre 1379. Le chapitre 23 a pu être écrit après l'année 1379, tandis que le chapitre 45 (»quid praetendat ignoratur«) date très probablement de l'année 1380. Il faut par conséquent faire remonter la composition de toute cette partie de la chronique à la période comprise entre 1377 et 1380. Les événements qui y ont été décrits, surtout l'échec définitif de la candidature de Ladislas dit le Blanc, étaient à ce qu'il semble une des raisons les plus importantes qui poussèrent Jean de Czarnków à écrire sa chronique. Les chapitres initiaux de cet ouvrage, pas conséquent toute la première partie et une bonne portion de la seconde, peuvent remonter à 1377. Après avoir décrit d'abord l'époque où il était investi des fonctions de sous-chancelier, qui s'était bien gravée dans sa mémoire, notre chroniqueur a retracé à grands traits les événements les plus importants des années suivantes (1372—1376), puis, comme sa narration se rapprochait de plus en plus du temps où il écrivait, il revient de nouveau peu à peu à l'ordre chronologique qu'on observe dans les derniers chapitres de la seconde partie, qui relate les faits s'étant produits jusqu'en 1380.

3) Dans la troisième partie, comprenant les chapitres 46 à 61, Jean relate les événements s'étant passé entre 1380 et 1382, jusqu'au moment de la mort de Louis le Grand. Au début, c'est-à-dire dans les chapitres 46 à 55, il suit l'ordre chronologique des faits, qu'il décrit quelques semaines ou tout au plus quelques mois après qu'ils se sont produits. Nous pouvons conclure à ce court intervalle entre les événements et la date où ils ont été relatés, par les mots »in festo Penthecostis nunc proxime venturo« dans le chapitre 47, par les mots »in festo Pasche proxime praeterito« qu'il emploie au chapitre 48, enfin par son incertitude dans le chapitre 52, où il ignore si le roi respectera l'accord conclu avec Bartosz (Barthélemy) d'Odolanów. Après avoir ainsi narré les faits dans l'ordre chronologique jusqu'au commencement de l'année 1382, Jean vit enfin disparaître tour à tour d'entre les vivants les deux personnages qui avaient été ses principaux ennemis, notamment l'évêque de Cracovie Zawisza de Kurozwęki (12 janvier 1382) et Nicolas de Kurnik (18 mars 1382), dont il mentionne déjà la mort dans le chapitre 55 où il parle de l'accord conclu en novembre 1381 entre le roi et l'épiscopat. Le fait qu'il mentionne ici la mort de ces évêques, nous apprend qu'aussi bien ce chapitre

que les suivants remontent à une date ultérieure à mars 1382. Si nous ne perdons pas de vue que dans le chapitre 58 nous voyons nommer la date du 15 août 1382 et que le chapitre 61 dans lequel le chroniqueur décrit la mort du roi Louis (11 septembre 1382) est précédé du chapitre 59 où il est question des événements s'étant déroulés en Lithuanie et de la fuite de Witold en Mazovie (vers la fin de l'année 1382), ainsi que du chapitre 60, dans lequel notre auteur nous entretient des événements de Silésie ultérieurs au 10 novembre 1382, nous aboutissons à la conclusion que toute cette partie de la chronique a dû être composée vers la fin de l'année 1382. Nous comprenons ainsi pourquoi Jean tombe dans une longue digression précisément dans ces chapitres où il parle de sa démission du poste de sous-chancelier et de son bannissement auquel il avait été condamné au moins dix ans avant. Il craignait probablement de toucher à ces événements auparavant et ce n'est que la mort de tous ceux dont il pouvait redouter la colère ou la vengeance, en particulier la mort du roi Louis, de la reine Elisabeth et le décès des deux évêques ses ennemis, qui lui rendit son franc parler. Aussi dépeint-il ses adversaires dans les couleurs les plus sombres.

4) Après cette digression, Jean recommence dans la dernière partie de sa chronique à narrer dans leur ordre chronologique les événements de l'interrègne qui suivit la mort de Louis. Il les raconte du reste à un moment pas très éloigné de celui ou ils se sont produits, comme, nous l'apprennent les mots »infra patebit«, chap. 76 et »eventus sequens declarabit«, chap. 88.

IV. L'activité littéraire déployée par Jean de Czarnków ne devait probablement pas se borner uniquement à écrire la chronique dont nous venons de nous occuper. La supposition exprimée dans la littérature historique, suivant laquelle il serait l'auteur du recueil de sources connu aujourd'hui sous le nom de »Cronica longa«, a beaucoup de chances d'être juste. Le fait d'avoir réuni ces sources pourrait témoigner de son intention d'écrire également l'histoire des temps plus reculés en Pologne. On se heurte à de plus grandes difficultés, lorsquil s'agit de répondre à la question si la chronique dite de Grande-Pologne qui représente à côté de celle de Jean le second élément important de ce recueil, y a trouvé une place en qualité de source dont il aurait voulu profiter pour se renseigner sur l'histoire la plus an-

cienne de la Pologne, ou bien si elle y est entrée comme une oeuvre personnelle de notre auteur, qui n'a également pu être achevée dans les détails. Tous les arguments réunis par Kętrzyński à l'appui de la thèse qu'un curé de Santok, sur lequel nous n'avons du reste pas de renseignements plus précis, aurait composé cette chronique, peuvent être bien plus aisément produits en faveur de l'hypothèse qui l'attribue à Jean de Czarnków. Nous savons pertinemment en effet que grâce au séjour qu'il fit en Mecklembourg, il connaissait bien les pays slaves du nord et les régions limitrophes de l'Allemagne, qu'étant originaire de Czarnków il pouvait être bien renseigné sur les questions locales concernant Santok dont la première ville n'était que peu éloignée, qu'il a été à Prague et qu'ayant vécu un certain temps à Cracovie en qualité de sous-chancelier, il pouvait être bien informé, sur les légendes de la Petite-Pologne. Si nous admettons que Jean de Czarnków est l'auteur de la chronique dite de Grande-Pologne, nous pourrions expliquer le fait qu'elle connaît non seulement les pays slaves mentionnés ainsi que Lubusz où il a également séjourné, car nous serions aussi en état de rendre compte pourquoi elle est renseignée sur les pays du sud, sur la Hongrie et les régions slaves du midi, dont Jean a pu beaucoup entendre parler aussi bien à l'époque du règne de la dynastie d'Anjou, que durant son séjour à la cour du roi Casimir, qu'il avait probablement accompagné en 1369 dans son voyage en Hongrie. Les voyages qu'il fit à Avignon expliqueraient les mentions concernant la Carinthie, la Lombardie et la Bourgogne. On pourrait établir alors un rapport entre les mots »Buccovecz, quod nunc Lubik dicitur« qu'on lit dans le chronique de Grande-Pologne et la mention caractéristique »Lubek, que civitas in slavonico Bucowyecz apellatur« qu'on trouve dans celle de Jean. On comprendrait dans la bouche de celui-ci, qui comptait des Allemands parmi ses amis les plus intimes, les mots suivants qu'on trouve dans la Chronique de Grande-Pologne: »nec aliqua gens in mundo est sibi tam communis et familiaris velut Slavi et Theutonici«, opinion qui contraste si étrangement avec celle qu'expriment les autres chroniqueurs polonais. La supposition suivant laquelle Jean de Czarnków serait également l'auteur de la chronique de Grande-Pologne, paraît donc très proche de la vérité, quoiqu'il ne soit pas possible d'arriver aujourd'hui à une solution certaine de ce problème.

---

25. DOBRZYCKI J.: **Studja nad wiejskiemi pałacami wielkopolskiemi w dobie neoklasycyzmu.** (***Études sur les palais de compagne de l'époque néo-classique en Grande-Pologne***). Présenté le 15 novembre 1928, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

L'auteur nous entretient de douze différentes résidences seigneuriales situées à la campagne en Grande-Pologne, dont l'origine remonte à l'époque correspondant à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle et qui sont autant d'échantillons de l'architecture néo-classique. Il s'en réfère à son étude plus ancienne sur le palais de Rogalin, lequel, quoique construit entièrement à l'époque de Stanislas-Auguste, appartient encore en ce qui concerne le style, à la période du rococo saxon, puis il constate que, contrairement à ce qu'on voit dans la capitale, il est possible d'observer encore longtemps en province la coexistence de formes qui s'inspirent du style rococo avec d'autres qui reflètent le genre néo-classique. On trouve d'habitude les premières dans l'architecture extérieure des palais, tandis qu'on voit dominer les secondes dans l'arrangement et la décoration de l'intérieur. Le palais de G u ł t o w y (district de Środa), propriété des comtes Biniński, construit entre 1780 et 1785, peut servir d'exemple à cet égard. Vu du dehors, il donne l'impression d'une construction de style rococo que caractérise cependant beaucoup de simplicité et d'harmonie, tandis qu'à l'intérieur la disposition et les proportions des pièces sont simples et peu compliquées. La salle principale dont la hauteur correspond à deux étages, se trouve dans la partie latérale du palais. Elle est décorée de curieuses peintures exécutées sans doute par Antoine Smuglewicz, le frère du célèbre François, qui imitent des motifs d'architecture. Les autres pièces sont décorées de stucs de style empire. La projection horizontale du palais de S i e d l e c (district de Środa), situé non loin du précédent et appartenant aux comtes Mielżyński, rappelle beaucoup celle du palais de Gułtowy. Cette construction date probablement du commencement du XIXe siècle et son architecture s'inspire complètemont du style néoclassique. Ainsi que le prouve le petit palais de G o l a (district de Gostyń), propriété

de la famille des Potworowski, construit en 1827 et qui n'offre du reste pas grand intérêt, ou retrouve les mêmes projections horizontales pendant toute la période néo-classique. Nous ne connaisons pas les noms des architectes qui ont construit les palais mentionnés ci-dessus.

L'auteur nous entretient ensuite de l'activité déployée en Grande-Pologne par Stanislas Zawadzki, architecte varsovien distingué à l'époque du roi Stanislas-Auguste. Cet artiste a construit en Posnanie trois beaux palais de compagne, notamment ceux de Śmiełów (1797), de Dobrzyca (1799) et de Lubostroń (1800). Le premier est une construction à projection horizontale en forme de rectangle. Comme celui de Rogalin, il est relié aux dépendances qui s'élèvent sur les côtes de la cour, par des galeries qui décrivent une courbe correspondant au quart d'un cercle. Quant au palais de Dobrzyca (district de Krotoszyn), propriété des comtes Czarnecki, il a été construit sur la recommandation d'Augustin Gorzeński, général-adjudant auprès du roi Stanislas-Auguste. Il comprend deux ailes formant un angle droit, avec un portique à colonnes s'étendant en sens oblique en avant de la jonction des deux parties de l'édifice. Zawadzki s'est conformé au souhait de Gorzeński, en donnant au palais la forme étrange d'une équerre. En effet, en qualité de franc-maçon, Gorzeński voulait que sa demeure eût la forme d'un emblème maçonnique. A l'intérieur du palais, on voit conservées de riches décorations en stuc dans le genre grotesque, ainsi que des peintures murales (imitations de motifs d'architecture et paysages), oeuvre d'Antoine Smuglewicz. Le parc, échantillon bien conservé d'un jardin de l'époque du sentimentalisme, avec ses nombreuses petites constructions, ses temples minuscules etc., mérite également de retenir l'attention. Le palais des comtes Skórzewski à Lubostroń (district de Wyrzysk), le troisième construit par Zawadzki en Posnanie, est un bel édifice de l'époque néo-classique et se distingue par sa haute valeur artistique. C'est une construction centrale à projection carrée, avec une grande salle ronde au milieu, au-dessus de laquelle s'élève une coupole qui domine tout l'édifice. La façade principale est décorée d'un magnifique portique comprenant deux rangées de colonnes ioniques. A l'intérieur, la rotonde ornée de huit hautes colonnes corinthiennes, est entièrement couverte d'excellents stucs exécutés par un ensemble de

décorateurs venus de la capitale. Dans ce palais, Zawadzki a presque fidèlement reproduit le plan du palais de la Garenne (»Królikarnia«) construit par Medlini, mais il a réussi à faire ici une oeuvre plus belle et plus élégante. Ce palais qui comme la Garenne et d'autres oeuvres des architectes de la capitale, s'inspire de la »Villa Rotonda« de Palladio, est une manifestation du culte ardent dont on entourait le palladisme pendant la période plus avancée de l'époque néo-classique.

Les types que représentent les deux palais mentionnés construits par Zawadzki ne constituent pourtant que des exceptions. En revanche, il faut considérer comme très répandu chez nous et comme jouissant d'une grande prédilection, le type du palais à un étage et à projection rectangulaire, avec un partique à colonnes à la façade, une grande salle haute donnant sur le jardin et correspondant à l'axe principal de l'édifice. On rencontre une série de palais de ce genre en Grande-Pologne et il est possible de les ranger dans deux catégories: dans l'une, le premier étage joue le rôle principal, tandis que dans l'autre, le rez-de-chausée correspond à l'entresol. La première catégorie comprend le palais de Czerniejów (district de Gniezno), propriété des comtes Skórzewski, construit vers 1780 par le général Lipski, puis celui d'Objezierze (district d'Oborniki) appartenant à la famille des Turno, construit en 1792 par la générale Angélique Węgorzewska et quelque peu gâté par des transformations ultérieures, enfin le palais des comtes Mielżyński à Pawłowice (district de Leszno). Celui-ci, oeuvre de Charles Gottowd Langhaus, architecte allemand très connu, est une très belle résidence parmi celles qu'on voit en Grande-Pologne. Il se compose d'un corps de logis principal et de deux dépendances reliées au premier par des galeries qui décrivent un arc correspondant au quart d'un cercle. Au lieu d'un portique, on voit à la façade une colonnade monumentale le long du mur, que Langhaus a imitée d'après l'hôtel des Monnaies, oeuvre d'Antoine à Paris. Le palais est richement décoré à l'intérieur, mais c'est l'immense salle de bal dont la forme rappelle celles de Rogalin et de Rydzyna, qui constitue sont plus bel ornement. Elle est décorée de 24 collones longeant les murs, tandis que ceux-ci sont couvert de magnifiques stucs.

L'autre genre de palais appartenant au type de constructions dont le rez-de-chaussée correspond à un entresol, est représenté par les palais de Lewków, de Sierniki, de Mchy et de Racot. Celui de Lewków (destrict d'Ostrów), propriété de la famille des Lipski et construit en 1791 par Adalbert Lipski, veneur de Kalisz, mérite d'être considéré comme le plus beau. Il se distingue par une décoration extrêmement riche des façades couvertes de stucs, ainsi que par les peintures murales d'un salon rond et d'autres pièces, qui font beaucoup d'effet et qu'il faut peut-être attribuer à Antoine Smuglewicz. Le palais de Sierniki (district de Wągrowiec) qui appartient à la famille des Szułdrzyński, a presque exactement le même aspect que le précédent et sa projection horizontale est presque indentique. Il a été construit à peu près à la même époque que le palais de Lewków, par Catherine Radolińska et sa fille, la générale Hiridianne Fiszer. Certaines données permettent de supposer que c'est Henri Ittar, architecte italien de l'époque de Stanislas-Auguste et auteur de l'Arcadie des Radziwiłł, qui a exécuté les plans du palais de Lewków et de celui de Sierniki. Le palais des comtes Mielżyński à Mchy construit vers la fin du XVIII[e] siècle par Sébastien Bieńkowski, panetier de Gniezno, d'après les plans de celui-ci, est une preuve combien ce genre de constructions était en vogue. Dans ce palais dont l'architecture trahit le dilettantisme de Bieńkowski, nous voyons un salon de forme circulaire avec d'élégants stucs de l'annee 1799, exécutés par les mêmes stucateurs qui avaient été appelés à décorer le palais de Pawłowice. Le palais de Racot (district de Kościan), aujourd'hui propriété de l'Etat, est une variante intéressante de ce type de constructions. Il a été construit pendant le règne de Stanislas-Auguste par Antoine Jabłonowski, castellan de Cracovie. Au lieu d'une rotonde, on y trouve une salle en forme de rectangle à angles aplatis, tout comme dans la salle du palais de Białaczew, oeuvre de Kubicki.

26.: FELDMAN J.: **Sprawa polska w 1848 r.** *(La question polonaise en 1848)*. Présenté dans la séance du 17 décembre 1928.

L'année 1848 vit des Polonais combattre sur les barricades de la révolution dans presque toute l'Europe; elle put voir aussi des régiments polonais se former en France, en Italie et en Hongrie, elle put entendre de violents débats sur la question polonaise à l'Assemblée Nationale de Paris et au parlement allemand de Francfort. Et pourtant, le vrai foyer autour duquel se concentrait cette question considérée du point de vue international, se trouvait réellement dans le Grand-Duché de Posnanie. L'insurrection qui avait éclaté en 1848 en Posnanie constituait vraiment un problème de la politique européenne; tout comme celle de 1863, elle avait une répercussion sur la politique des grandes puissances et à l'inverse, son sort dépendait des facteurs actifs dans la politique internationale. Le présent travail se propose d'isoler des événements dont la Posnanie fut le théatre en 1848, les faits d'une importance européenne et d'établir leur rapport avec l'ensemble de la situation politique à cette époque. Le domaine des recherches auxquelles s'est livré l'auteur embrasse une série de sources imprimées (recueils de correspondance diplomatique, traités et mémoriaux politiques, mémoires, écrits de publicistes et articles de journaux), ainsi que de manuscrits inédits, tirés aussi bien des Archives secrètes de l'Etat à Berlin, que des Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Paris.

La révision des idées courantes sur les rapports entre la Prusse et la Russie, constitue le point de départ de la présente étude. On entend dire souvent que ces deux États collaboraient toujours ensemble et que cette coopération s'explique surtout par leur antagonisme par rapport à la Pologne. En réalité, il s'agit là d'une politique à double jeu, car à côté de manifestations d'amitié, on découvre une forte rivalité et un antagonisme qui pour être caché, n'en est pas moins incontestable. »L'histoire des rapports politiques de la Russie et de l'Allemagne«, dit avec justesse E. Simon, »c'est l'histoire de deux peuples dont les gouvernements ont été souvent et longtemps alliés, mais qui, pour leur part, ne s'aiment pas et ne supportent qu'à contre-coeur leur voisinage géographique«. La politique d'expansion de la Russie de-

vait tendre par la nature des choses non seulement à subjuguer la Pologne, mais à mettre la main également sur l'Allemagne voisine. Pierre le Grand avait déjà étendu son influence aux affaires de la Confédération germanique et Catherine II s'était portée garante de son organisation particulariste. Sous le règne de Nicolas Ier, les rapports entre les deux États étaient marqués au sceau de la suprématie incontestée de la Russie. Toute la politique de l'empereur Nicolas visait la subordination complète de l'Allemagne. Elle s'efforçait d'y réprimer les tendances nationales et d'étouffer les aspirations aux réformes, pour encouroger un particularisme étroit et des tendances réactionnaires, pour étendre un contrôle vigilant sur la vie politique et intellectuelle de l'Allemagne, pour s'immiscer sans cesse dans tous les domaines de l'activité allemande (p. ex. dans la diplomatie, dans les affaires de cour, dans les questions concernant les universités, la science et la presse), enfin pour former un parti d'une fidélité toujours à toute épreuve. Le tsar tâchait en premier lieu de se subordonner la Prusse son alliée, pour l'empêcher de prendre l'initiative de l'unité allemande et pour pouvoir veiller sur le régime de répression en Posnanie. L'historiographie allemande a soigneusement évité jusqu'ici de s'occuper de cette phase des rapports entre les deux pays, c'est-à-dire de toucher à une période de dépendance humiliante, pendant laquelle l'attitude de Berlin envers Saint-Pétersbourg ne pouvait qu'être taxée de servilisme. Dans un livre anonyme intitulé »*Berlin und Petersburg*«, paru au lendemain du Congrès de Berlin sous le patronage du prince de Bismarck, Eckhardt, un Allemand originaire des provinces baltiques, a réuni le plus de détails caractéristiques et saillants sur cette matière, et l'on vit après la guerre mondiale Théodore Schiemann oser jeter quelque lumière sur cette question dans le dernier volume de son histoire de Nicolas Ier. L'auteur s'occupe autant que possible dans les détails de ce problème dont la connaissance est indispensable pour comprendre les origines et le développement des événements survenus en 1848; il s'appuie sur les documents que contient la *Portfolio* d'Urquhart, sur la correspondance diplomatique russe, enfin sur une série de relations et de mémoires. Le tableau de l'activité politique déployée par Nicolas Ier en Allemagne, offre des analogies frappantes avec les rapports entre la Pologne et la Russie dans le courant du XVIIIe siècle. D'une part, la protection dont la

Russie entoure »la liberté bien comprise« de l'Allemagne et l'indépendance des petits Etats dont elle se compose, la tendance à réduire à zéro son importance politique, la façon d'encourager des idées conservatrices étroites, de flatter les ambitions et l'égoïsme particulariste, la répression des tentatives de réformes, les efforts en vue de former et de se concilier un parti dévoué, la tactique d'intimidation, de ruse et de concussion; d'autre part, l'aveuglement incompréhensible, la confiance dans les intentions bienveillantes de la Russie, la renonciation à l'indépendance politique que devaient soi-disant compenser dans l'avenir des conquêtes dans la domaine des sciences et des arts, un servilisme rampant et la recherche de l'appui de l'étranger — voilà un ensemble de symptômes et de faits bien connus de l'histoire de la République Polonaise en pleine décadence. Ces analogies qui ont attiré l'attention de plus d'un contemporain, s'expliquent évidemment par un rapport de cause à effet. Après avoir détruit l'indépendance de la Pologne, l'empire des tsars entendait appliquer les mêmes méthodes pour se rendre maître de l'Allemagne.

C'est dans cette tendance qu'il faut chercher l'explication de l'attitude que l'Allemagne d'alors a prise envers la question polonaise. On entend dire plus d'une fois que cette attitude s'inspirait d'une amitié sincère, on parle de *deutsche Polenfreundschaft* ou de *deutsche Polenschwärmerei* et l'on signale à l'appui de cette affirmation de nombreux faits empruntés à la littérature ou au domaine de la vie publique. Ce n'est que la victoire de la Prusse de Bismarck qui aurait amené un revirement d'opinion complet. L'auteur s'efforce de dissiper cette légende, en fournissant la preuve que les amis de la Pologne, comme l'étaient Varnhagen d'Ense et Willisen, comptaient parmi les exceptions aussi rares que louables. On ne saurait douter évidemment que la mentalité des sphères cultivées et de la bourgeoisie allemande considérées dans leur ensemble, n'eût été autrement disposée envers la question polonaise qu'à l'époque de Bismarck et de l'hakatisme, néanmoins lorsqu'on passe du domaine des sentiments aux décisions concrètes intéressant les questions politiques et territoriales, on ne tarde pas à s'apercevoir que les antagonismes étaient alors encore plus irréductibles, qu'à l'heure actuelle, après la guerre. Le rôle que joue le »corridor« de Dantzig pour l'Allemagne actuelle, revenait alors à Poznań, que les premières autorités en matière stratégique (Clausewitz,

Gneisenau, Grolman, Voigts-Rhetz) considéraient comme la clef de la défense de la Prusse dans l'est. On se trompe surtout si l'on croit que parce qu'il avait fait siennes les idées de liberté et de progrès, le parti libéral allemand était alors l'ami de la Pologne. Il nous faut insister sur la circonstance qu'une série d'ennemis les plus acharnés de tout ce qui était polonais, est précisément sortie des rangs du libéralisme. Just Gruner, directeur de la Chambre d'administration de Posnanie et auteur de mémoires hostiles aux Polonais, rédigés à l'époque entre Iéna et Tilsit, était un libéral par excellence, qui motivait dans une large mesure sa haine de notre pays, en soulignant le caractère aristocratique et nobiliaire de l'ancienne République Polonaise et en insistant sur la dureté avec laquelle y auraient été traitées les couches inférieures de la société. Théodore Schön qui avait gouverné la Prusse autrefois polonaise (1816—1842), pénétré de l'idée de faire des Allemands et des hommes avec des Slaves et des esclaves, était lui aussi un libéral déclaré et un lutteur qui combattait l'absolutisme de la bureaucratie pour faire triompher le régime représentatif. Personne ne saurait accuser Edouard Flottwell de ne pas avoir professé des idées libérales en théorie et de ne pas les avoir mises en pratique. Son compagnon dans l'oeuvre de germanisation entreprise en Posnanie, le général Grolman, pouvait se vanter d'avoir eu un beau passé de révolutionnaire comme membre du »*Tugendverein*« maçonnique. Guillaume Jordan, député à l'Assemblée Nationale de Francfort, qui le premier avait proclamé en public l'idée de »l'égoïsme national bien compris« dans les rapports avec les Polonais, était encore un libéral de la plus belle eau, enfin son camarade Kerst dont nous décrirons l'activité néfaste aux Polonais dans la suite, l'était aussi. Même des hommes qui passaient pour des amis à toute épreuve de la Pologne, p. ex. Zerboni di Sposetti, qui avait été le premier gouverneur de la Posnanie (1815—1825), ainsi que Frédéric Raumer, écrivain très connu, se montrent des partisans masqués du »*Drang nach Osten*« prussien, dès qu'on étudie soigneusement les témoignages tirés des sources. Ainsi qu'il appert d'une lettre très caractéristique de Frédéric Engels à Karl Marx en date du 23 mai 1851, les tendances hostiles à la Pologne se glissaient même dans le sein du parti le plus à gauche qu'était alors la jeune social-démocratie allemande.

L'intérêt national bien compris était la source principale des sympathies polonaises dans l'Allemagne de cette époque. Si l'on voulait accomplir l'oeuvre de l'unité allemande, il fallait mettre fin à la suprématie de la Russie qui pesait lourdement sur l'Allemagne. Or, la reconstitution de la Pologne pouvait seule mener à ce but. Tout ce que la génération contemporaine de Bismarck devait traiter un jour avec indignation de manque de sens politique, d'humanitarisme sentimental, de subordination de l'intérêt national aux idéals cosmopolites (*Weltbürgertum*), tout cela n'était qu'une preuve du sens des réalités et de la compréhension des vérités élémentaires que dictait la situation politique à cette époque. L'auteur s'appuie sur une série de traités, de mémoriaux politiques et de mémoires, pour exposer les idées que professaient les milieux nationaux allemands sur cette question. Elles peuvent être résumées comme suit: 1°) En dépit des apparences d'amitié, la Russie est une voisine menaçante pour l'Allemagne, vu qu'elle est animée de l'esprit de conquête et qu'elle tend à réduire à néant le rôle politique de ce pays (le chancelier Hardenberg, puis celle qui devait devenir un jour l'impératrice Augusta, Radowitz, le conseiller politique de Frédéric-Guillaume IV, enfin le publiciste Théodore Bernhardi, insistent tous sur ce point). 2) Le voisinage de la Russie pèse sur l'Allemagne depuis les partages de la Pologne qui ont déplacé à l'ouest les frontières de l'empire des tsars et lui ont permis de diriger ses forces d'expansion contre l'Allemagne qui est ainsi menacée de subir le sort de l'ancienne République Polonaise (le ministre Cannitz, une série d'écrivains, en premier lieu le publiciste *Germanicus Vindex* de Leipzig qui écrivait dans le *Portfolio* d'Urquhart, puis parmi les étrangers, Goldmann, l'auteur de la fameuse »Pentarchie européenne«, enfin le publiciste Marc Fournier, s'accordent à partager cette opinion). 3) L'intérêt de la Prusse et de l'Allemagne réclame la reconstitution de l'Etat polonais dont les frontières devraient s'étendre le plus loin possible à l'est (le prince Ernest de Cobourg, Frédéric de Gagern, E. M. Arndt, demandaient la réalisation de ce projet)

L'importance de la question polonaise en 1848 se dessine avec beaucoup de netteté sur le fond dont nous venons de parler. En dehors des principes du libéralisme, la révolution allemande avait posé au premier plan le problème national de l'union

des différents petits Etats sous l'égide de la Prusse. Ces dernières aspirations compromettaient en premier lieu les intérêts de la Russie. On ne doutait pas que Nicolas, qui depuis longtemps avait pris l'habitude de s'immiscer dans la politique intérieure de l'Allemagne, ne projetât une intervention armée pour réduire à néant l'oeuvre de sa reconstruction. Ces craintes n'étaient que trop justifiées. On voyait les troupes russes mobilisées et concentrées le long de la frontière allemande, on avait lu le fameux manifeste impérial du 27 mars, adressé aux peuples insurgés de l'Europe, mais on ignorait que précisément ces jours-là Nicolas Ier avait élaboré lui-même le plan d'une campagne contre la Prusse. L'auteur a puisé dans de nombreuses sources, en particulier dans les grands journaux au service du parti libéral (dans la Gazette allemande de Gerwinus, dans le Journal d'Augsbourg, la Gazette de Cologne et les Nouvelles de Berlin), pour retracer l'état de l'opinion publique en Allemagne pendant les premières semaines après la révolution de mars. Il aboutit aux conclusions suivantes: 1) La révolution allemande était considérée par les contemporains comme un coup porté à la Russie et comme l'émancipation de la lourde tutelle de Saint-Pétersbourg. 2°) Un conflit armé avec la Russie sera la conséquence inévitable du mouvement révolutionnaire et c'est dans le courant de cette guerre que s'accomplira l'unité allemande. 3) L'intérêt national réclame dans ces conditions la reconstitution de la Pologne qui jouera le rôle d' avant-garde dans la guerre contre l'empire des tsars.

Les intentions des hommes politiques les plus en vue de l'Allemagne révolutionnaire suivaient également la même voie. Max de Gagern, le chef du mouvement libéral et d'unification dans le Sud de l'Allemagne, arrivé à Berlin immédiatement après la révolution de mars, fit clairement entendre à Frédéric-Guillaume que le seul moyen de salut consistait en ce moment à créer une Pologne indépendante dont le Grand Duché de Posnanie devrait faire partie et que la réalisation de ce projet aboutirait forcément à une guerre contre la Russie. Lorsque le roi eût déclaré que jamais il ne tirerait l'épée contre cette puissance, Gagern lui répondit: »S'il en est ainsi, je considère l'Allemagne comme perdue«. Un autre homme d'Etat, cette fois un Prussien, que les événements de mars avaient élevé à une situation dirigeante, ne renonça pas aussi vite au projet de sauver l'Allemagne en

reconstituant l'Etat polonais. Le baron Henri d'Arnim est aujourd'hui une personnalité plongée dans l'obli, dont le nom a pour ainsi dire été rayé de l'histoire de Prusse par l'historiographie de l'époque de Bismarck, qui ne peut lui pardonner d'avoir voulu aiguiller les destinées de l'Allemagne dans une autre voie que celle qu'avait choisie son successeur plus heureux, d'avoir compris comme aucun autre homme d'État prussien, peut-être à l'exception de Bunsen, la question polonaise tellement délicate et épineuse, d'avoir senti la nécessité de reconstituer un pays détruit, enfin, d'avoir tâché de réaliser ces intentions. Venu à Berlin l'avant-veille de la révolution de mars, il soumit au roi un mémoire dans lequel il avait inséparablement uni le programme de l'unité allemande sous les auspices de la Prusse et le projet de créer une Pologne indépendante. Nommé ministre des affaires étrangères après la révolution, il aborda la réalisation de ce programme. On connaît les détails de l'arrivée à Berlin d'une députation venue de Posnanie avec l'archevèque Przyłuski à sa tète et l'on se rappelle du décret concernant la »réorganisation nationale« du Grand-Duché que Frédéric-Guillaume fit publier le 24 mars à la suite de cette démarche. La question relative à cette députation se présente aujourd'hui sous un aspect différent de celui qu'on lui avait prêté jusqu'ici. Le postulat principal de la députation ne concernait pas les libertés nationales à accorder à la Posnanie, car il s'agissait avant tout d'obtenir la promesse d'une déclaration de guerre à la Russie. Les Polonais s'engageaient de plus à proclamer le prince Guillaume roi de Pologne et à le conduire en triomphe à Varsovie. Le décret relatif à la réorganisation nationale satisfaisait en partie les voeux exprimés par les Polonais, mais on a eu tort de le considérer comme un acte en vertu duquel la province de Posnanie aurait été dotée d'une organisation autonome, car sa vraie portée gisait dans le fait de constituer l'ébauche du futur État polonais et de créer une base sur laquelle s'appuierait l'action militaire dirigée contre la Russie. C'est dans ce sens qu'Arnim a interprété le décret en présence de Circourt, agent de la République Française à Berlin. A l'entendre, le gouvernement prussien n'empêcherait pas les Polonais de créer en Posnanie un centre de préparation militaire; il les autoriserait à enrôler des volontaires en France et en Allemagne, car la lutte contre le tsarisme pour conquérir

l'indépendance s'appuyait sur la justice et devait être considérée comme une guerre au nom d'un principe adopté par ce même gouvernement. Il faut chercher dans ces projets des sphéres gouvernementales, l'explication du fait que la révolution en Posnanie n'avait absolument pas dépassé les limites de la légalité, que les troupes polonaises s'organisaient sous les yeux d'officiers prussiens et que les émigrés polonais venant de France, étaient transportés à titre gratuit par les différents gouvernements allemands. Les préparatifs polonais étaient efficacement secondés et encouragés par les milieux ministériels et militaires de Berlin; on donnait à entendre sans équivoques que par le terme de réorganisation il fallait comprendre avant tout la formation d'une armée nationale, on offrait aux Polonais un appui financier et on les engageait à étendre le mouvement insurrectionnel à la Galicie. Le général Willisen connu pour nourrir des sentimenents d'amitié à l'égard de la Pologne, était désigné chef de l'armée polonaise pendant la guerre qu'on se proposait de mener contre la Russie, aussi le mit-on en rapport avec le général Adalbert Chrzanowski, ancien chef d'état-major de l'armée insurrectionnelle de 1830—31. Arnim tâchait en même temps de gagner l'appui de la France et de l'Angleterre pour pouvoir exécuter ces projets. A cet effet, il adressa dans le courant des derniers jours de mars une déclaration à Lamartine. Le gouvernement prussien avait sincèrement l'intention de rétablir l'ancienne République Polonaise qui devait comprendre toutes les provinces ayant gardé un caractère polonais. Presque toute l'émigration polonaise se concentre actuellement dans le Grand-Duché de Posnanie, aussi ne saurait-on admettre que la Russie n'aperçût dans ce mouvement une menace dirigée contre les territoires polonais sous sa domination. Le moindre incident provoqué par les Polonais peut avoir l'invasion russe comme conséquence. En prévision de cette éventualité, Arnim sollicitait l'aide de la France. Il espérait obtenir »une déclaration solennelle d'alliance et de solidarité politique en ce qui concerne la reconstruction de la nationalité polonaise« ainsi que la promesse d'une diversion armée sur les côtés de la Baltique. »M. d'Arnim vous adjure« écrivait à Lamartine Circourt qui servait d'intermédiaire dans ces négociations »d'attacher... votre nom à l'oeuvre grande et sainte de la résurrection de la Pologne«.

A quoi faut-il donc attribuer qu'à ce moment où les rapports entre la Prusse et la Russie avaient atteint le maximum de tension, la guerre qui paraissait inévitable, n'a cependant pas éclaté? Comment pouvons-nous expliquer le fait que les régiments polonais formés pour combattre le tsarisme devaient bientôt lutter contre ceux qui faillirent être leurs alliés et que contrairement à toute attente, la cause polonaise qu'on aurait pu croire règénerée par cette crise, dut subir une nouvelle catastrophe? La tactique extrêmement habile et prévoyante de la diplomatie russe fut alors le facteur qui décida de le tournée que prirent les événements. Cette diplomatie était représentée en ce qui concerne les affaires en question, par deux Allemands, dont l'activité s'inscrivit sur une des pages les plus sombres de l'historie de la Pologne et de celle de leur ancienne patrie. Nous pensons au chancelier Nesselrode et au baron Meyendorff, ambassadeur de Russie à Berlin. Ces deux hommes se rendaient fort bien compte que les sympathies allemandes pour la Pologne et les concessions qu'on se décidait à faire à son profit, s'expliquaient surtout par la crainte qu'inspirait la Russie; ils savaient également que l'attitude agressive de Nicolas ameutera contre lui toute l'Allemagne, reserrera les liens avec les Polonais et posera la question de la reconstitution de la Pologne au premier plan des problèmes politiques de l'Europe; ils comprenaient enfin que du moment que la menace d'une intervention russe aura été écartée, l'accord peu naturel entre Prussiens et Polonais sera rempu et qu'on verra émerger à la surface des antagonismes pour un moment cachés. »Leur but évident« (celui des Polonais) écrivait Meyendorff à Nesselrode (29 mars 1848) — »est d'engager la Prusse et l'Allemagne entière à épouser leur cause et à joindre leurs troupes aux bandes insurgées. Notre rôle doit être de les déjouer, d'empêcher cette jonction de l'Allemagne avec la Pologne révolutionnaire. C'est déjà un avantage de différer la rupture... Je voudrais surtout que nous n'eussions à faire qu'aux Polonais et non à la Prusse qui entraînerait l'Allemagne et enfin la France contre nous. La partie allemande du Grand-Duché de Posen va en être détachée. La partie polonaise après cette séparation ne sera plus si sympathique aux Allemands«. D'accord avec ces conseils, l'attitude de la Russie, agressive et menaçante pendant les premiers huit jours qui suivirent le bouleversement à Berlin, devint subi-

tement expectante et rien que défensive. Le 31 mars vit paraître un commentaire officiel du gouvernement de Saint-Pétersbourg sur le manifeste de l'empereur; on y lisait l'assurance solennelle que la Russie est animée de sentiments éminemment pacifiques et qu'elle n'entend pas s'immiscer dans les affaires intérieures de la Prusse, pourvu que celle-ci ne seconde pas les prétentions des Polonais visant la reconstitution de leur pays. Le fier proconsul qu'avait été auparavant Meyendorff, devint un modèle de patience et d'indulgence; il supportait avec calme les injures et les provocations que la foule surexcitée ne ménageait pas à la Russie, ce qui ne l'empêchait pas de déployer en même temps une activité intense dirigée contre la Pologne. Il tâchait de persuader les ministres et les dignitaires prussiens du caractère anormal d'un accord avec la Pologne, il engageait le roi à reprendre de nouveau contact avec Saint-Pétersbourg, à l'insu du gouvernement constitutionnel, bref, il rétablissait l'ancienne alliance contre la Pologne de deux des puissances qui l'avaient partagée. Ce changement d'attitude de la Russie devait dissiper dans une large mesure les craintes très répandues d'une intervention; elle écartait de plus la nécessité immédiate d'une guerre et faisait diminuer ainsi la valeur de l'appui que pouvait donner la Pologne.

On vit en même temps entrer en jeu un facteur sur lequel Meyendorff comptait surtout pour entamer le front serré que formait alors l'Allemagne et la Pologne. Nous pensons en effet au conflit dont le Grand-Duché de Posnanie était l'objet. Les Allemands au nombre d'un demi-million dans cette province, protestaient contre leur incorporation au futur Etat polonais, aussi exprimaient-ils le voeu de voir rattachée le partie allemande de ce territoire à un état faisant partie de la Confédération germanique. Les débats du parlement dit intérimaire à Francfort (»Vorparlament«), permettent de nous rendre compte des sentiments que nourrissaient les milieux libéraux allemands les plus avancés envers notre pays. On cite encore aujourd'hui à titre de manifestation des plus convaincantes des sentiments pro-polonais de l'Allemagne d'avant Bismarck, la décision votée le 31 mars, qui proclame la reconstitution de la Pologne comme une nécessité inéluctable et comme un devoir sacré qui incombe au peuple allemand. Toutefois, si l'on se donne la peine d'entrer dans les détails de ces débats, on se trouve en présence d'une situation qui

s'écarte sensiblement de la légende circulant à ce propos. Les membres de l'assemblée traitaient cette question à tête froide et tenaient compte avant tout des intérêts allemands, aussi voulaient-ils garder le plus possible du territoire posnanien, tout en craignant en même temps d'irriter les Polonais en présence d'une guerre contre Nicolas qui paraissait imminente. Le député de Leipzig, Biedermann, posa la question en toute franchise: »Messieurs, — dit-il — soyons justes et sages en même temps; déclarons en cette heure solennelle que la Pologne indépendante doit être reconstituée et que la puissante Allemagne doit contribuer à réaliser ce projet, sans oublier toutefois notre frontière militaire«. Cependant, lorsqu'on proposa d'admettre au futur parlement les députés allemands de Posnanie, projet qui équivalait à la reconnaissance du partage de la province, le député des provinces rhénanes Venedey, prit position contre cette motion et découvrit avec une sincérité presque brutale les calculs politiques que cachait ce problème: »Ce serait une chose aussi injuste qu'imprudente que de susciter un conflit avec les Polonais. Dès qu'un seul Polonais aura douté de nos sympathies pour son pays, il se tournera contre nous et deviendra pour ainsi dire l'armée d'avant-garde de la Russie contre l'Allemagne. Nous pouvons laisser les choses telles qu'elles sont. Nous ne voulons pas de députés posnaniens dans notre assemblée. Tout dépend de savoir si c'est la Russie ou la Pologne qui sera notre ennemie«. L'assemblée qui prit peur de l'ombre menaçante de Nicolas, décida de laisser en suspens la question relative à l'admission des députés de Posnanie, cependant pour se concilier les Polonais, elle leur offrit comme appât la fameuse résolution concernant la nécessité de reconstruir leur pays. La député Struwe, le même qui avait réclamé précédemment le partage de la Posnanie, posa cette motion.

Le cours des événemens indiquait de plus en plus clairement, que ce ne sera pas la Russie mais bien les Polonais qui seront l'ennemi avec lequel devra se mesurer la Prusse. La politique du baron Arnim perdait du terrain depuis qu'on s'était aperçu que Nicolas ne se proposait pas d'intervenir militairement en Allemagne, que l'insurrection sur laquelle on comptait n'avait pas éclaté dans la Pologne du Congrès et qu'au lieu de prêter son concours dans l'oeuvre de la reconstruction de la Pologne, la

France regardait avec convoitise du côté de la frontière du Rhin. Les rapports entre les deux races qui habitaient la Posnanie devenaient de jour en jour plus tendus, d'autant plus que deux facteurs intéressés à voir se produire au plus tôt une catastrophe, entraient alors en jeu. Le parti réactionnaire et russophile prussien, dont le jeune hobereau v. Bismarck s'était fait le porte-parole à la Diète, considérait l'anéantissement du mouvement polonais en Posnanie comme le premier pas menant à une contre-révolution à Berlin et au renouvellement de l'alliance avec l'autocratie russe. La diplomatie du tsar faisait de son côté tout ce qui était en son pouvoir pour rendre plus profondes les dissonances entre Polonais et Allemands. »Notre grande affaire en ce moment-ci«, écrivait Nesselrode à Meyendorff, »est d'élargir autant que possible la brèche qui commence à se manifester dans les sympathies allemandes en faveur des Polonais. Aucun moyen ne doit être épargné pour cela«. Le chancelier lui-même avoue avoir fourni à la presse libérale allemande des articles éminemment hostiles à la Pologne, dans lesquels, pour effacer les traces de leur origine, il ne manquait pas d'invectives à l'adresse de la Russie. Les rapports envoyés par Meyendorff qui pendant les premiers jours de la révolution respiraient manifestement l'effroi et l'abattement, se distinguent peu à peu par un ton d'assurance et enfin par des accents de triomphe. Il mande déjà le 8 avril que »la question polonaise n'est plus menaçante«; il écrit le 16 que »Posen ne doit pas nous inspirer de crainte, parce que je sais qu'il n'inspire aucun espoir aux Polonais«; enfin il conclut avec satisfaction quelques jours plus tard, que »notre attitude calme, digne et expectante est la meilleure et la plus sage des politiques«. La dernière tentative entreprise pour sauver les intérêts communs de la Pologne et de l'Allemagne et pour les défendre contre la Russie, consistait à envoyer le général Willisen en Posnanie. Arrivé dans le Grand-Duché en qualité de commissaire royal, il conclut le 11 avril avec le Comité National Polonais un accord. en vertu duquel, en échange du licenciement de la majeure partie des troupes polonaises, il promit à la province de grandes libertés nationales dans l'avenir. Les ennemis du général l'accusaient à cette époque de s'être rendu en Posnanie dans l'intention de provoquer une guerre contre la Russie tsariste. L'auteur qui s'appuie sur une série de témoignages tirés des sources, abou-

tit à la conclusion que Willisen était certainement partisan de cette idée, qu'il avait dû plus d'unefois en parler confidentiellement avec des Polonais et qu'il avait même préparé le plan stratégique d'une campagne; néanmoins au moment de son arrivé en Posnanie, il considérait ces projets comme irréalisables et impossibles. L'activité qu'il déploya en qualité de commissaire royal, n'en était pas moins dirigée indirectement contre la Russie; en effet, il voulait empêcher à tout prix le conflit sanglant entre Polonais et Alllemands dont on voyait l'heure approcher et que les diplomates russes attendaient avec tant d'impatience ainsi qu'il désirait accomplir l'oeuvre de la réorganisation de la Posnanie en tenant compte dans la plus large mesure des droits de la nationalité polonaise. La crainte mêlée de haine avec laquelle on observait à Saint-Pétersbourg la mission du général Willisen, ainsi que la joie qu'y provoqua son insuccès, sont la preuve combien elle contrecarrait les projets de la cour de Russie.

La tournure tragique que prirent les événements en Posnanie (destruction de la force armée polonaise, proclamation de l'état de siège dans la province), était avant tout une victoire remportée par la Russie. Voyant qu'après avoir réprimé le mouvement polonais, la Prusse avait perdu le gage le plus important dont elle disposait, la cour de Saint-Pétersbourg reprit immédiatement ses anciens airs de suprématie, ainsi que le ton impératif qui lui était coutumier et recommença à se mêler des affaires intérieures de son voisin. La diplomatie russe avait pris pour but principal d'enterrer une fois pour toutes la question polonaise. Le fait que Pfuel, le nouveau commissaire royal envoyé en Posnanie après Willisen, ne fit pas traduire Mierosławski et ses compagnons en conseil de guerre et qu'il annonça la mise en exécution du projet de réorganisation déjà promis auparavant, souleva à Saint-Pétersbourg la plus grande indignation. Nicolas qui flétrissait la faiblesse des autorités prussiennes dans les termes les plus énergiques, n'entendait pas transiger sur la question et assurait qu'il ne tolérerait pas aux portes de l'empire une partie réorganisée de l'ancien territoire polonais, d'où des influences pernicieuses pourraient se frayer une voie dans la Pologne du Congrès. Si la Prusse voulait donner un gage de son amitié et si elle désirait éviter la possibilité d'une guerre, elle devait renon-

cer aux concessions promises aux Polonais et incorporer purement et simplement la Posnanie à l'Allemagne. Le gouvernement de Berlin ne résista pas à cette pression et capitula. Pfuel se rendit au commencement de juillet à Saint-Pétersbourg, chargé de la mission d'appaiser la colère du tsar. Les instructions que lui avait données le successeur de M. d'Arnim, le baron Schleinitz, équivalaient à une renonciation complète au programme anterieur de la politique prussienne; en effet ce ministre assurait que la Prusse n'avait jamais en l'intention de reconstruire la Pologne ni de faire la guerre à la Russie; il mettait les événements de Posnanie au compte de l'émigration polonaise qui, de concert avec certains Allemands désirant provoquer un bouleversement dans leur pays, avait pour un instant pris le dessus sur le gouvernement. Il rappelait la répression sanglante de l'insurrection et les dernières mesures de coercition qui constituaient une garantie suffisante des bons rapports avec la Russie; enfin il promettait que la partie polonaise du Grand-Duché ne disposerait pas d'une organisation militaire à part. Nicolas se calma d'autant plus facilement, qu'on s'apercevait de plus en plus clairement que la réorganisation projetée par le gouvernement prussien devait dégénérer en une véritable catastrophe pour les Polonais. Le général Pfuel venait précisément de tracer la fameuse ligne de démarcation (5 juin) qui enlevait à la Posnanie les deux tiers de son territoire, avec le chef-lieu de la province. Les faits et gestes de Kerst, député de Międzyrzecz à l'assemblée de Francfort, un des représentants les plus en vue du germanisme militant en Posnanie, nous renseignent sur le sort qui devait être réservé à cette province. Dans des lettres datées de Francfort, Kerst développe dans les détails le programme de la germanisation complète de ce pays, dont il projetait la division en deux unités administratives différentes, rattachées aux régions allemandes de la Prusse Occidentale et de la Silésie. Il recommande la colonisation énergique du territoire, la vente obligatoire des propriétés de la noblesse polonaise, l'élimination des influences du clergé à l'école, la prohibition de l'emploi de la langue polonaise dans l'enseignement et les services publics etc. Les dernières traces du caractère polonais de la Posnanie devaient disparaître dans l'espace de quelques années. L'autre partie du Grand-Duché de Posnanie, baptisée alors du nom officiel de Duché de Gniezno, était condamnée

à devenir un pauvre petit pays incapable de vivre d'une vie indépendante sous les yeux de son avide voisin de l'est. Différentes mentions dans les sources, témoignent à n'en pas douter qu'un pacte tacite fut conclu entre la Prusse et la Russie dans le but d'anéantir la Posnanie; les deux tiers de la province devaient être la proie de l'action germanisatrice, tandis que le reste était condamné à être absorbé par la Russie.

A cette heure critique où la question polonaise était menacée du plus grand danger, on vit poindre à l'horizon l'aide inattendue de la France. En dépit des apparences, la politique du gouvernement républicain était franchement mal disposée pour la Pologne. Lamartine fasciné par l'idée de maintenir la paix et prévoyant une alliance future avec la Russie, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour décourager d'Arnim dans ces projets de reconstituer la Pologne. On avait recommandé au représentant de la France à Berlin d'éviter toute déclaration décisive concernant cette question. »Dans un temps où toute éventualité peut se réaliser d'un jour à l'autre«, disaient les instructions qu'il avait reçues, »il faut agir avec une grande réserve et éviter de rien préciser pour ne pas engager le lendemain«. Le choix de Circourt était vraiment désastreux. Appelé en raison du poste qu'il occupait à defendre les intérêts polonais, il devint l'instrument docile de la politique prussienne. Il était animé d'une haine incompréhensible pour la cause polonaise, faisait retomber uniquement sur les Polonais les responsabilités de la révolution en Posnanie et excusait tous les actes du gouvernement prussien, de sorte que son attitude mérita les éloges les plus chaleureux de la part de Meyendorff. L'attitude du gouvenement de Lamartine provoqua un mouvement d'indignation dans les rangs de l'opposition démocratique à Paris qui avait de vives sympathies pour la cause polonaise, aussi les chefs de ce parti résolurent-ils de profiter de cette occassion pour le combattre. La foule guidée par Blanqui, Raspail et leurs compagnons, envahit le 15 mai l'Assemblée Nationale et réclama qu'on envoyât une armée pour défendre la Pologne. L'intervention violente des éléments radicaux n'eut pas le résultat qu'elle se proposait d'atteindre et fit plutôt du tort à notre cause. L'assemblée où les elements modérés avaient le dessus, rejeta le 23 mai la résolution proposée par Vauvin qui réclamait la reconnaissance de l'indépendance de la Pologne et demandait l'envoi au

parlement de Francfort d'un appel relatif à cette question. Néanmoins Lamartine se vit obligé de rappeler de Berlin Circourt qui avait été gravement compromis et qu'on attaquait de tous les côtés; il envoya pour le remplacer Emmanuel Arago, porteur d'une protestation contre le partage de la Posnanie.

Le nouveau représentant de la France se montra absolument différent de son prédécesseur. Partisan enthousiaste et ardent de l'inépendance de la Pologne, il croyait inébranlablement à la possibilité de la concilier avec la cause de l'Allemagne démocratique unifiée et de diriger la force armée des deux peuples contre la Russie. Arrivé à Berlin au moment où le gouvernement se préparait à soumettre à la Diète le projet concernant la ligne de démarcation tracée par Pfuel, qu'il espérait voir adopté par cette assemblée, Arago découvrit immédiatement les intrigues de la bureaucratie prussienne que cachait cette affaire, pressentit la pression exercée secrètement par la Russie et devina ses intentions de mettre la main sur la partie »réorganisée« de la province; aussi protesta-t-il énergiquement contre ces machinations auprès d'Arnim. Le ministre des affaires étrangères qui n'avait eu jusqu'alors à discuter ces questions qu'avec Circourt ou avec Lamartine dont les idées sur ce sujet n'étaient pas éloignées de celles de l'ancien représentant de la France à Berlin, était consterné. »Vous placez«, s'écria-t-il, »la discussion polonaise sur un terrain que je croyais abandonné par la France«. L'intervention d'Arago fut couronnée d'un succès complet, car au lieu de décider le partage du Grand-Duché, la Diète de Prusse se conforma aux voeux des Polonais et nomma une commission chargée de se renseigner sur le cours des événements pendant la révolution en Posnanie. Le danger qui menaçait le Grand-Duché était donc écarté; en revanche, on vit échouer l'action entreprise par Arago à Francfort. Malgré les efforts fébriles de celui-ci, l'Assemblée Nationale approuva la ligne de démarcation tracée par Pfuel. Les grands débats que suscita cette question au mois de juillet correspondent au dernier moment où la question polonaise se présenta sous son véritable aspect international. Nicolas était décidé à intervenir militairement au cas, où se conformant au désir de la gauche, le parlement de Francfort aurait proclamé la reconstitution de la Pologne; aussi Paskiewicz avait-il préparé le plan d'une compagne contre l'Allemagne et la France en pré-

vision de cette éventualité. Toutefois la victoire des tendances représentées par Guillaume Jordan permit de parer à ce danger. Quant à Lamartine, il apprit le nouvelle de la défaite polonaise avec résignation et sérénité. »Dans la situation générale de l'Europe et relativement à d'autres questions, celle du Duché de Posen est d'un intérêt secondaire« écrivait-il à Arago. »N'y mettons pas plus de vivacité qn'elle n'en comporte et sans déserter le principe auquel elle se rattache, n'oublions pas que notre action peut avoir à s'exercer sur des sujets d'un intérêt plus direct pour nous«.

Dès ce moment, la question polonaise qui avait été portée au niveau de la grande politique européenne, tomba au rang d'une question intérieure n'intéressant que l'Allemagne. Néanmoins, la période de quelques mois où elle avait dominé l'ensemble des problèmes politiques de l'Europe, n'a pas manqué de porter des fruits. Lorsque en 1850 la Prusse prit dans les mains la question l'unité allemande, Nicolas tira presque l'épée du fourreau et c'est sous cette menace qu'elle dut abandonner ses projets. La capitulation d'Olmütz était la conséquence naturelle des événements de 1848, le résultat de la destruction du rempart polonais qui protégeait l'Allemagne du côte de l'Est. Rien d'étonnant dans ces conditions qu'à partir de cette époque, dans les moments d'une forte tension entre la Prusse et la Russie, on verra apparaître l'ancienne idée d'Arnim et de ses partisans, consistant à créer de la Pologne un Etat-tampon. Bunsen et le parti de Gotha la reprendront pendant la guerre de Crimée, Bismarck et Waldersee y reviendront après 1880, puis Caprivi et Guillaume II après 1890; enfin elle fera encore une fois son apparation pendant la guerre mondiale, où elle sera représentée par les partisans de l'orientation politique de Bethmann-Hollweg.

---

27. HEITZMAN M.: **Geneza i rozwój filozofji Franciszka Bacona.** (***Les origines et l'évolution de la philosophie de François Bacon***). Présenté dans la séance du 19 novembre 1928.

Aucun autre philosophe des temps modernes n'a peut-être été l'objet d'autant de discussions entre les historiens, que Bacon. Les opinions concernant sa personne, sa philosophie, enfin l'influence que sa pensée a exercée sur la postérité, sont non seu-

lement divergentes, mais parfois franchement contradictoires. Il faut chercher l'explication de ces divergences dans la façon erronée de poser le problème à discuter. Chaque historien de la philosophie qui a publié des études sur le lord-chancelier s'est posé la question: Qu'était la philosophie de Bacon? On considérait la pensée de celui-ci comme quelque chose de fixe, qu'il suffit de décrire pour en connaître tous les détails. Personne n'a cependant tenté de décrire l'histoire de cette philosophie, d'étudier comment elle s'est formée et développée, quoique Bacon eût commencé ses recherches dans sa vingtième année et qu'il les eût continuées sans répit pendant quarante-six ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Et pourtant, c'était le seul chemin qui menait à la connaissance approfondie de la pensée du philosophe et permettait d'écarter les contradictions apparentes sur lesquelles différents historiens ont insisté. Comme il arrive souvent dans d'autres cas, de même dans celui qui nous intéresse, les jugements passant pour contradictoires, cessent de l'être dès qu'on tient compte de la fonction du temps. Le travail ici résumé se propose de concilier des opinions considérées jusqu'ici comme diamétralement opposées, par le fait d'exposer l'évolution qu'a subie la philosophie baconienne; or, ce but ne saurait être atteint qu'à condition de reprendre le chemin suivi par Bacon, en étudiant tous ses écrits, depuis les plus anciens et sans en omettre aucun, c'est-à-dire en choisissant une méthode opposée à celle qu'ont appliquée jusqu'aujourd'hui les historiographes du grand penseur anglais.

I. Occupons-nous d'abord du point de départ de Bacon. On admet généralement que sa philosophie est le résultat de l'attitude critique qu'il a prise à l'égard de l'aristotélisme, opinion qui remonte du reste à Rawley, son secrétaire. Cette façon de considérer les choses n'est pas conforme à la vérité, car le système baconien repose sur des éléments positifs. L'utilitarisme de Bacon a été la tendance fondamentale qui l'a poussé à faire des recherches philosophiques et qui a exercé de l'influence sur sa pensée, de sorte qu'elle s'est engagée précisément dans la voie que nous lui connaissons et non dans une autre. La philosophie poursuit d'après Bacon le but de procurer le bien-être à l'humanité. On peut y arriver en maîtrisant les forces de la nature, en délivrant les hommes des maladies et des soufrances auxquelles ils sont exposés. Cette tendance utilitaire avait cependant au dé-

but un cachet plus personnel et notre philosophe cherchait une autre voie pour atteindre le bien-être. Comme pour l'ensemble de ses contemporains, le bien-être équivalait au début pour Bacon à la possession d'une grande quantité d'or. Le monde était fasciné à cette époque par la découverte de l'Amérique et de ses richesses naturelles, ainsi que par l'éclat de la cour d'Espagne où ces trésors étaient accumulés. Il est vrai que, comme l'a établi Pflug-Harttung, ces richesses ont contribué à appauvrir l'Espagne, néanmoins, pour le moment, la cour du roi dans les États duquel le soleil ne se couchait jamais, éblouissait le monde d'un éclat inconnu jusqu'alors.

Nous formulons par conséquent l'hypothèse qu'au début, l'activité scientifique de Bacon se proposait d'assurer le bien-être à lui-même et de le donner en second lieu à l'Angleterre, par le fait d'accumuler autant d'or que possible.

L'alchimie dont les procédés jouissaient alors d'une grande popularité, devait permettre d'atteindre le but proposé. Nous étayons notre hypothèse par les arguments suivants:

1) Abstraction faite du petit traité Temporis Partus Masculus que Bacon a écrit en 1580, c'est-à-dire dans sa vingtième année, la composition des premiers ouvrages du philosophe correspond à l'époque entre 1600 et 1603. Nous savons d'autre part par la correspondance de Bacon, qu'il s'occupait entre temps avec ardeur de philosophie et qu'il négligeait même pour elle les études de droit auxquelles il s'était voué. En raison de l'horreur bien connue que lui inspirait la sagesse puisée exclusivement dans le livres, il est permis de supposer que les études qu'il faisait à cette époque intéressaient le domaine expérimental et qu'il étudiait les mystères de la nature, supposition conforme à notre hypothèse.

2) Certaines phrases qu'on rencontre dans la correspondance de Bacon remontant à cette époque, cadrent également bien avec notre supposition; en effet, le philosophe compare dans ses lettres le travail scientifique aux travaux dans une mine et il s'en réfère à Démocrite, que les alchimistes considéraient, ainsi que nous le savons, comme leur patriarche.

3) Le témoignage de Bushell, le secrétaire de Bacon, constitue un argument positif à l'appui de notre thèse. Bushell nous dit notamment que Bacon s'occupait du problème de la transfor-

formation des métaux et qu'il faisait des expériences en rapport avec cette question dans une mine abandonnée, située à Twickenham Park, aux environs de Londres. Nous savons que cette propriété appartenait à lord Essex qui entourait Bacon de sa protection et qu'il lui en fit ensuite cadeau. Les dates que portent les lettres du philosophe remontant à cette époque, nous apprennent qu'il faisait alors de fréquents séjours à Twickenham Park.

4) Notre hypothèse trouve un appui dans la circonstance qu'elle explique certains faits obscurs de la vie de Bacon, en particulier ses insuccès dans la carrière politique sous le règne d'Elisabeth. On s'accordait à reconnaître qu'on ignorait pourquoi Elisabeth qui appréciait beaucoup Bacon, ne l'avait pas engagé à entrer dans son service. On pourrait s'expliquer cette attitude de la reine par les études alchimiques de Bacon qui auraient pu le faire passer aux yeux de la souveraine pour un homme étranger aux réalités de la vie, auquel il aurait été difficile de confier ne serait-ce que la direction partielle des affaires de l'Etat.

5) Notre hypothèse est le complément logique, respectivement la base qui permet d'étudier l'évolution ultérieure de Bacon telle qu'elle apparaît dans ses écrits.

C'est avec cette période que coïncide à mon avis l'influence de Palissy qui fonda à cette époque à Paris un musée d'histoire naturelle, dont la description correspond aux postulats exprimés par Bacon dans l'Advancement of Learning et à la descriptions de la Maison de Salomon dans la Nouvelle Atlantide. Nous trouvons le prototype de cette dernière description dans la comédie qu'a écrite Bacon en 1592 et qui a été jouée en présence de la reine Elisabeth par les élèves du Gray's Inn.

II. L'époque entre 1603 et 1606 coïncide avec une nouvelle phase des occupations philosophiques de Bacon. C'est une période d'incertitude qui prend fin en 1606 et 1607, au moment ou l'on voit naître le projet d'une grande oeuvre destinée à rénover la science et à établir la domination de l'homme sur la nature. La production littéraire de Bacon comprend à cette époque de nombreux écrits et essais plutôt courts et souvent inachevés, aussi n'est-il pas facile de se retrouver dans ces matériaux que les historiens n'ont encore guère exploités jusqu'ici. L'étude approfondie de ces écrits a cependant permis d'élucider plusieurs questions obscures, en particulier de jeter de la lumière sur le pro-

blème relatif à l'ouvrage de Bacon qui porte le titre enigmatique de *Valerius Terminus*. L'analyse de ce traité, ainsi que la correspondance de Bacon, nous apprennent qu'il devait exposer les idées de notre philosophe sur la physique. Son titre était une allusion à un manuel de physique bien connu à cette époque, dont l'auteur s'appelait Cornelius Valerius Ultrajectinus. Le second mot dont se compose le titre (Terminus), s'explique par le fait que, suivant Bacon, la physique qu'il enseignait dans cet ouvrage était une science bien établie dont on ne saurait enfreindre les principes.

L'activité scientifique déployée par Bacon à cette époque diffère à bien des égards de celle de la période précédente. Si la première pouvait être caractérisée comme période d'alchimie, la seconde mérite d'être appelée période de physique. L'étude pratique de l'alchimie n'avait pas mené Bacon au but qu'il se proposait d'atteindre, aussi a-t-il entrepris de reviser les principes théoriques sur lesquels s'appuyaient ses recherches et le programme de son action.

La plate-forme de l'atomisme, sur laquelle s'appuyait comme on sait l'alchimie, constitue le principe théorique dont Bacon se déclare partisan décidé. Son atomisme est cependant différent de celui qu'avait enseigné Démocrite, car il est modifié par des éléments empruntés au pythagoréisme. Bacon admet l'existence d'atomes uniformes qu'il met en rapport avec les nombres comme les comprenait Pythagore, pour déduire de leur combinaisons à différents degrés, la diversité des êtres. Il déclare à ce propos, qu'en ce qui concerne l'uniformité et l'hétérogénéité, la possibilité de transformations s'étendant à toutes choses, a été pour lui l'argument décisif. Il suit donc l'exemple d'Héron et corrige les idées de Démocrite sur le vide, pour admettre uniquement le *vacuum commixtum*. Bacon s'abstient d'émettre une opinion sur le *vacuum coacervatum* pour des raisons d'ordre méthodologique, parce qu'il ne peut fournir aucune preuve à l'appui de son existence.

Dans les recherches du domaine de la physique, nous le voyons insister sur l'étude du mouvement qui à l'en croire ne pénètre pas dans les corps du dehors, car ce sont eux qui le contiennent. En effet, le mouvement tel que le conçoit Bacon, n'est pas autre chose que l'énergie dont tous les êtres sont doués, aussi toute la matière est-elle vivante d'après lui. C'est pourquoi, tout

en étant atomiste, notre philosophe n'est pas dans cette période partisan de l'explication mécanique des choses, mais penche vers l'hylozoïsme.

A côté de ce courant d'idées, nous en rencontrons chez Bacon un autre qui s'inspire de la méthodologie. J'ai déjà dit que l'étude de l'alchimie ne l'avait pas mené au but désiré. L'expérience lui avait appris que le problème de la transformation de la matière en recèle une infinité d'autres. Ils sont tellement nombreux, que l'individu est incapable de les embrasser tous, c'est pourquoi un travail collectif devient indispensable. C'est précisément alors qu'on voit poindre dans l'esprit de Bacon l'idée de la coopération scientifique dont il faut faire dériver sa méthode. Il n'avait personnellement pas besoin de traités sur la méthode, car il appliquait déjà la sienne, toutefois, comme il le fait observer, ces traités étaient indispensables à ces futurs collaborateurs. Notons le fait caractéristique, que les idées concernant les méthodes à suivre font au début toujours leur apparition simultanément avec la constatation que les fins que se propose d'atteindre la science sont très éloignées de leur réalisation et que cette entreprise dépasse non seulement les forces de l'individu, mais aussi celles d'une génération.

Pénétré de cette pensée, Bacon commence à insister sur l'importance de l'histoire naturelle c'est-à-dire sur la valeur des faits accessibles à l'expérimentation, sur lesquels devront s'appuyer les recherches futures qui dépasseront la simple description des choses et tenteront de les expliquer. Le domaine dont il tient compte ne continue pas moins à être restreint, car dans cette période Bacon prend surtout en considération les faits intéressant les choses inanimées, habitude qui reflète l'influence de ses études alchimiques.

Comme Bacon était convaincu de la nécessité d'une coopération scientifique, il se mit à la recherche de collaborateurs et de protecteurs de son entreprise. Il espérait en trouver par la propagation de ses idées et par la tentative d'intéresser le public à ses projets. Ce sont ces intentions qui lui feront écrire et publier l'Advancement of Learning: Bacon pouvait intéresser ses contemporains à ses idées en leur montrant les lacunes de la science de son époque et en attirant leur attention sur le profit que devait apporter la rénovation du savoir humain, com-

prise comme il l'entendait. Dans une esquisse encyclopédique, nous le voyons passer en revue à cet effet l'ensemble des connaissances humaines. Comme, ainsi que je l'ai dit plus haut, cette rénovation n'était pas pour lui une fin mais seulement un moyen, comme par conséquent elle n'avait pour lui qu'une importance secondaire et ne représentait que quelque chose que lui avait dicté la logique, Bacon ne se montre pas tout à fait original dans la classification fondamentale des sciences, car il s'appuie sur la division des facultés de l'âme, qu'il a empruntée à la philosophie aristotélicienne, universellement connue alors. Le même motif, c'est-à-dire l'intention de parler un langage compris par tout le monde, l'engage en général à se rapprocher du péripatétisme, de sorte que nous voyons Bacon, l'ennemi acharné d'Aristote, parler comme lui et se servir des termes du Stagirite. C'est alors qu'on voit apparaître la première fois dans Valerius Terminus le mot »forme«, dans l'acception technique du terme. Bacon ne se l'approprie pas encore, et ne l'emploie pour ainsi dire qu'entre guillemets, en disant que ce qu'il cherche est à proprement parler identique à la forme ou à la cause formelle dans le système d'Aristote. Le terme en question n'a été adopté par la philosophie baconienne que dans l'Advancement où son auteur ne fait plus de restriction à ce propos. Telle est l'origine de son enseignement sur les formes, qui sous la plume de certains auteurs a pris des proportions tellement démesurées, qu'il a voilé le reste de cette philosophie, de sorte qu'il put faire un métaphysicien de Bacon préoccupé uniquement de la méthode.

III. Bacon voulut réunir en un seul ouvrage toutes ces idées éparses dans différents écrits, aussi conçut-il entre 1606 et 1607 le projet de composer son Instauratio magna comprenant six parties. Comme l'apprend sa correspondance, il commença à étudier assidûment à cette époque les oeuvres d'autres philosophes soit anciens, soit contemporains, études qui ne manquèrent pas d'avoir une répercussion sur le développement de sa pensée. En effet, l'Instauratio Magna s'écarte sensiblement des autres oeuvres composées pendant la période précédente de son activité philosophique.

Ainsi que je l'ai déjà dit, Bacon n'était pas au début un philosophe, mais bien un alchimiste. Ce n'est que la désir de trouver des collaborateurs qui l'amena à créer un système des sciences

et à composer un système de philosophie. C'est ce qui explique que Bacon est moins original lorsqu'il traite de ces questions et qu'il subit l'influence d'autres courants philosophiques, en particulier celle de l'aristotélisme, de sorte que les années aidant, il se rapproche de plus en plus du »Philosophe«.

C'est en effet sous l'influence d'Aristote qu'on voit se dessiner chez Bacon la tendance à créer un système cohérent avec les différentes idées qu'il avait énoncées. Il tenait compte également des futurs lecteurs de son ouvrage, auxquels il voulait parler un langage familier, notamment celui de la philosophie universellement admise et obligatoire. Comme à cette époque l'activité scientifique de Bacon était marquée au sceau de l'esprit de système, il s'agissait avant tout pour lui de créer un système de logique et de méthodologie. Le point de vue auquel se plaçait Bacon, était resté le même, cependant ses pensées étaient mieux dévéloppées et plus systématisées. De plus, on le voyait se servir de termes empruntés à la logique.

Les indications pratiques qu'il donnait autrefois dans la langue courante, se transforment à présent en un système de règles méthodologiques, qu'il exprime en se servant de termes techniques, tirés de la philosophie d'Aristote. Jusqu'alors, il avait employé le mot »forme« en lui donnant un sens physique voisin de sa signification courante. La forme n'est autre chose qu'un certain aspect de la structure de la matière, structure qui est la cause qu'une chose donnée est précisément ce qu'elle est. Or, comme la logique exprime par la définition ce qu'est la chose, autrement dit son essence, le concept de la forme s'unit dans l'esprit de Bacon à l'idée de la définition et on le voit employer également le terme *differentia vera* au lieu du mot »forme«. A côté d'un sens physique, la forme prend ainsi chez Bacon une signification logique. Quoique nous nous rendions évidemment bien compte du chemin qu'a pris la pensée de Bacon pour aboutir à cette conclusion, il n'en est pas moins vrai que l'enchaînement de ses pensées est ici plutôt obscur et qu'il laisse beaucoup à désirer en ce qui concerne la précision du raisonnemt.

Nous pouvons observer en revanche un changement du point de vue philosophique de Bacon en ce qui concerne ses idées sur la physique. On remarque chez lui quelque hésitation à cet égard, car, quoique certaines de ses opinions semblent indiquer qu'elles

s'appuient sur les principes de l'atomisme, le philosophe ne mentionne cependant pas cette théorie et ne s'en déclare pas partisan, comme il le fait p. ex. dans ses Cogitationes de natura rerum. Bacon a revisé également ses idées concernant l'existence du vide. Tandis qu'il admettait auparavant la réalité du *vacuum commixtum,* c'est-à-dire le vide entre les atomes et qu'il s'abstenait d'émettre une opinion sur le *vacuum coacervatum*, il se montre enclin à présent à rejeter la première espèce de vide et se déclare résolument contre l'existence de la seconde.

L'hésitation et l'indécesion, — voilà les traits caractéristiques qui nous frappent en général dans la pensée et les écrits de Bacon à cette epoque. On sent que sa pensée lutte contre des obstacles et qu'elle ne commence qu'à se cristalliser. Il est possible de distinguer deux facteurs différents agissant alors sur les idées du philosophe. Le premier a un caractère personnel. Poursuivant ses travaux scientifiques et désirant en faire connaître les résultats à ses lecteurs, Bacon se voyait obligé de les soumettre à un examen approfondi et de les réduire en système. Il dut à cette occasion compléter ou développer certaines parties de son oeuvre. Quant au second facteur, celui-ci étranger à sa personne, il faut le chercher dans le péripatétisme, ainsi que dans les tentatives contemporaines à Bacon, visant la rénovation de la philosophie. Notre philosophe suivait avec ardeur le développement de ces deux mouvements philosophiques à cette époque. Il doit à l'étude du premier, c'est-a-dire à la connaissance du péripatétisme, d'avoir développé sa méthode avec plus d'esprit de système et de l'avoir dotée des termes universellement adoptés en ce temps-là. Quant à l'étude des oeuvres des penseurs contemporains, il faut lui attribuer surtout la modification que subirent ses idées relatives à la physique et à la cosmologie, modification qui s'accomplit en premier lieu sous l'influence de Galilée qu'il mentionne à plusieurs reprises.

IV. L'évolution ultérieure de la pensée baconienne n'offre certainement pas moins d'intérêt. Par le fait d'avoir étudié les pensées d'autres philosophes, on vit pénétrer dans l'esprit de Bacon si ce n'est le germe du scepticisme, du moins se manifester une certaine indifférence pour les questions fondamentales. Il insiste à présent: 1°) sur le caractère arbitraire des idées en rapport avec les problèmes fondamentaux, comme la nature de la matière

en est un; 2⁰) sur l'aridité de ces spéculations qui ne contribuent en rien à améliorer le sort de l'humanité. Il décide donc de ne s'occuper que de questions moins générales qu'il appelle *propositiones mediae* et déclare s'en tenir à la neutralité en ce qui concerne les questions fondamentales.

A la suite de ce changement de point de vue, le centre de gravité des études de Bacon se déplace également. Durant les dernières années de sa vie, qui suivirent la publication du Novum Organum, son esprit est surtout absorbé par la recherche et la description de faits relevant de l'histoire naturelle, qui devaient servir à formuler des *propositiones mediae*. Bacon considère cette tâche comme tellement importante, qu'il n'hésite même pas à interrompre pour elle se travaux en rapport avec le Novum Organum qui finit brusquement par les *instantiae praerogativae*, contrairement à ce qu'annonçait l'aphorisme 21 du livre II. Différentes Historiae ainsi que le Sylva Sylvarum, sont les écrits qui caractérisent le mieux cette période de son activité. On serait presque tenté de dire que la voie suivie pendant quarante-six ans par la pensée du lord-chancelier, a décrit un cercle et qu'à la fin de ses jours, Bacon est revenu au point de départ qu'il avait choisi dans sa jeunesse. En effet, la dernière période de ses occupations scientifiques rapelle par ses tendances empiristes les premières années de sa carrière de savant pendant lesquelles il se livrait à l'étude de l'alchimie. Les différences sont cependant tellement considérables, qu'il nous faut constater que vers la fin de sa carrière philosophique, Bacon ne se trouvait pas au même point que dans sa jeunesse, mais pour ainsi dire au-dessus de celui-ci. L'empirisme de son âge mûr est plus large, l'horizon qu'il embrasse devient plus étendu, enfin Bacon a surtout perdu ses illusions quant à la possibilité d'atteindre rapidement et sans difficulté le but désiré, illusions qui constitutaient le trait caractéristique des premiers efforts du philosophe anglais dans son jeune âge.

Telle a été l'évolution philosophique de Bacon dont nous venons de retracer les phases dans ce bref aperçu. Il importe cependant avant de finir, de toucher à plusieurs questions qui donnent lieu des divergences d'opinion entre les historiens de la philosophie.

Il s'agit en premier lieu de la question de savoir si l'enseignement de Bacon sur les formes est une partie intégrante de sa

philosophie. Certains auteurs, comme Heusler et Natge, y répondent par l'affirmative, tandis que d'autres, parmi lesquels il faut nommer avant tout Ellis, l'éditeur des oeuvres de Bacon, y donnent une réponse négative. On ne saurait cependant se ranger ni à l'un ni à l'autre point de vue. Un accord sur ce point était impossible, parce que la question était mal posée en principe et qu'on ne tenait pas compte du facteur que représente l'évolution dans la philosophie baconienne. Si par théorie des formes nous comprenons l'opinion exprimée sur ce sujet par Bacon dans ses derniers écrits, nous devrons évidemment donner raison à Ellis. Ainsi conçue, la théorie des formes ne saurait être considérée comme une partie intégrante de la philosophie de Bacon. Nous avons affaire ici à une interpolation plus récente d'origine aristotélicienne, qui ne fait pas corps avec l'ensemble de la pensée du philosophe anglais.

Si en revanche nous comprenons par »forme« les lois de la nature et les règles qui la gouvernent, à la connaissance desquelles nous arrivons par la voie de l'empirisme et qui peuvent nous permettre de l'imiter, autrement dit si nous tenons compte des écrits plus anciens de Bacon, nous devons reconnaître évidemment que la théorie en rapport avec ces formes représente la partie ensentielle par exellence de sa philosophie. Toutefois, comme chez Bacon la forme se distingue aussi bien par les premiers que par les derniers caractères, il n'est ni possible de donner une réponse décidément affirmative à la question qui nous intéresse, ni d'y répondre par une négation tout aussi décidée.

Il faut cependant répondre par la négative à la question souvent posée, si Bacon a vraiment crée un systhème de philosophie. Bacon s'était déclaré au début pour un certain système (pour l'atomistique), qu'il a cependant rejeté ensuite, ainsi que nous l'avons montré plus haut; puis il s'est approprié pour le remplacer, certains éléments d'un autre système, sans toutefois avoir le temps de se les assimiler.

Nous devons nous occuper enfin de la question peut-être la plus discutée en rapport avec notre sujet, autrement dit, il nous faut toucher au problème concernant l'influence de Bacon sur l'histoire de la philosophie. Les auteurs ont donné à cette question trois réponses différentes. Les uns admettent la réalite de cette influence, d'autres la nient; il est enfin des auteurs qui

affirment que Bacon a exercé une influence néfaste et négative dans l'histoire de la pensée humaine. Il faut ranger parmi ces derniers Liebig et Joseph de Maistre. Ici encore, il faut attribuer ces divergences d'opinions à un malentendu. Les adversaires de Bacon expliquent leur attitude en insistant sur les défauts de sa philosophie et affirment qu'il n'est pas possible de découvrir quoi que ce soit en appliquant sa méthode. Ce point de vue est absolument faux. Le résultat de la comparaison des indications données par Bacon avec les postulats de la science telle qu'elle est ajourd'hui, ne saurait être décisif en cette matière, car seuls les faits historiques sont appelés à résoudre la question. C'est sur ces faits que s'appuient les partisans de Bacon, quoiqu'ils n'en aient pas réuni un nombre suffisant et ne sachent pas en tirer exactement parti. On ne pourra répondre à la question de savoir si Bacon a exercé une influence positive sur le développement de la philosophie et de la pensée humaine et l'on ne saura se rendre compte avec quelle force cette influence s'est manifestée, que lorsqu'on aura étudié dans les détails la philosophie de l'époque ultérieure à la sienne. Quand on aura établi les rapports de causse à effet entre Bacon et les philosophes dont les doctrines sont postérieures aux siennes, lorsqu'on aura défini dans quelle mesure leurs oeuvres dépendent de ses écrits, — on pourra se rendre compte si Bacon mérite l'honneur d'être appelé le père d'une des parties de la philosophie moderne et jusqu'à quel point cet honneur est justifié.

---

28. JAROSŁAWIECKA M. **Przyczynek do dziejów snycerstwa w Krakowie w pierwszej połowie XVII wieku.** ***(Contribution à l'histoire de la sculpture sur bois à Cracovie pendant la première moitié du XVIIe siècle).*** Présenté le 13 décembre 1928 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Le travail ici résumé s'occupe de l'autel de sainte Anne remontant à 1619 qu'on voit dans la chapelle de l'Archiconfrérie des Cinq Plaies de Jésus à l'église du Saint-Sacrement à Cracovie, des stalles de 1629, destinées aux chanoines dans la même église, du maître-autel à l'église de saint Marc, ainsi que d'un petit autel latéral consacré à la Sainte Vierge, exécuté en 1629, qui se trouve

dans cette dernière église. Il nous entretient enfin d'un petit autel de la Vierge exactement pareil au précédent, à l'église sous le vocable de la Sainte-Croix à Cracovie. Ces différents échantillons de la sculpture sur bois se distinguent par de nombreux traits communs, parmi lesquels il faut noter avant tout le caractère de l'ornementation et le type que représentent les colonnettes entièrement couvertes d'ornements plats dont les motifs ont été empruntés au règne végatal et qu'entoure un anneau correspondant au tiers de leur hauteur; n'oublions également pas les bordures qu'on dirait incrustées etc. Chacun de ces échantillons apporte un nouveau détail qui temoigne de la vitalité de l'atelier et du don d'invention des artisans (citons à titre d'exemple les parties ajoutées sur les côtés avec de petits anges entrelacés, qu'on aperçoit sur le petit autel latéral à l'église Saint Marc).

Les stalles à l'église du Saint Sacrement, ainsi que le maître-autel à l'église Saint Marc, ont la plus grande valeur artistique parmi les échantillons qui composent le groupe étudié. Celui-ci se distingue en général par une ornementation très riche, de sorte que dans le maître-autel mentionné la décoration recouvre presque tous les détails de la charpente, sans jamais voiler toutefois les lignes architectoniques et sans altérer l'impression qui se dégage de l'ensemble.

Les échantillons dont nous nous occupons, offrent tant de traits communs avec différentes oeuvres d'art exécutées à Cracovie dans le courant de tout le XVe siècle, en particulier avec des monuments funéraires, qu'ils ont pu être créés sous l'inspiration de la Renaissance italienne telle qu'on la voit dans notre pays. Ils ont cependant subi l'influence de la Renaissance avancée de la Silésie, où, comparé avec les autres pays allemands, ce style porte l'empreinte italienne la plus nette. On ne rencontre pas beaucoup de motifs flamands dans notre groupe, quoiqu'on ait pu les emprunter soit à l'art de Dantzig, soit aux recueils de modèles si souvent publiés par les graveurs. Si l'on voit se servir de ces motifs, ils ne jouent cependant que le rôle d'ornements sans grande importance pour l'effet d'ensemble. Comparé avec certaines oeuvres d'art créées à Cracovie à la même époque ou un peu plus tard, (p. ex. avec les maîtres-autels de l'église de Sainte Catherine et de l'église du Saint-Sacrement), notre groupe se détache nettement sur ce fond et forme un ensemble fermé, ca-

ractérisé dans une série de cas par des motifs fortement en retard par rapport à l'art allemand. Nous trouvons évidemment dans le groupe en question des motifs dont le développement remonte à une époque plus récente, toutefois il n'est guère possible de supposer qu'il puisse être rattaché aux oeuvres d'art dont nous venons de parler. Les dates de l'exécution de trois des échantillons qui font l'objet de l'étude ici résumée, ont été fixées d'après les archives. Comme ils se distinguent par leur valeur artistique, ils sont d'une grande importance pour les études comparées, en rapport avec la chronologie des arts appliqués dans notre pays, d'autant plus que celle-ci n'a pas encore été établie dans bien des cas.

---

29. KLINGER W.: **Obrazy burzy morskiej u Alkajosa.** (*La description des tempêtes en mer chez Alcée*). Présenté dans la séance du 8 octobre 1928.

L'auteur commence par passer en revue les fragments d'Alcée en rapport avec les tempêtes en mer, pour constater que grâce aux trouvailles faites en Egypte, deux nouveaux fragments (fragm. 120 et 46, Diehl), se rangent à côté de deux autres déjà connus auparavant, provenant de différentes oeuvres du poète (fragm. 30 et 119, Diehl). Comme, ainsi qu'on s'en est aperçu récemment, un des fragments connus auparavant (fragm. 119, Diehl) constitue une partie de l'un des fragments découverts il n'y a pas longtemps (fragm. 120, Diehl), nous sommes aujourd'hui en possession de trois poésies où il est question de tempête en mer, quoique nous n'en connaissions que des parties. L'auteur analyse ensuite la situation décrite dans ces poésies, pour aboutir à la conclusion, qu'elle est autre dans chaque cas. En effet, une fois la tempête est sur le point d'éclater (fragm. 119, 120 Diehl), une autre fois elle fait déjà rage (fragm. 30, Diehl), une troisième fois enfin, (fragm. 46 Diehl) elle a fait sombrer le navire. Notons également que dans les deux premiers cas le poète partage le sort du navire, tandis que dans le dernier il n'assiste pas aux événements, de sorte que sain et sauf, il apprend par d'autres personnes la nouvelle de la catastrophe. L'auteur admet avec Héraclite, auquel nous devons les »Problèmes homériques«, que les poésies en question ont un sens al-

légorique et exprime la supposition qu'elles correspondent à trois phases différentes de l'évolution que suivirent les événements politiques à Mytilène, autrement dit qu'elles sont en rapport avec les débuts de la révolution, avec son triomphe, enfin avec l'établissement du nouveau régime et le bannissement du poète. Il croit indiqué de mettre en rapport avec la dernière de ces poésies un des fragments précédemment connus (fragm. 91, Diehl), qu'on rapprochait il est vrai d'habitude avec un autre, que l'on connaissait également auparavant (fragm. 90, Diehl). Il s'oppose avec force contre ce dernier rapprochement et montre d'abord que, quoique les deux fragments contiennent une invitation à boire, celle-ci est autrement motivée dans l'un et dans l'autre cas (il s'agit une fois d'un temps frais qui réclame de la boisson pour se réchauffer, une autre fois d'un chagrin qui cherche à être consolé); puis il insiste sur la circonstance que par le rapprochement à la suite de malheurs (κακά) dont parle le second fragment, il faut comprendre l'hiver que mentionne le premier et que les anciens ne considéraient jamais comme un malheur. Ces difficultés disparaissent à l'instant de l'avis de l'auteur, dès qu'on rapporte le fragment 91 à la même poésie que le fragment 46, qui finit comme nous savons par un appel à prendre part à un festin; en effet, on s'aperçoit alors que l'hiver n'est pas le malheur qui réclame une consolation, mais que c'est bien le naufrage du navire, explication qui semble beaucoup plus plausible. Il faut encore rappeler que le nom de Bycchis, un ami du poète, qu'on trouve dans l'un des fragments, revient également dans l'autre, coïncidence qui de l'avis de l'auteur parle également en faveur de la supposition suivant laquelle les deux fragments seraient des parties de la même poésie. L'auteur tâche d'écarter la dernière difficulté qui paraîtrait s'opposer à son hypothèse et qu'il faut chercher dans le fait que dans le fragment connu depuis plus longtemps, la poète s'adresse directement à Bycchis, tandis que dans celui qu'on a récemment découvert, il se borne à le mentionner en parlant à un groupe d'amis. A cet effet, il cite des exemples analogues empruntés aussi bien aux poètes modernes (Mickiewicz) qu'aux anciens (Archiloque), où on les voit s'adresser tantôt à l'un de leurs amis, tantôt au groupe entier de ceux-ci. Enfin, la preuve décisive qui suivant l'auteur défend absolument de douter que les deux fragments n'aient fait partie de la même poésie, est donnée par le

fait que l'un comme l'autre ont eu comme modèle la célèbre élégie dédiée par Archiloque à Périclès à l'occasion d'un désastre maritime (fragm. 7—10, Diehl). Avant de finir, l'auteur combat l'opinion de E. Diehl, l'éditeur le plus récent des poètes lyriques grecs, lequel, en contradiction avec Héraclite, n'hésite pas à considérer ces poèsies comme de simples scènes marines et les prend pour des réminiscences de voyages en mer, évoquées par le poète. Aussi Diehl admet-il que ce ne furent que les grammairiens d'une époque plus récente qui s'ingénièrent à découvrir dans les fragments 46 et 30 une allégorie à laquelle Alcée n'avait jamais pensé. L'auteur fait donc observer que malgré le caractère fragmentaire de ces poésies, nous y rencontrons parfois des traits empruntés à la vie des marins, qui nous transportent à n'en pas douter dans le domaine politique. Ainsi, dans le fragment 119, après un appel à boucher les fentes dans la carcasse du navire, nous lisons un avertissement dont le but est d'empêcher de déshonorer »les ancêtres déjà ensevlis dans la terre, qui (ont élevé) cette cité«. On peut en conclure que le navire dont le poète parle au début, est identique avec la cité qu'il mentionne à la fin. L'auteur s'occupe ensuite plus longnement du passage des »Théognidées« (v. 667—682), où l'on trouve la description d'une tempête en mer, passage que Diehl lui-même considère comme imité d'après Alcée (fragm. 30). Il montre en appliquant un minutieuse analyse, que ce passage contient des traits qui paraîtraient absurdes, si l'on voulait considérer la poésie en question comme un scène en rapport avec la vie des marins, mais que par contre ils sont tout à fait compréhensibles et justifiés dans une descriptions allégorique. On fait donc fausse route lorsqu'on affirme que ce ne furent que les grammairiens d'une époque plus récente qui découvrirent des allégories dans ces poésies, d'autant plus qu'un poète qui avait vécu plusieurs siècles avant eux ne les avait également pas interprétées autrement. Du reste, Diehl ne poursuit pas sa pensée avec conséquence, car tout en s'opposant à l'interprétation allégorique des poèmes, il n'en range pas moins quelques uns (fragm. 47) dans la partie Στασιωτικὰ μέλη, autrement dit, il leur attribue une signification politique.

---

30. KLINGER W.: **Obrzędowość św. Marcina i jej źródła.** (*Les coutumes en rapport avec le culte de saint Martin et leurs origines*). Présenté dans le séance du 10 décembre 1928.

L'auteur examine les essais tentés pour expliquer les coutumes en rapport, avec le culte de saint Martin et les trouve tout à fait insuffisantes. L'opinion très répandue, suivant laquelle saint Martin aurait hérité de ces coutumes de l'ancien dieu germanique Wotan, ne saurait être défendue à son avis, d'autant plus, que même les partisans de cette théorie sont obligés de reconnaître que nous ne disposons pas de témoignages anciens authentiques, qui permettraient d'attribuer au culte de cette divinité, les différents usages et coutumes, aujourd'hui en rapport avec celui de saint Martin. Voulant établir les faits les plus caractéristiques et les plus essentiels concernant le culte de saint Martin, l'auteur élimine d'abord les éléments chrétiens incontestablemet récents, puis il écarte les données qui tout en étant anciennes, ne se rattachent à ce culte que de loin ou à titre occasionnel. Il considère comme indubitablement chrétienne, la qualité de protecteur des chevaux qu'on attribue parfois à saint Martin; il s'agit là en effet d'une répercussion de l'iconographie religieuse qui représente quelquefois notre saint sous les traits d'un guerrier à cheval, répercussion dont il faut chercher l'origine dans une ancienne vie de saint Martin sortie de la plume de son disciple Sulpice Sévère. L'auteur trouve des traits anciens, quoique sporadiquement mis en rapport avec la personne du saint, dans la coutume d'allumer des feux le jour où la veille de la Saint-Martin, dans les sauts que la jeunesse fait par-dessus ces feux et dans les chants appropriés qu'elle chante à cette occasion. L'existence de ces coutumes a été attestée pour la Belgique, la Hollande et l'Allemagne du nord. Il trouve egalement des éléments analogues dans l'usage confirmé pour la Flandre la Hollande et certaines parties de l'Allemagne, où le jour de la Saint-Martin on voit conduire d'une maison à l'autre un homme travesti en saint Martin, qui distribue des friandises entre les enfants sages et fait cadeau d'une verge aux petits polissons. Dans d'autres régions (en Pologne et en Russie-Blanche), la première de ces coutumes est liée au Jours des Morts et au samedi de la Saint-Démétrius dont la date est rapprochée

de ce jour; aussi l'auteur admet-il que la même fête des morts, célébrée en automne avant l'ère chrietienne, a dans certains pays laissé des traces dans les coutumes en rapport avec la Saint-Martin (11 novembre), tandis que dans d'autres, elle a eu une répercussion sur les coutumes qui se rattachent à la célébration du Jour des Morts (2 novembre) et de la »Fête des Ancêtres« (Dziady), connue en Russie-Blanche. La seconde coutume mentionnée est bien plus répandue à l'occasion de la Saint-Nicolas (6 décembre) dans les pays de l'Europe centrale et occidentale. L'auteur suppose que par suite d'une confusion secondaire, que la proximité des dates ne pouvait que rendre plus facile, on mit en rapport avec saint Martin les usages qui primitivement étaient rattachés à saint Nicolas et que les coutumes liées au culte des deux saints évêques furent ainsi uniformisées. Les éléments concernant les usages et les coutumes, qui restent après l'élimination des précédents et caractérisent exclusivement la Saint-Martin, se réduisent aux faits suivants: d'une part nous voyons l'usage de saigner ce jour-là une grande quantité de bestiaux et de volailles, coutume attestée pour l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la Suède, dont les origines remontent à un passé très lointain et dont l'oiè de la Saint-Martin représente l'humble réminiscence; de l'autre, nous connaissons la coutume répandue dans le centre de l'Europe, consistant à ouvrir à cette date de fûts de vin déjà fermenté et à faire à cette occasion d'inévitables libations. Les origines de ces deux usages sont défférentes d'après l'auteur, toutefois l'un et l'autre se sont développés sur le fond commun de l'ancienne religion romaine.

En qualité de joyeux patron des pochards et de la bombance saint Martin qui veut bien changer le moût en vin, représente, suivant l'auteur, le successeur du dieu romain Liber, lequel, identifié avec le Bacchus-Dionysos grec, devint d'une divinité protectrice de l'agriculture en général, un dieu qui veille en particulier sur la culture de la vigne et dont le culte revêtant cette dernière forme est attesté pour les provinces rhénanes et danubiennes de l'empire. Nous ne disposons pas il est vrai, de témoignages précis qui nous permettraient de conclure à la celébration d'une fête en l'honneur de ce dieu au mois de novembre, pendant laquelle on aurait ouvert un fût de vin déjà fermenté et pouvant être bu, toutefois la fête analogue des Dionysies rurales célébrées en Atti-

que, parle en faveur de son existence. Cette supposition et confirmée de plus par le »sacrum Liberi« en rapport avec le pressage des raisins en octobre pour en obtenir du moût dont on faisait une offrande au dieu, aussi l'auteur ne saurait-il s'imaginer, que centrairement à la tradition grecque, la phase la plus importante de la préparation du vin, n'eût pas été célébrée par une fête particulière.

Comme patron de l'acte de saigner des animaux domestiques, tels que les porcs, les taureaux et les moutons, saint Martin mérite d'être appelé le successeur de Mars, le dieu de la guerre romain, ou plutôt italique en général, lequel en qualité de défenseur des champs cultivés contre les incursions ennemies, prit également certains caractères d'une divinité agraire. On sait que c'est surtout avec le culte de Mars, qu'étaient en rapport les »suovetaurilia«, c'est-à-dire le sacrifice consistant à offrir en même temps un porc, un mouton et un taureau. Parmi les nombreuses fêtes de Mars à l'occasion desquelles on offrait ce sacrifice, l'auteur attribue une grande importance aux Ambarvales, cérémonie rustique consistant à purifier les champs, parce que les autres fêtes revêtues d'un caractère officielle, étaient limitées à certaines régions, tandis que malgré leur caractère privé, seules les Ambarvales étaient célébrées dans chaque village, voire même dans chaque exploitation agricole, de sorte qu'elles étaient universellement répandues et par conséquent infiniment plus ancrées dans les moeurs. Le culte de Mars, ce divin protecteur de l'armée romaine, que les légions avaient introduit jusque dans les confins les plus éloignés de l'empire, a partagé évidemment le sort de la religion officielle de Rome. Interdit par les successeurs de Constantin, puis rétabli pour peu de temps sous le règne de Julien, sous les drapeunx duquel avait combattu saint Martin, il est défendu, définitivement cette fois, après la mort de l'Apostat. Les fêtes officielles en l'honneur du dieu durent donc disparaître à tout jamais. En revanche, les fêtes privées qu'étaient les Ambarvales rustiques, se sent certainement maintenues plus longtemps dans des petits pays perdus. soustraits à la vigilance des autorités ecclésiastiques et civiles, aussi l'auteur suppose-t-ils qu'après avoir revêtu un caractère chrétien très superficiel, elles persistèrent durant les siècles suivants. Il croit que cette évolution dans le sens du christianisme devint plus facile, précisément grâce au culte de saint Martin. Le

saint chrétien se supplante tout simplement à l'ancien dieu romain et cela d'autant plus aisément, que leurs noms étaient très rapprochés et qu'on représentait l'un l'autre comme des guerriers à cheval. Saint Martin hérita donc de Mars du protectorat sur l'acte de seigner des porcs, des moutons et des boeufs, ainsi que l'attestent les Ambarvales, et devint comme lui le patron de l'agriculture en général. La preuve tangible de l'idenfication ultérieure de Mars avec saint Martin, est donnée, suivant l'auteur, par le fait que le pic, oiseau consacré à Mars, qui était censé apporter une herbe merveilleuse capable d'ouvrir toutes les fermetures et qui portait le nom de »picus Martius« chez les Romains, s'appelle »Martinsvogel« dans la tradition populaire allemande et passe également pour apporter la plante »Springwurzel«, qui se distingue par les mêmes propriétés miraculeuses.

---

31. KRUSZYŃSKI TAD. (abbé): **O dawnych ozdobach alby i humerału.** (***De l'ornementation ancienne de l'aube et de l'amict***). Présenté le 15 novembre 1928 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Les liturgistes qui on traité des vêtements sacerdotaux, ont il est vrai tenu compte de l'ornementation de l'aube et de l'amict, mais aucun n'a étudié ce sujet à fond. Nous savons grâce à Braun, que dès la moitié du XIIe siècle au lieu des anciennes broderies entourant tout le bas de l'aube, le bout des manches et le liséré supérieur de l'amict, on employait en France des rectangles plus ou moins grands, brodés ou découpés dans de l'étoffe, appelés le plus souvent »paratura« ou »parurae«. Sur des statues que nous voyons dans les cathédrales de Chartres, d'Amiens et autres, les »parurae« des amicts se présentent sous l'aspect de colletins ornés. L'amict le plus ancien du commencement du XIIIe s. se voit en Italie sur saint Nicolas que représentent les peintures murales du Battistero dei pagani à Aquilée, où il a la forme d'un colletin droit dont les bouts se rejoignent sur le devant. A partir du premier quart du XVe s., nous distinguons surtout sur les statues et les bas-reliefs italiens, des »parurae« séparées, ayant pris la forme de colletins unis, totefois des maîtres comme Donatello ne les re-

présentaient pas toujours, car elles n'étaient pas obligatoires et ne constituaient que des ornements adoptés par la coutume. C'est pourquoi la forme, le genre d'étoffe, voire même la couleur des »parurae«, n'étaient pas nécessairement assortis aux vêtements sacerdotaux avec lesquelles elles étaient portées. Les »parurae« italiennes étaient d'habitude plutôt basses et commodes; elles affectaient le plus souvent la forme de larges colletins rabattus. On voit aussi apparaître une forme particulière dont l'origine s'explique par des échancrures correspondant aux bras et par d'autres, pratiquées aux angles supérieures. Telles sont les »parurae« du manteau de couronnement des rois de Hongrie qui remonte à 1031, d'après une inscription qu'on y voit brodée et que le roi Etienne et la reine Gisèle offrirent comme don à l'église de Székes Fejérvár. On trouve une forme analogue des »parurae« parfois en Italie et surtout en Espagne, également pendant les siècles suivants. Nous ne disposons pas de données permettant de nous rendre compte si au nord des Alpes les »parurae« ne devinrent pas des colletins qu'on fixait soit à la chasuble, soit à la dalmatique, comme on le faisait dans les pays du sud de l'Europe et comme c'est le cas encore aujourd'hui dans le diocèse de Milan, à Lyon et en Espagne, où ces parties du vêtement sacerdotal sont employées jusqu'à nos jours. A l'époque avancée du gothique en Allemagne, l'influence du naturalisme et la prédilection pour l'abondance des plis, fit nouer l'amict d'une façon qui tenait même compte parfois des inégalités accidentelles de ceux-ci. Il faut chercher la cause du raccourcissement des anciennes »parurae« de l'amict dans les pays du nord à partir de la moitié du XVe s., dans la circonstance qu'on se servait alors de broderies en relief d'une grande épaisseur, parsemées de nombreuses pierreries et pourvues d'ornements en métal, ainsi que dans le fait qu'on employait de lourds brocarts et de l'or frisé. En Pologne, nous apercevons la forme intermédiaire entre l'amict brodé et les »parurae« à ornements prenant la forme d'un colletin, sur les vitraux du commencement du XVIe s. qui décorent les galeries du couvent des PP. Dominicains à Cracovie. En effet, les »parurae« à petits carreaux que portent ici Saint Stanislas et Saint Augustin, se rejoignent au-dessous du cou et sont fixées par une agrafe ronde. L'évêque et l'archevêque qu'on aperçoit sur le sarcophage de Ladislas Jagello, ainsi que les évêques représentés

sur les fresques des galleries du couvent des PP. Franciscains à Cracovie qui remontent à peu près à la même époque, portent des »parurae« dont la forme rappelle un colletin droit agrafé sous la gorge, de dessous duquel on ne voit pas sortir l'amict. Cette forme était du reste déjà quelque peu surannée à cette époque. En revanche, sur la plaque tombale du cardinal Frédéric Jagellon († 1503), puis sur le monument funéraire de l'archevêque Gruszczyński à Gniezno qu'on attribue à Wit Stwosz, ainsi que sur les portraits des évêques de Cracovie dans les galeries du couvent des PP. Franciscains à Cracovie, on voit en commençant par l'évêque Tomicki, les amicts noués avec ampleur, de sorte qu'ils laissent le cou à découvert et retombent sur la chasuble, tandis que l'évêque Zebrzydowski († 1560) et l'évêque Krasiński († 1577) portent de nouveau des amicts plus étroits.

Ainsi que l'apprenent non seulement les inventaires, mais aussi des statues et des monuments, les »parurae« étaient souvent ornées de pierres précieuses, de perles fines et de petites plaques de métal. Dans les églises de la Warmie où les ornements des amicts étaient les plus riches, on trouve des inventaires qui font mention de »parurae« composées de plusieurs parties et exécutées entièrement avec des plaques d'argent. D'après les inventaires de la cathédrale du Wawel, les broderies de nombreuses »parurae« étaient parsemées de petits objets non brodés mais exécutés dans une fine plaque d'argent parfois dorée. Ils représentaient entre autres des calices, des encensoirs, des crosses, comme on en voit aujourd'hui chez nous au trésor de la cathédrale, uniquement sur la fameuse chasuble de Kmita qui remonte à 1504. Nous disposons de certaines données suivant lesquelles des ornements pareils étaient connus également à Dantzig et à Breslau. Pendant la première période du moyen âge, les »parurae« étaient parfois agrafées sous la gorge au moyen d'une agrafe ou fibule, comme sur les statues déjà mentionnées à Chartres et sur les vitraux du début du XIVe s. dans les galeries du couvent des dominicains à Cracovie. Les noms de saints ainsi que les initiales, étaient un autre ornement intéressant des »parurae«. Comme sur d'autres vêtements sacerdotaux, on apercevait sur les »parurae« des broderies figurées. Parmi les motifs décoratifs les plus en vogue à l'époque de la Renaissance, il faut nommer le motif grotesque à feuilles d'acanthe dont l'emploi s'étendait également à d'autres

domaines de l'ornementation. Les dessins réticulés formés de cordonnets ou brodés, étaient assez fréquents aussi bien au moyen âge qu'à une époque plus avancée.

Personne n'a encore signalé le fait que les »parurae« cousues aux amicts sont toujours encore en usage chez les dominicains de Cracovie, et dans toute la Pologne chez les bernardins et les carmes. Chez les uns et chez les autres, la forme des »parurae« dut s'adapter à celle de la partie rigide supérieure du capuchon, de sorte qu'elle devint plus large au milieu et étroite et allongée sur les côtes, tandis que les «parurae« des dominicains conservèrent leur forme rectangulaire. Insistons sur le fait curieux qu'en dehors des »parurae« en applique, nos bernadins polonais en portent d'autres où les broderies sont brodées sur l'amict même.

Les »parurae« ornant l'aube étaient d'habitude assorties à celles de l'amict et elles étaient souvent aussi simples que ces dernières à l'époque de la Renaissance italienne. En dehors du rectangle au bas, en voit parfois en Italie sur l'aube, couverte par la chape, un autre rectangle sur la poitrine. Ce dernier est tout ce qui reste de l'ancien ourlet entourant le cou et de la fente qui constituait son prolongement, tels qu'on les voit sur l'aube ayant servi au couronnement de Guillaume II roi de Sicile en 1881, conservée actuellement au Trésor impérial de Vienne. Tandis que dans les pays du nord on fixait sur les manches de l'aube des rectangles de dimensions moyennes, ceux-ci étaient bien plus grands en Italie et prenaient le plus souvent la forme de manchettes.

J. Braun affirme que les dernières »parurae« en Italie se voient sur le monument d'un évêque à l'église de Sainte Cécile à Rome où elles datent de l'année 1538, puis sur une mosaïque de l'année 1545 dans le portique de l'église Saint Marc à Venise. Il ne faut pas oublier cependant que sur le tableau représentant Saint Blaise chez les dominicains de Raguse qui date de l'époque entre 1560 et 1570, le Titien les a encore représentées et que d'autres maîtres contemporains continuaient à le faire, aussi n'est-ce que le Missale Romanum de l'an 1570 qui n'en fait plus mention. A partir du commencement du XVIe siècle, les »parurae« décorant l'aube cessèrent peu à peu d'être employées à Rome et disparurent progressivement en Italie, tandis que dans les autres pays

on cessa de s'en servir vers 1600. La mode de plus en répandue des dentelles les supprima définitivement.

Les inventaires manuscrits de la cathédrale du Wawel dont on a presque pas encore tiré profit et qu'on trouve dans les archives du chapitre, sont une source très abondante qui nous permet de nous renseigner sur les vases, les ustensiles et les vêtements servant au culte. Le premier inventaire détaillé provient de 1563, mais il contient des renseignements copiés d'après les inventaires plus anciens, circonstance qui ne peut qu'augmementer son importance comme source historique ancienne. De même que les travaux s'appuyant sur l'étude des archives que St. Tomkowicz et A. Chmiel ont publiés sur le château du Wawel, cet inventaire jette un flot de lumière sur l'emploi des différents tissus en usage au XVIe s. en Pologne, sur leurs noms, sur leur richesse etc. Nous apprenons ainsi que la cour royale du Wawel était extrêmement riche en différents tissus, que des pièces entières étaient tendues d'étoffes en or frisé les plus précieuses et de magnifiques brocarts, aussi ne saurions-nous nous étonner que cette cour eût généreusement doté la cathédrale. Nous voyons notées en outre les »parurae« ayant orné certaines chasubles et dalmatiques et nous connaissons celles dont on se servait dans différentes chapelles et à différents autels de la cathédrale, dont le nombre total s'élevait à cinquente trois. Les vêtements sacerdotaux dont se servaient Pierre Tomicki et les évêques d'une époque plus récente, étaient faits d'étoffes tissées spécialement pour eux, sur lesquelles on voyait leur armes. Nous connaissons des passages des inventaires d'après lesquels d'anciennes dalmatiques étaient découpées pour en faire des »parurae«. Suivant nos inventaires, les rectangles étaient faits d'habitude de la même étoffe que la chasuble, plus rarement d'un tissu différent, ou couvertes d'un réticule formé soit par des cordonnets d'or, soit d'un filet avec une frange de soie couleur cerise. Comme c'était d'habitude le cas, nos inventaires négligent de nous renseigner sur une question qui aurait la plus grande importance pour l'histoire de la broderie en Pologne, notamment sur la personne qui a confectionné tel on tel autre vêtement sacerdotal. Même lorsqu'ils énumèrent les riches présents d'Anne Jagellonne, ils ne nous disent pas si c'est elle-même qui a travaillé à ces vêtements. Nous apprenons cependant le fait très intéressant qu'en 1575

Anne Jagellonne a envoyé de Varsovie une chasuble avec une grande croix sur le côté pectoral. Celle-ci était richement ornée de perles, la chasuble pourvue de belles »parurae« sur l'amict et de rectangles couverts de broderies, décorant l'aube. Nous disposons de données suivant lesquelles il existait à cette époque un atelier de broderie à Varsovie chez des religieuses et qu'il était à la hauteur de sa tâche. En effet, dans l'inventaire dressé après la mort de Catherine d'Autriche, épouse de Sigismond-Auguste, décédée en 1572, il est question de deux belles couvertures d'autel, de »zwei schöne altartücher« sur lesquelles sur un fond vert, on apercevait une broderie d'or représentant Notre Seigneur Jésus-Christ, la Sainte Vierge, ainsi que des anges aux quatre angles. Nous trouvons à Rogneta en Warmie un magnifique baldaquin de velour brodé d'or et d'argent avec une inscription également brodée et la date de 1575. A en croire la tradition, ce baldaquin proviendrait de Varsovie.

Il n'est pas encore tomps de faire une étude sur l'histoire de la broderie en Pologne, parce qu'on a pas réuni jusqu'ici assez de sources relatives à ce sujet, aussi nous sommes-nous bornés à citer plusieurs données nouvelles. — Par le fait d'avoir attiré l'attention sur le détail des vêtements sacerdotaux qu'étaient les »parurae«, nous aurons peut-être contribué à conserver les rares échantillons de ces ornements qu'il est encore possible de trouver dans notre pays.

---

32. KUKIEL M.: **Maciejowice.** Présenté dans la séance du 19 novembre 1928.

La bataile de Maciejowice, livrée le 10 octobre 1794 par Kościuszko, »chef suprême de la force armée nationale«, et le général-lieutenant russe baron Fersen, une de ces batailles historiques, dont l'issue décide du sort des Etats et des nations, n'était pas, en ce qui concerne le nombre des combattants (7.000 Polonais contre 14.000 Russes) qu'un combat. C'était certes, un combat meurtrier; plus de 2.000 Polonais, blessés pour la plupart, furent fait prisonniers, avec leur généralissime couvert de blessures, et leurs généraux ayant pris part à la bataille; 2.000 cadavres polonais au moins jonchérent le terrain et la destruction

du corps polonais était d'autant plus complète, que sa résistance était des plus opiniâtres. Cependant ce corps n'était qu'une partie de l'ensemble des forces de l'insurrection, un dixième à peine des forces régulières qu'elle parvint à mobiliser, un huitième peut-être de celles, dont elle disposait dans ce moment fatal. L'effet foudroyant de la victoire de Fersen était déterminé non seulement par la puissance du coup porté aux forces morales des Polonais — la défaite et la perte de leur généralissime — car des circonstances d'ordre purement stratégique contribuèrent à multiplier les effets de l'événement.

Avant cette bataille, la guerre d'insurrection, malgré plusieurs échecs subis par les Polonais, n'était nullement perdue. En levant le 6 septembre 1794 le siège de Varsovie et en retirant ses troupes (25.000 hommes environ) vers l'ouest, sur les lignes de la Rawka et de la Pilica, le roi Frédéric-Guillaume II était décidé à prendre ses quartiers d'hiver et à porter l'effort principal contre les insurgés de la »Prusse Méridionale«, qui menaçaient ses magasins, ses transports et ses lignes de communications. Un autre corps prussien (11.000 hommes) s'acharnait depuis longtemps contre la ligne de la Narew sans aucun résultat appréciable. Un troisieme corps couvrait la vieille Prusse du côté de la Lithuanie. Le reste des forces prussiennes (53.000 hommes au total) gardait les étapes et formait les garnisons. Le roi parlait d'une reprise des opérations offensives au printemps suivant; pour le moment il était satisfait d'avoir exécuté sa retraite en bon ordre et sans avoir été inquiété par le généralissime polonais (Sbornik russk. istor. obszcz. XVI 33 sq; Schwerin: Wahre Darstellung, Leipz. 1799, 11 sq). Les succès du corps du général Dombrowski, détaché par Kościuszko sur les derrières de l'armée prussienne en Grande Pologne, allaient bientôt paralyser définitivement toute l'énergie prussienne.

Le corps russe du général Fersen (14.000 hommes), reste de l'ancienne armée d'occupation, très éprouvée par les échecs de Racławice, de Varsovie et de Wilno (avril 1794), n'avait développé que fort peu d'activité pendant le siège de la capitale polonaise. Il s'éloignait maintenant de l'armée prusienne en remontant la Vistule, avec l'ordre de passer ce fleuve en amont de Varsovie et de rejoindre le prince Repnin, général en chef de l'armée russe en Lithuanie, qui comptait 30.000 hommes au moins

et dont les effectifs augmentaient de jour en jour. Les corps russes s'étaient emparé de Wilno, mais l'armée polonaise en Lithuanie était restée à peu prés intacte et les opérations trainaient en longueur.

Le faible corps autrichien du général Harnoncourt (4.000 hommes), qui était entré dans les palatinats de Lublin et de Sandomierz, en évitant cependant de combattre les insurgés et qui s'était porté pendant le siège de Varsovie jusqu'à Lublin, retirait à présent ses postes jusqu'à la frontière galicienne (Archives de Guerre de Vienne, Cabinets-Acten, Gallenberg). Partout les postes polonais surgissaient sur la rive droite de la Vistule, interdisant le passage au corps du général Fersen. Séparé du gros de l'armée russe par plusieurs centaines de kilomètres de pays insurgé, par un obstacle important et par des forces polonaises, presque décuplées d'après les renseignements qu'il recevait, Fersen ne pouvait compter sur aucun appui de la part de ses alliés prussiens et autrichiens (V. la correspondance de Fersen dans les archives de l'État Major Général russe à St. Petersbourg, copiée par Mr Dzwonkowski, ainsi que les rapports à Repnin aux archives de Wilno, collection Engel).

Les Polonais disposaient à cette époque de 66—67.000 combattants, dont 56.000 environ de troupes régulières, 11.000 environ de levées en masse et de milices en activité, sans compter les 9.000 hommes de milice municipale de Varsovie. Sur cette masse importante, près de 8.000 hommes opéraient sur les derrières des Prussiens (Dombrowski et les insurgés de la Grande-Pologne), 7.000 servaient de couverture contre les Prussiens sur la Bzura (prince Poniatowski), 7.000 étaient placés sur la Narew du côté de la Prusse Orientale (chef de b-de Jaźwiński), enfin 4.000 hommes gardaient la Vistule en amont de Varsovie, depuis Góra Kalwarja jusqu'à Kazimierz et Rachow ou observaient les Autrichiens. Les corps lithuaniens (16.000 hommes du général Mokronowski) couvraient Grodno et Białystok; un corps combiné de troupes polonaise et lithuaniennes (5.000 hommes du général Sierakowski) couvrait Brest Litewski et un détachement (de 1.500 hommes) observait le Bug en amont de Brest. Le reste, 18.000 hommes peut-être (les effectifs ne sont pas bien établis), campait sous les remparts de Varsovie et de Praga et en fournissait la

garnison (camp du généralissime, du général Zajączek, commandement militaire du général Orłowski).

Presque tous les nombres ci-dessus pourraient être contestés et réclament des recherches ultérieures, mais ils semblent se rapprocher de la vérité. Il faudrait dépouiller encore une fois les archives de Leningrad et de Berlin pour les vérifier quant aux Russes et aux Prussiens. En ce qui concerne les Polonais, les archives du Royaume de Pologne, restitués de Moscou à Varsovie, contiennent des tableaux d'effectifs, qui éxigent une étude détaillée.

La supériorité numérique des armées d'invaision, ainsi que leur supériorité d'organisation et d'armement, étaient contrebalancées en partie par les discordes pelitiques et les dissensions entre les différents chefs. On connaît le mot de l'impératrice Catherine II sur la retraite des Prussiens: »le roi de Prusse a fait des ordures qui puent jusqu'à St. Petersbourg«. C'était le sentiment de tous les chefs russes. Quant aux Autrichiens, ils ne faisaient pas sérieusement cause commune avec les deux autres puissances copartageantes et leur action militaire n'avait pour but que d'assurer leur participation à un partage éventuel.

Un nouveau partenaire redoutable apparut au mois de septembre sur le théâtre de la guerre d'insurrection; c'était le général en chef comte Souvoroff Rymnikski. Destiné par le feldmaréchal Roumiantsoff Zadounaïski à faire une diversion efficace à »l'adversaire acharné« du côté de Brest, il accourait à marches forcées de l'Ukraine, ralliant les troupes à sa portée. Vers la mi-septembre il se trouvait avec 13.000 hommes à deux marches de Brest, en présence du corps d'observation de Sierakowski (5.000 hommes). Le généralissime polonais avait mis en marche pour renforcer Sierakowski 1.100—1.500 hommes sous les ordres du général Kniaziewicz et comptait rejoindre lui-même ce corps pour en prendre le commandement et livrer bataille à Souvoroff, auquel on n'attribuait que 9.000 hommes d'effectifs. Il se trouvait le 19 septembre à Siedlce, où il apprit la défaite complète de son lieutenant dans une double bataille, le 17 septembre à Krupczyce et le 19 à l'ouest de Brest. Kniaziewicz ne servit qu'à rallier les débris du corps de Sierakowski, en retraite dans la région de Siedlce; ils ne comptaient ensemble que 2.600 hommes, sans canons. Avec une énergie prodigieuse, le généralissime se mit à reconstituer le corps détruit; il mit aussitôt en marche

3.500 hommes d'infanterie et de cavallerie, choisis parmis ses meilleures troupes et renforça Sierakowski de 20 pièces d'artillerie. Beaucoups de fuyards l'ayant rejoint, ce général comptait au bout de huit jours presque 7.000 hommes, dont plus de 6.000 présents pour la bataille. Sur les ordres du généralissime, qui le 27 septembre avait visité son corps, Sierakowski prit une forte »position militaire« à Kock sur la rive droite du Wieprz, en observant Souvoroff et en menaçant de flanc son mouvement éventuel sur Varsovie. Mais le général russe s'était arrêté à Brest; il avait subi également des pertes extrêmement dures; ses troupes étaient épuisées et il était affaibli par des détachements indispensables, de sorte qu'il ne disposait que de 6.000 combattants pour une offensive éventuelle. Pour continuer sa marche, il trouvait nécessaire d'opérer sa jonction avec Fersen; mais ce chef s'était »perdu comme une pierre dans de l'eau profonde«; on ignorait son sort et ses liaisons étaient interceptées. Souvoroff voulait marcher pour lui dégager le passage de la Vistule, mais il croyait encore nécessaire d'être renforcé; il demandait vainement au prince Repnin de le faire rejoindre par le plus proche des corps russes en Lithuanie, notamment par celui de Derfelden (8—10.000 hommes). Le vieux feld-maréchal Roumiantsoff félicitait Souvoroff de ses succès et prévoyait la possibilité d'une offensive décisive sur Varsovie, à condition cependant, que les corps de Fersen et de Derfelden rejoignissent ce général, que les Autrichiens tinssent à Lublin et à Sandomierz, que les magasins fussent pourvus et que la saison fût favorable. Dans le cas contraire il ne s'agissait pour lui, ainsi que pour Repnin, que de couvrir les cantonnements d'hiver; Fersen devrait s'établir à Lublin, en reliant les troupes de Souvoroff aux Prussiens (Instruction du 17/28 sept., arch. de Wilno, collection Engel, 533). Le vainqueur de Brest constatait non sans mélancolie: »On a perdu du temps et les quartiers d'hiver approchent« (»Souvorofskiï Sbornik«, Vars. 1900, 222 sq).

C'était le généralissime polonais qui voulait prendre l'initiative des opérations. Il devinait nettement l'idée de ses adversaires et prévoyait, une fois la réunion de Souvoroff et Fersen accomplie, leur redoutable offensive sur Varsovie. C'est ce qu'il voulait prévenir par une attaque contre Souvoroff. Après avoir réorganisé le corps de Sierakowski, il se rendit à Grodno, au camp

de Mokronowski, commandant les Lithuaniens, pour concerteı avec lui une offensive convergente sur Brest dans le but de détruire le corps de Souvoroff avant sa jonction avec celui de Fersen. Il espérait, en ce qui concerne Fersen, que la couverture polonaise sur la Vistule, jusq'alors efficace, continuera à lui interdire le passage. Les chances de réussite n'étaient point illusoires; en ne renforçant Sierakowski que de 2—3.000 hommes, Kościuszko pouvait obtenir à lui seul, sans le concours de Mokronowski, une supériorité numérique sur son adversaire. Il était fermement convaincu de la supériorité morale des troupes polonaises, combattant sous ses yeux. Quant à Mokronowski, ses deux divisions n'étaient nullemens pressées par les corps de Repnin, préoccupé de la pacification du pays conquis; le mouvement prescrit aux Lithuaniens par Bielsk vers Brest pouvait menacer efficacement le flanc et les derrières de Souvoroff et fixer une partie importante de ses troupes. A Szczekociny, Kościuszko avait dû se battre un contre deux, sans se laisser entamer; sous les remparts de Varsovie il luttait encore une fois un contre deux; il sut en imposer à l'ennemi et briser ses efforts offensifs. Cette fois le rapport des forces paraissait infimment plus favorable à ses armes.

Telle était la situation militaire au moment, où Fersen parvint à forcer le passage de la Vistule. Avec beaucoups d'habileté, ce général avait »montré des masques« aux Polonais le long du fleuve, en faisant marcher des détachements jusqu'à la hauteur de Puławy et de Kazimierz et en faisant répandre le bruit d'un passage projeté entre Zawichost et Sandomierz. Après avoir fait des démonstrations sur divers points, il réunit subitement tout son corps à Kozienice, où l'on avait préparé la construction d'un pont et rassemblé des bateaux. Dans la nuit du 3 au 4 octobre, il aborda la rivière; vers l'aube les batteries russes se démasquèrent en foudroyant le faible poste polonais qui leur était opposé; treize bateaux, chargés de chasseurs à pied passaient la rivière, des cosaques et des hussards la traversaient à la nage. Après une resistance des plus braves, les défenseurs furent tués ou pris. La construction du pont commença et le transport des troupes continuait (Rapport détaillé de Fersen, 30 sept./10 oct., arch. de Wilno, collection Engel). Le jeune prince Adam Poniński, chef du corps d'observation polonais, accourut de son quartier général de Demblin, éloigné d'une journée de marche, avec

une poignée de cavallerie, mais il ne réussit plus à refouler les Russes dans la rivière. Son corps de 4.000 hommes environ était forcément éparpillé sur une étendue de 150 km; abstraction faite des postes les plus éloignés, le gros de ses troupes couvrait encore 70 km. Il ne lui était possible de rallier ses forces que dans un point éloigné de 3 jours de marche. Il battit en retraite dans la direction de Kock, où il savait Sierakowski avec son corps. (Nombreuses lettres de Poniński et de ses subalternes, copiées à St. Pétersbourg par Mr Dzwonkowski).

La nouvelle du passage de la Vistule par le corps de Fersen parvint dans la nuit du 4 au 5 octobre à Varsovie. Elle provoqua nécessairement un changement immédiat des dispositions du généralissime. Ce n'était plus Souvoroff qui était l'adversaire le plus à la portée de ses coups et le plus dangereux: c'était Fersen qu'il s'agissait de battre immédiatement, avant sa jonction avec Souvoroff, en cherchant, s'il était possible, de le surprendre en flagrant délit de passage.

Kościuszko prit aussitôt la décision de renforcer Sierakowski de trois ou quatre bataillons de bonne infanterie, de le rejoindre, de prendre le commandement et d'exécuter un retour offensif contre le corps de Fersen. Immédiatement il fit mettre en marche deux milles fantassins; il envoya à Sierakowski son aide de camp Fiszer avec l'ordre de se porter sur Okrzeja, pour barrer à Fersen la voie de Brest. Il donna ses dispositions concernant l'ensemble des opérations militaires des autres corps au général Zayontchek et le lendemain il se rendait lui-même au camps de Sierakowski.

La décision de Kościuszko a été vivement discutée dans tous les mémoires et tous les travaux historiques, concernant le dénouement tragique de l'insurrection. Elle ne paraît pas seulement logique; bien plus, il semble impossible de trouver une autre solution du problème qui se posait. L'opposition de Zayontchek (dont celui-ci parle dans son »Histoire de la révolution de Pologne«) n'était nullement fondée. Une restriction s'impose cependant quant au calcul des forces. Kościuszko pouvait compter sur plus de 6.000 hommes de Sierakowski, ainsi que sur une partie du corps de Poniński, récemment renforcé, mais trop dispersé, pour être disponible dans son ensemble de 4—5.000 hommes et éprouvé d'ailleurs par un échec partiel. L'ensemble de ces forces

pouvait se monter à 10—11.000 hommes disponibles pour la bataille. En y ajoutant les nouveaux renforts, on obtient le chiffre de 12—13.000 combattants. Fersen disposait probablement de 14.000 (les évaluations varient entre 12.500 et 16.000); il paraît cependant, que Kościuszko s'éxagerait les pertes infligées aux Russes dans les combats précédents et croyait leurs effectifs plus diminuées. Le calcul ci-dessus permet d'établir, que le généralissime pouvait espérer attaquer l'adversaire à forces égales; qu'il ne pouvait cependant pas s'attendre à obtenir une supériorité numérique. Était-il possible de faire partir des camps de Varsovie un nombre de troupes plus considérable? Zayontchek l'affirme. Paszkowski (dont l'histoire de Kościuszko s'appuie en partie sur ses entretiens avec le généralissime), admet qu'au point de vue militaire cet envois était possible, mais il accuse les jacobins de Varsovie, qu'il fallait surveiller, en y laissant une forte garnison. Korzon réfute très judicieusement cette affirmation, en costatant, que c'est entre les mains des chefs de ce parti (Zayontchek et Kollontay), que Kościuszko laissait, en partant, le pouvoir militaire et civil dans la capitale. Tous les témoins s'accordent à constater l'optimisme confiant du généralissime et sa certitude de vaincre. S'il ne se faisait pas suivre par des forces plus considérables, c'est qu'il ne les croyait pas indispensables. Il tenait compte dans son calcul des forces morales qu'il savait dégager là, où il prenait lui même le commandement direct, tandis qu'il se refusait à diminuer les forces matérielles des corps, dont il allait s'éloigner et dont il abandonnait la direction immédiate.

Parti à cheval le 6 octobre vers 5 heures du matin de Varsovie, accompagné de son secrétaire Niemcewicz, sans suite ni escorte, il fit une course rapide, en changeant ses chevaux contre des chevaux du pays réquisitionnés chez les paysans; il parcourut plus de 110 km. en 11 heures et atteignit vers 4 heures le quartier général de Sierakowski. Cette façon de se transporter, qui lui était coutumière, devait assurer le secret de son voyage; il risquait il est vrai d'être pris par des partis cosaques, mais le secret et la rapidité de sa course garantissait mieux sa sécurité, qu'une escorte, qui aurait d'ailleurs retardé son déplacement.

Sierakowski était à Okrzeja. Son corps, affaibli par des détachements inutiles, diminué par la désertion et les maladies, avait

sensiblement fondu. Poniński se trouvait à Baranow sur la rive gauche du Wieprz, à 25 km de distance; prévenu, il vint le soir prendre les ordres du généralissime. Un conseil de guerre eut lieu. On aurait pu s'attendre à un ordre de jonction immédiate des deux corps séparés. Mais le généralissime en décida autrement. Le corps Sierakowski marchait le lendemain par Żelechow sur Korytnica, faisant 30 km au moins, vers le point de passage du corps Fersen; le corps Poniński ne devait que repasser le Wieprz, prendre position sur la rive droite et y attendre des ordres ultérieurs. La distance, séparant les deux corps, augmentait. Sans aprouver cette décision, on peut en reconstituer les éléments. Pour rejoindre Souvoroff, le général Fersen pouvait prendre le chemin direct, par Korytnica—Żelechów—Łukow, ou le chemin plus sûr, plus éloigné de Varsovie, remontant le Wieprz par Bobrowniki—Baranow—Kock et se dirigeant ensuite sur Radzyn. A Korytnica Kościuszko interceptait le chemin direct, tandis que Poniński barrait l'autre à Baranow. Une fois la situation de Fersen établie, les deux corps se réuniraient pour l'attaquer; en cas d'une attaque de celui-ci contre l'un des corps polonais, le corps attaqué devrait gagner le temps nécessaire à l'intervention de l'autre.

Arrivé le soir du 7 octobre à Korytnica, le généralissime dut s'y arrêter le jour suivant. Il savait Fersen encore en train de passer la Vistule; l'occasion de le surprendre au passage se présentait encore. Kościuszko ne pouvait cependant pas engager l'action sans avoir rallié les renforts en marche de Varsovie, qui n'allaient arriver que le matin du 9 octobre. Il avait déjà établi le plan d'acculer Fersen à la Vistule. Un ordre du jour — le dernier de Kościuszko — en prévenait les troupes (Journal de la division de Sierakowski, bibliothèque de l'Université de Varsovie). Il paraît, qu'il ne craignait que de voir Fersen se dérober sur Bobrowniki ou Baranow. Il est au moins certain, qu'aucun ordre ne fut donné à Korytnica pour rappeler Poniński.

Le 9 octobre, rejoint par la colonne venant de Varsovie, Kościuszko, disposant de 7.000 hommes, fit une marche de 12—13 km vers la bourgade de Maciejowice et après une escarmouche avec les cosaques de Fersen, il occupa vers le soir une »position militaire« sur la hauteur, où se trouve le chateau de Maciejowice, située sur la rive gauche de la petite rivière Okrzejka. La po-

sition dominait la vallée de la Vistule, où l'on voyait nettement les campements de Fersen. Elle paraissait très forte: la vallée marécageuse de l'Okrzejka s'étendait sur les derrières et le flanc droit; le front n'était abordable qu'en partie, le reste étant couvert par un bois marécageux, jugé inaccessible aux mouvements militaires; seul le flanc gauche était ouvert et dominé par des hauteurs voisines. Kościuszko croyait sa position inattaquable (Niemcewicz).

Sans avoir réuni ses forces, il se trouvait en présence d'un ennemi très supérieur en nombre. Que fit-il pour se faire rejoindre par Poniński? Niemcewicz, son compagnon inséparable, ne connaît aucun ordre adressé à ce général et expédié la veille de la bataille; il connaît au contraire un seul, dont il reproduit exactement le contenu et qu'il a écrit lui même sous la dictée du généralissime, le 10 octobre à 1 heure 30 du matin. Le texte de cet ordre, interpolé dans une lettre de Poniński au généralssime (chez Paszkowski), dont l'authenticité ne fut jamais contestée, demandait à Poniński de se mettre aussitôt en marche sur Życzyn, (autrement Siczyn, leçon de Paszkowski, non pas Tyrzyn, comme voulait lire Korzon, cette dernière leçon étant inadmissible, parceque contraire au sens militaire de l'ordre). A Życzyn, il devait attendre des ordres ultérieurs. Aucun ordre antérieur n'y est cité ni rappelé; et lorsque après neuf ans le généralissime consentit à établir par écrit la cause de l'absence de Poniński à la bataille, il constatait, que celui-ci avait prouvé ne pas avoir reçu ses ordres ultérieurs, c'est à dire ses ordres expédiés au cours de la bataille même. On ne trouve pas un mot sur un ordre antérieur à celui, qui fut expédié vers 2 heures du matin avant la bataile.

Seul le chef de brigade Kopeć croit savoir, qu'un premier ordre fut dépéché à Poniński aussitôt après l'arrivée de Kościuszko sur la position de Maciejowice. Cet ordre enjoignait à Poniński de partir le lendemain 10 octobre, dès le matin.

Or, l'ordre avoué et reproduit par Poniński avait été donné trop tard pour faire participer le corps de ce général à la bataille. L'ordre précédent (mentionné par Kopeć), même s'il avait existé et était parvenu à son destinataire, ne pouvait non plus le faire arriver à temps. Éloigné de 40 km. à peu près du champ

de bataille, il lui fallait, sans tenir compte des résistances, qu'il pouvait rencontrer, dix heures pour rejoindre le généralissime.

(Poniński fut soumis trois fois, à Varsovie, à Léopol et à Paris, à une enquête militaire; trois fois il fus acquitté. Paszkowski et ensuite Korzon remirent en cause son bon vouloir, sans calculer les distances exactes qu'il avait à parcourir ni le temps qui lui était nécessaire pour rejoindre l'armée de Kościuszko).

L'idée de manoeuvre du généralissime pour la journée du 10 octobre était de tenir les Russes en échec avec le corps Sierakowski jusqu'à l'arrivée de Poniński et de les attaquer ensuite. Dans le cas, où ils attaqueraient eux-mêmes, il prévoyait qu'ils se diviseraient et qu'ils manoeuvreraient des deux côtés du bois marécageux, par les hauteurs sur sa gauche et en remontant la rive gauche de l'Okrzejka sur sa droite; en arrivant, Poniński tomberait sur les derrières d'une partie de l'armée ennemie et provoquerait la décision.

Cette manoeuvre, fort délicate et mal calculée dans le temps et l'espace, devait échouer. L'attaque russe, combinée avec une manoeuvre sur les deux flancs des Polonais et menée avec beaucoup de vigueur, aboutit après une lutte meurtière à la destruction de la petite armée insurretionnelle. Poniński, qui accourait avec une vitesse extraordinaire, n'arriva qu'après la catastrophe. L'opiniâtreté de la résistance polonaise avait réussi cependant à prolonger la lutte, de sorte qu'au moment de la catastrophe toutes les forces russes étaient engagées et l'intervention de Poniński était proche. Quelques bataillons de plus auraient suffi à faire changer l'issue de la bataille. Or, la defaite de Fersen pouvait avoir des résultats incalculables. Le résultat minimum consistait à prolonger la guerre jusqu'au printemps 1795.

La nouvelle du passage de Fersen, Souvoroff lui-même ne pensait d'abord qu'à lui faire prendre à Lublin et à Radzyń des cantonnements, couverts par un cordon d'avant-postes, se reliant aux avant-postes prussiens et aux siens. Ce n'est qu'en apprenant la catastrophe de Kościuszko, qu'il décidait, organisait et mettait en branle l'offensive générale des Russes sur Varsovie, avec Praga comme objectif et point directeur (Lettres de Souvoroff à Repnin, 28 sept./9 oct. et 4/15 oct., arch. de Wilno, collection Engel). Ce n'est qu'à Maciejowice que la guerre d'insurrection fut perdue; elle y fut perdue il est vrai d'une manière irrévocable.

33. LEPSZY LEONARD: **O Stwosza tryptyku w P. Akademji Umiejętności i kryterjach rozpoznawczych rzeźb jego.** *(Über den Flügelaltar von Veit Stoß in der P. Akademie der Wissenschaften zu Kraków und neue Erkennungsmerkmale seiner Bildwerke).* Présenté le 11 octobre 1928 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

In den Sammlungen der Polnischen Akademie der Wissenschaften befindet sich bekanntlich ein von Veit Stoß geschnitzter Flügelaltar aus der Edelhofkapelle in Lusina, unweit von Kraków. Die vier rückwärtigen Gemälde sind bisher noch nie beschrieben worden. Der Verfasser beschreibt sie also und bezeichnet sie als Werk eines unbekannten Krakauer Malers zweiten Ranges. Es folgt eine Richtigstellung einer Reihe irrtümlicher Nachrichten, die sich in der sonst sehr interessanten Monographie über Veit Stoß von Max Lossnitzer finden, und weist darauf hin, daß die Ansichten des verstorbenen Gelehrten einer gründlichen Revision bedürfen, weil sie eben bei dem heutigen Stand der Forschung über Stoß unhaltbar sind. Der Autor verteidigt diesem Forscher gegenüber die Anschauungen des ebenfalls verstorbenen Prof. Marjan Sokołowski, dessen Ausführungen über den genannten Schnitzaltar und dessen Beweise vollkommen überzeugend, klar und nüchtern sind. Lossnitzer ließ trotz seines umfangreichen Wissens gar zu oft seiner Phantasie freien Lauf und verstieg sich zu Behauptungen, die erst bewiesen werden müßten. Demzufolge ist die von Sokołowski aufgestellte Entstehungszeit unseres Altars (1485), seine Formanalyse und die Annahme, daß das Werk aus der Werkstatt von Stoß hervorgegangen ist, als richtig anzusehen. Der Verfasser betrachtet das Schnitzwerk als ein eigenhändiges Werk des alten Stoß. Um dies zu beweisen, befaßt er sich mit den neuen Kriterien der Stoß-schen Formgebung und beweist, daß Stoß nach seiner Übersiedlung nach Nürnberg sowohl in seinen technischen Mitteln wie auch in der künstlerischen Auffassung einen neuen Weg einschlug. Die lange, fließende Gewandlinie versucht er durch dreieckige Einschnitte zu beleben. Ein gutes Beispiel für derartige Einkerbungen bildet die unbemalte Madonna im Kunstgewerbemuseum in Wien. Wäh-

rend seines Krakauer Aufenthaltes war ihm diese Art der Behandlung der Skulptur ganz fremd und diente wahrscheinlich als Unterbrechung der Monotonie der lang gezogenen Linien. Auch die Linearperspektive, die ihm zu Kraków noch gänzlich fremd war, beginnt er erst in Nürnberg anzuwenden. Als das wichtigste Merkmal seiner Eigenartigkeit, das ihn von seinen sämtlichen zeitgenössischen Bildhauern unterscheidet, betrachtet der Verfasser die totale Ausarbeitung der Rundfiguren, d. h. sowohl des frontalen Teils derselben wie auch der rückwärtigen, dem Beschauer nur schwer zugänglichen Teile der Skulptur, ja auch derjenigen, die nur mit den Fingern betastet werden können, da sie sich von der Bildfläche nur wenig abheben. Er bearbeitet sie in allen Einzelheiten in bewunderungswürdiger Weise mit dem Meißel. Wir finden es sogar in steinernen Skulpturen wie z. B. in dem Ölberg im Nationalmuseum zu Kraków, was uns auch die photographischen Aufnahmen bestätigen. Dieser Umstand läßt sich erklären, wenn man annimmt, daß der Meister einen phänomenal entwickelten Tastsinn besaß. Eine solche angeborene Fähigkeit besaß wohl keiner von den zeitgenössischen Bildhauern und dementsprechend konnten ihm in dieser Hinsicht alle seine Schüler und Nachfolger wie z. B. Riemenschneider, wenn sie auch seine Formgebung nachbilden wollten, nicht gleichkommen.

Zuletzt befaßt sich der Verfasser mit der Mitarbeit des Hans Süß von Kulmbach mit dem alten Stoß in den Altären Nürnbergs. Diese Erwägungen führen ihn zu der Schlußfolgerung, daß der genannte Maler gemäß der damaligen Gepflogenheit den Entwurf zu jenen halb geschnitzten und halb gemalten Kunstwerken, also auch zu dem Krakauer St. Johannes-Altar lieferte, dessen Überreste in der St. Florianikirche und der Marienkirche aufbewahrt sind. Er dürfte nach einem genauen Aufriß von Kulmbach entstanden sein, und die geschnitzten Teile sind wohl von Stoß unter Führung des Malers und ganz im Geiste der Renaissance ausgeführt worden.

---

34. LORET M.: **Artyści polscy w Rzymie w XVIII w.** (***Artisti polacchi a Roma nel settecento***). Présenté le 13 decembre 1928, dans la séance de le Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

In base al materiale d'archivio inedito, il relatore parla di pittori polacchi come Simone Czechowicz, Taddeo Konicz (Kuntze), Francesco Smuglewicz ed altri.

Di Czechowicz che studiò all'Accademia di S. Luca e vi ottenne il premio nel 1716, ha fornito diversi particolari riferentisi alla sua permanenza a Roma dal 1710 al 1740, ai suoi rapporti con la colonia polacca, per incarico della quale, nel 1724 dipinse (data precisata dal relatore) il quadro della Crocifissione che si trova sopra uno degli altari della chiesa nazionale di S. Stanislao a Roma. In seguito il relatore parla dell'attività generale di Czechowicz, che fu maggiormente influenzato da Carlo Maratti.

L'artista che dimostra, senza dubbio, più grandi qualità di talento e che è più interessante dal punto di vista romano, è Taddeo Konicz (Kuntze). Egli soggiornò a Roma a due riprese dal 1753 a circa 1757 e dal circa 1766 al 1793, anno in cui morì. Del secondo soggiorno del Konicz a Roma il relatore fornisce un'ampia messe di materiale inedito riferentesi tanto alla vita, quanto alla produzione artistica del pittore polacco. Il Konicz, che risentì durante il suo primo soggiorno romano delle influenze di Benefial e di Mengs, si irrobustì in seguito e battè decisamente le vie del neoclassicismo.

L'affresco rappresentante gli attributi della Messa e dell'Eucaristia, eseguito sul soffitto della chiesa di S. Caterina di Sienia in via Giulia, graziosissimo nel motivo dei putti, tiene dello stile particolare del momento, che va da Conca a Tiepolo.

Il Konicz eseguì pure degli affreschi nella cappella »refugium peccatorum«, nella Chiesa del Gesù a Frascati, nella cappella del Seminario Tusculano e sul soffitto della biblioteca del Seminario.

In una serie di nove affreschi, illustranti la storia d'Ippolito, eroe mitico di Ariccia, dipinti nel casino Stazi, di questa cittadina dei Castelli romani, il Konicz appare come autentico decoratore neoclassico.

Il ricco e multiforme talento del pittore polacco spicca sin-

golarmente nei quadretti con scene di vita popolare romana ed è proprio con questi che egli assume una personalità distinguendosi come uno dei migliori artisti di genere. Il Konicz riallaccia, è vero, alla tradizione di »vedutisti di genere« olandesi a Roma come Piter Van Laer e italiani come Cerquozzi ed Amorosi, solo che ha questo tratto differenziale: essere il suo modo di vedere la scena popolare, del tutto antipittoresco, cioè antibarocco. Quello che più lo interessa è rendere il carattere per così dire contemporaneo dell'ambiente.

Interessanti sono i giudizi della critica contemporanea italiana su Konicz riprodotti dal relatore.

Quindi passa il relatore all'esame dell'attività di Francesco Smuglewicz, contemporaneo del Konicz a Roma e protetto dal re Stanislao Augusto. Pure Smuglewicz fu allievo dell'Accademia di S. Luca ed ebbe il premio nel 1766. Meno individuale di Konicz, seguì le traccie di Mengs e della scuola neoclassica. Degna di speciale rilievo è una serie di acquarelli compiuti da lui in collaborazione con l'architetto Brenna per incarico dell'antiquario romano L. Mirri, rappresentanti gli affreschi della Casa Aurea di Nerone, ritenuta allora parte delle Terme di Tito. Dai cartoni di Smuglewicz, che oggi fanno parte della collezione di Windsor, l'incisore romano M. Carloni trasse i rami, che riuniti costituirono un grande album messo in vendita sotto il tilolo: »Vestigi delle Terme di Tito e loro interne pitture«. L'opera fu pubblicata nel 1776 in ristretto numero di esemplari, quindi oggi rarissima.

Questi ed altri artisti polacchi godettero di una grande notorietà nell'ambiente romano settecentesco e presero vivissima parte al movimento estetico di discussioni e di rivelazione del mondo antico ai contemporanei.

---

35. MAŃKOWSKI T.: **Obrazy Rembrandta w galerji Stanisława Augusta.** ***(Les tableaux de Rembrandt de la galerie du roi Stanislas-Auguste).*** Présenté le 11 octobre 1928 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

L'auteur présente une étude sur les tableaux de Rembrandt dans la galerie du roi Stanislas-Auguste. Il s'agit là d'un fragment de l'histoire de la culture artistique de l'époque qu'il met

en rapport avec le sort réservé à cette galerie. Sans discuter l'authenticité de ces différents tableaux, il énumère les toiles attribuées aujourd'hui à Rembrandt qui faisaient partie de la galerie royale, nous renseigne comment elles y sont entrées et quels changements de propriétaires elles subirent depuis que cette collection cessa d'exister.

D'après la catalogue de 1795, le Palais de Łazienki, en particulier la salle appelée »galerie en bas«, possédait quatre tableaux de Rembrandt sur les six toiles de ce maître, dont nous savons qu'elles faisaient partie de la galerie royale.

La majorité des tableaux de Rembrandt que possédait Stanislas-Auguste provenait de la galerie de la famille v. Kamecke à Berlin. Lorsque les éléments de cette galerie furent dispersés, on vit un certain Triebel, marchand de tableaux, faire venir une grande partie de cette collection à Varsovie et c'est à lui que Stanislas-Auguste acheta quatre tableaux de Rembrandt entre 1775 et 1779. Deux de ces toiles font aujourd'hui partie de la galerie des comtes Lanckoroński à Vienne; ce sont notamment les portraits appelés »la mariée juive« et »le père de la mariée«. On voit un troisième tableau ayant appartenu à la galerie royale au Musée du Louvre à Paris. Il lui a été légué en 1921 par Félix-Nicolas Potocki et représente »le frère de Rembrandt«, à ce qu'il paraît, Adrien Harmensz van Rijn. Enfin le quatrième de ces tableaux n'est autre que le portrait d'un jeune homme coiffé d'un chapeau à larges bords et portant autour du cou une fraise avec des franges. Il se trouve aujourd'hui au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Ce dernier tableau était considéré à la galerie royale comme une oeuvre de Jacques Geritsz Cuypa et on pouvait le voire jusqu'en 1895 au Palais de Łazienki à Varsovie, d'où il fut transporté à cette époque à Saint-Pétersbourg.

Michel-Cléophas Ogiński, ambassadeur de Pologne à Amsterdam, acheta pour le roi en Hollande le tableau de Rembrandt le plus connu peut-être en Pologne. Nous pensons au célèbre »Lisowczyk« qui se trouve actuellement à New-York, où il fait partie de la galerie de H. C. Frick. L'auteur donne de nouveaux détails en rapport avec l'histoire bien connue de ce tableau. Prévoyant, après son abdication, la liquidation de sa fortune, par conséquent aussi la vente de sa galerie de tableaux, Stanislas-Auguste voulait garder pour lui la toile connue sous le nom de

»Lisowczyk«; aussi pendant son séjour à Grodno en 1795 recommanda-t-il à Bacciarelli de la mettre en lieu sûr avec plusieurs autres oeuvres d'art auxquelles il tenait tout particulièrement. Ces dispositions du roi se montrèrent vaines après sa mort. Le tableau fut vendu en 1814 à Xavier Lubecki, le futur ministre des finances. Il devint ensuite la propriété de l'évêque Jérôme Stroynowski, recteur de l'Université de Wilno, puis il passa à Valérie Tarnowska née Stroynowska, connue comme auteur de miniatures, épouse de Jean-Félix Tarnowski, le fondateur de la galerie de Dzików, où il fut vendu en 1910 pour être envoyé en Amérique.

Il faut enfin nommer, comme sixième tableau de Rembrandt qui décorait jadis la galerie du roi, un petit portrait acheté en 1767 à Vienne. Il est aujourd'hui la propriété de la comtesse Zdzislas Tarnowska et se trouve à Cracovie.

Il faut expliquer, par un concours étrange de circonstances, le fait que Stanislas-Auguste considérait Christ flagellé (»Ecce homo«) comme le plus beau des tableaux de Rembrandt de sa galerie. Or, cette toile n'est pas une oeuvre authentique du maître hollandais, car il faut l'attribuer à Nicolas Maes. La toile en question se trouve aujourd'hui au Musée de l'Ermitage à Saint Pétersbourg. Pendant les tristes années de son séjour à Saint-Petersbourg après son abdication, Stanislas-Auguste se fit envoyer de Varsovie cette toile ainsi qu'une quinzaine d'autres. Il en fit cadeau ensuite au chancelier prince Bezborodko, qui jouissait d'une grande influence à la cour du tsar, espérant se concilier ainsi les bonnes grâces de ce dignitaire.

L'auteur nomme ensuite d'autres tableaux sur lesquels nous n'avons pas de renseignements précis et qu'il nous est actuellement impossible d'identifier, qui passaient à la galerie royale pour des oeuvres Rembrandt. Il nous entretient par conséquent de tableaux qu'on voit aujourd'hui encore à la galerie du Palais de Łazienki: ce sont: un vieillard aux yeux regardant en haut, puis la tête d'un jeune homme portant le costume espagnol et coiffé d'un chapeau. Il énumère ensuite les copies de tableaux célèbres de Rembrandt que Stanislas-Auguste achetait ou faisait faire aux peintres de sa cour, dans l'espoir que les jeunes élèves de »l'atelier royal de peinture«, sous la direction de Bacciarelli, pourront en profiter.

Dans la partie finale de son étude, l'auteur s'occupe de l'attitude prise envers l'art de Rembrandt par les milieux français d'esthéticiens et d'artistes. En effet, l'opinion et »le goût« de Stanislas-Auguste dépendaient surtout des idées en cours dans ces milieux. Le roi était un fervent du culte de Rembrandt, inauguré à nouveau au XVIII[e] s. et un admirateur de ses oeuvres. Il se peut qu'il ait suivi ainsi le courant et la mode de l'époque, qu'il soit entré dans le sillage de ses contemporains dont les goûts faisaient pencher du côté de maître hollandais les sympathies de la majorité des amateurs et des collectionneurs; il n'était peut-être pas capable de sentir toute la beauté de son art et d'apprécier la puissance de son individualité d'artiste, sans tenir compte des engouements éphémères du public. Quoi qu'il en soit, le maître de la peinture des pays du nord occupait une large place dans les goûts artistiques très variés de Stanislas-Auguste. Les tableaux de Rembrandt dans sa galerie et les gravures de celui-ci dans sa collection de gravures en sont une preuve éloquente.

---

36. OBRĘBSKA A.: **»Stryj, wuj, swak« w dialektach i historji języka polskiego.** ***Les mots: »stryj« (oncle du côté paternel), »wuj« (oncle du côté maternel) et »swak« (mari de la tante) dans les dialectes et dans l'histoire de la langue polonaise.*** Présenté dans la séance du 10 décembre 1928.

L'étude ici résumée intéresse la répartition géographique de certains mots et comprend deux sujets empruntés à la terminologie familiale; elle s'occupe premièrement, dans le domaine de la parenté, des noms du type *stryj*, *wuj*, donnés au frère du père resp. de la mère, puis elle traite en second lieu, dans le domaine de l'alliance, de la façon de désigner le mari de la tante, soit de noms tels que *swak* etc.

Comme matériel dialectal, l'auteur a utilisé surtout les données réunies par le professeur Nitsch, à la Section lexicologique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Les matériaux en question ont été réunis par celui-ci soit par voie directe, soit indirectement à l'aide de questionnaires dialectologiques. L'auteur a également tiré profit des données empruntées au Dictionnaire des dialectes polonais de Karłowicz, dans la mesure où il était

possible de les fixer sur la carte. Le chiffre total des mots qu'elle a réussi à réunir s'élève à environ 630, dont environ 40 à peine ont été tirés du Dictionnaire de Karłowicz.

Il a fallu s'en référer à l'histoire de la langue pour établir la chronologie de l'extension de certains mots. On dut donc tenir compte des matériaux utilisables (rangés dans l'ordre alphabétique) du Dictionnaire de la langue polonaise ancienne que prépare l'Académie P. d. Sc. et d. L., ainsi que des données empruntées à d'autres dictionnaires polonais plus anciens. On a également profité, lorsqu'il le fallait, des mots concernant cette partie de la terminologie familiale, propres aux autres langues slaves.

I. Après avoir indiqué sur la carte la répartition des mots correspondant au type *stryj*, *wuj*, on ne tarda pat à s'apercevoir que l'extension géographique de ces termes est conforme à celle de certains caractères soit phonétiques, soit formatifs, qui différencient le territoire dialectal suivant les divisions ethniques primitives de la Pologne. Nous sommes par conséquent en présence d'un type propre à la Silésie et à la Petite-Pologne (*stryk*, *ujek*), d'un autre particulier à la Grande-Pologne (*stryja*, *wuja*), d'un type mazovien (*stryjo*, *wujo*), d'un autre type propre à la Mazovie du nord qui est en même temps commun à toute la Pologne (*stryj*, *wuj*). Il faut chercher sans doute l'explication de cette différenciation dans la tendance à créer des formes hypocoristiques, forcément différentes dans les diverses régions de la Pologne.

Les différences phonétiques trouvent leur expression dans la division du territoire dialectal en deux parties, dont l'une se distingue par la forme prothétique, tandis que l'autre est caractérisée par la forme aprothétique (*wuj*—*uj*). Dans le sud de la Pologne (en Silésie et en Petite-Pologne), nous rencontrons la forme *uj(ek)*, tandis que nous observons la forme *wuj* dans le nord. On put établir un rapport entre ce problème et celui de la prothèse dans les langues slaves en général (v. l'article de P. Lang: »Náslovné *u* a jeho prothese v slovanštině«. Sborn. Filol., Prague, I, 1910, p. 175 et suiv.). La comparaison du matériel linguistique concernant cette question permet de supposer que la forme prothétique du mot *wuj* et liée à la tendance à un prothétisme général se manifestant dans le polabe, dans les deux langues sorabes et en partie dans les langues russes, tandis que dans le polonais, qui en dehors de ce mot ignore le *v* prothétique devant

l'*u*, il faut lui attribuer dans ce cas un caractère dialectal propre au nord de la Pologne. Les matériaux tirés du vieux-polonais ne contredisent également pas cette supposition, car les formations aprothétiques, telles que *uj* et ses dérivés, dans l'ancienne langue jusqu'au XVI[e] s., sont propres, dans la majorité des cas, aux documents d'origine petite-polonaise, tandis que les formes *wuj* caractérisent les documents provenant de la Pologne du nord. Ainsi la forme littéraire *wuj* constituerait une nouvelle contribution à l'appui de la thèse qui cherche les origines de la langue littéraire en Grande-Pologne. Les matériaux provenant du XII[e] et du XIII[e] s. sont ici exclusivement représentés par des noms propres composés, tels que *Sulistryj*, *Zdawuj* etc.; quant aux matériaux plus récents intéressant la période entre le XIV[e] et le XVI[e] s., ainsi que l'époque ultérieure, ils comprennent la terminologie familiale proprement dite.

Le vieux-polonais permet également de confirmer le fait que la forme *stryk*, particulière à la Silésie et à la Petite-Pologne, a été l'objet d'une différenciation ancienne (XIII[e] s.) et qu'elle se distingue d'une série d'autres formations morphologiques étrangères à la Petite-Pologne. Cette forme qui s'explique par la contraction du groupe *yj* en *y*, se continue dans une série de variations formatives qu'on rencontre dans les régions slaves du sud et du sud-ouest. — La forme silésienne *ujec*, connue dans le polonais du moyen âge, se maintient dans les dialectes actuels grâce à ses rapports avec les dialectes transitoires polono-tchèques. — Les formes grandes-polonaises *ten wuja*, *stryja* se distinguent elles aussi par une extension où la différenciation suffixale remonte à un passé très lointain. L'exemple suivant remontant à l'année 1399, que nous empruntons aux anciennes formules de serments employées autrefois à Poznań, en fournit la preuve: »Nechal otpoweczecz presz czotek y presz *stryge*...«. Cette forme, incompréhensible aux lexicographes-historiens (elle est accompagnée d'un point d'exclamation dans le dictionnaire composé de fiches de l'Académie), prend un sens défini lorsqu'on tient compte des données dialectales. Le fait que dans le polabe on rencontre à côté de *stroij* également les formes *stroija*, *väuja* parle en faveur de leur ancienneté non seulement en Pologne, mais aussi en dehors de ses frontières. — Le domaine d'extension des formes *wujo, stryjo*, dont il n'a pas été possible de confirmer la structure morphologique par aucun monument de la langue polonaise ancienne,

est caractérisé dans l'est par le suffixe distinct *-ko* dans les formes *wujko*, *stryjko*, voire même dans *wujaszko*, *stryjaszko*, particularité indubitablement en rapport avec l'influence exercée par les types morphologiques nominaux dans les langues russes. Il n'est pas possible de se prononcer sur l'époque où s'est constitué le domaine d'extension mazovien de ses formes. En revanche, il nous faut noter sa tendance manifeste à s'étendre dans la direction sud: il comprend en effet la partie nord de la Petite-Pologne et on le voit pousser çà et là une pointe qui s'étend jusqu'à Częstochowa. — La forme asuffixale *wuj*, *stryj*, propre à la langue littéraire et identique à celle dans le slave commun, sur laquelle s'appuient les différenciations morphologiques ultérieures dans toutes les régions slaves, se distingue, en ce qui concerne les dialectes polonais, par des domaines d'extension qu'il est possible d'expliquer de différentes façons. Il peuvent représenter aussi bien des vestiges propres au milieu primitif, qu'être considérés comme le résultat de l'action exercée par la langue littéraire. La première supposition peut être appuyée pas les exemples tirés du vieux-polonais, où l'on voit employer des formes asuffixales que l'on rencontre surtout dans les documents d'origine grande-polonaise ou mazovienne, par conséquent dans des territoires où il est possible d'observer même aujourd'hui l'emploi fréquent de formes asuffixales à côté de celui de formes amplifiées par les suffixes *-a*, *-o*. La situation géographique des domaines d'extension des formes *wuj*, *stryj* permet cependant de douter du caractère primitif des premiers. En effet, il s'agit dans un cas d'un domaine d'extension mixte, où l'on voit employer également la forme *wujek*, domaine qui sépare le territoire mazovien dans lequel est répandue la forme *wujo*, de celui de la Petite-Pologne du sud où l'on se sert de la forme *ujek*, domaine où par conséquent le terme littéraire pouvait d'autant plus facilement être adopté, que les deux types de mots s'y côtoyaient. Dans l'autre cas, le domaine d'extension mentionné s'étend aux régions plus éloignées de la Mazovie, à celles de Lubawa, Chełmno et Dobrzyń, ainsi qu'au Kocievie et à la Varmie, soit surtout à des territoires polonisés à une époque plus récente (colonisés par des Polonais à une date où dans les autres régions polonaises les formations dialectales *wuja*, *stryja*, *ujec*, *stryk* étaient déjà nettement différenciées), territoires qui se distinguaient de plus par certains caractères propres au dialecte

des gens cultivés, que les milieux de la petite noblesse y avaient introduits.

Parmi les influences étrangères ayant déteint sur la terminologie familiale, nous pouvons noter le fait de confondre le genre de parenté qu'expriment les termes *stryj* (oncle du côté paternel) et *wuj* (oncle du côté maternel), de sorte qu'on se sert uniquement de la forme *wuj* (ainsi que de ses variantes), dans l'un comme dans l'autre sens. Nous sommes ici en présence de l'influence exercée par la terminologie allemande, qu'on voit se manifester en Silésie, dans l'ouest de la Grande-Pologne, en Poméranie et dans la partie occidentale de la Prusse Orientale.

Avant de finir le premier chapitre, l'auteur essaie de reconstituer les anciens domaines d'extension dialectale et d'en fixer la plus grande expansion. Le domaine propre aux formes *ten wuja*, *stryja* devait, en dehors de la Grande-Pologne, embrasser également la Poméranie, la Cujavie, les régions de Chełmno et de Dobrzyń, le palatinat de Płock, ainsi qu'au sud, les régions de Sieradz et de Wieluń. L'emploi des formes *stryk*, *ujek* pouvait s'étendre bien plus loin, c'est à dire jusqu'à la frontière nord de l'ancienne Petite-Pologne. Dans la mesure où elles ne sont pas d'origine récente, les formes *stryjo*, *wujo* pouvaient se répandre plus aisément, également dans les régions plus éloignées de la Mazovie, tant qu'elles n'ont pas été refoulées par les formes littéraires qu'employait la petite noblesse.

II. *Swåk* et *pociotek* sont des mots qui dans le dialecte désignent le mari de la tante, autrement dit le degré d'alliance que dans le dialecte des gens cultivés nous identifions avec l'idée exprimée par *wuj* (oncle du côté maternel). Dans une série de localités, on voit de plus le mot *pociotek* indiquer le fils de la tante. L'analyse du sens du mot *swak* dans les autres langues slaves, ainsi que l'étude de son histoire dans le vieux polonais, permirent d'établir définitivement qu'autrefois on entendait par *swåk* le mari de la soeur, le beau frère. Ce sens ancien s'est maintenu jusqu'à nos jours dans certaines parties de la Petite-Pologne. Dans le vieux-polonais, on donnait ce sens à *swåk* jusqu'au XVI[e] s., puis ce terme fut remplacé par le mot *szwagier* emprunté à l'allemand.

Au point de vue étymologique, le mot *swåk* (ou *swojak* lorsqu'il n'est pas contracté) provient de la racine du pronom *swój*

et correspond à l'idée d'allier ou d'unir deux familles par le mariage. Il est clair par conséquent que signifiant probablement 'affinis, allié' dans le sens large du terme, ce mot avait une tendance à désigner surtout l'homme uni à la famille, soit le mari de la jeune fille qui s'était mariée. Le mot *swåk*, répandu dans cette acception dans toutes les langues slaves, n'est cependant pas l'appellation primitive pour désigner le mari de la soeur. En effet, il a dû rencontrer d'abord le mot *zięć* plus ancien que lui, qui indiquait aussi bien le mari de la fille que le mari de la soeur, signification qu'il avait non seulement dans les langues slaves, mais aussi dans les langues baltiques (comp. le letton *fnōts*), en latin (*gener*) et en grec (γαμβρός). (Le mot *zięć*, dans le sens de mari de la soeur, s'est maintenu jusqu'à nos jours dans le serbe, le bulgare et dans le grand-russe; on l'employait dans le vieux-polonais jusqu'au XVIe siècle).

Le changement de sens du mot (*swåk* qui ayant signifié primitivent 'mari de la soeur', pour indiquer ensuite le mari de la tante, était contenu en germe dans la terminologie familiale employée au XVIe s.; il est également confirmé par une série d'autres phénomènes analogues en rapport avec les mots désignant des parents ou des alliés. Ainsi *dziewierz* 'le frère du mari' a pris le sens de 'beau-père', *tejść* 'la mère de la femme' signifiait ensuite 'belle-fille', enfin nous voyons le mot *pociotek* indiquer dans la suite 'le fils de la tante'. Le domaine d'extension actuel du mot *swåk*, dans le sens de 'mari de la tante', embrasse presque tout le territoire dialectal polonais, à l'exception des régions où l'on emploie les formes *pociotek* et *wuj*. La forme *pociotek* 'mari de la tante', répandue aujourd'hui seulement en Grande-Pologne et dans les dialectes du centre, empiète en partie sur le territoire où l'on emploie le mot *pociotek* pour indiquer le fils de la tante, forme particulièrement fréquente dans les régions où *swåk* signifie 'mari de la tante'. Aussi bien le rapport entre les deux domaines d'extension de la forme *pociotek* que les formes relictaires correspondant au type *pociot* (qui s'accorde avec *pociot* dans le polonais du XVIIe siècle), respectivement à *pociotek, pociot*, *ciot* etc., que nous voyons répandues dans tout le territoire dialectal, nous permettent de supposer que la forme *pociotek* 'mari de la tante' était autrefois probablement connue dans tout le territoire polonais. Dégradée au rang de 'fils de la tante'

par le mot *swåk* (compris dans le sens actuel de 'mari de la tante'), cette forme dispose encore d'un domaine d'extension où son emploi est général, notamment dans la partie est de la Grande-Pologne où elle recule à l'ouest devant la forme *wuj* (oncle du côté maternel ou paternel) qui à une tendance à niveler toutes les différenciations dans ce domaine de mots. L'expansion actuelle de la forme *pociotek* 'mari de la tante', au détriment de *swåk*, qu'on observe dans certaines régions (p. ex. dans celle de Łowicz), s'explique par la clarté de son sens. Ces deux termes ont été refoulés dans la langue littéraire par le terme *wuj* qui dispose, dans les territoires plus récemment polonisés ou exposés à l'influence allemande, de domaines d'extension à répartition uniforme.

Avant de finir, l'auteur réunit les cas d'écarts sémantiques dépassant l'idée de la famille, pour les mots correspondant au type *wuj*, *stryj*, *ciotka*, *swak*.

---

37. RYBARSKI R.: **Handel i polityka handlowa Polski w XVI stuleciu.** *(Le commerce et la politique commerciale de la Pologne au XVIe s.).* Présenté dans la séance du 28 décembre 1928.

Ainsi que l'apprend le titre, le travail ici résumé s'occupe d'une part du développement du commerce en Pologne au XVIe s. et nous renseigne de l'autre sur la politique commerciale suivie à cette époque. L'auteur s'est borné à l'étude du XVIe s., d'abord parce que les sources en rapport avec cette période sont particulièrement nombreuses (il s'agit avant tout de registres douaniers, de comptes du roi, de registres d'impôts, d'inventaires concernant les starosties, de rapports d'inspections etc.), puis, parce que ce siècle correspond au grand essor du commerce polonais profitant alors des conditions heureuses qu'offrait le marché international, de sorte que l'époque en question représente un ensemble de faits bien défini et tranche sur la période antérieure comme sur la suivante.

L'image que l'auteur trace du développement du commerce au XVIe s. s'appuie sur les données statistiques réunies en tableaux dans le second volume. Ces données ne prétendent évidemment pas à être complètes, toutefois en ce qui concerne l'exportation des marchandises polonaises par Dantzig, ainsi que le commerce

territorial avec l'Occident et les pays du sud, elles permettent de nous faire une idée relativement exacte de l'ensemble de ce négoce et de nous rendre compte de son étendue. Le côté technique des moyens de transport était à cette époque l'obstacle principal qui s'opposait à l'essor du commerce, toutefois il résulte des chiffres cités par l'auteur, que les frais du transport par eau étaient bien moins élevés que les dépenses qu'entraînait le transport par voie terrestre. L'exportation par eau prit alors un grand développement, et l'exportation des bestiaux vivants était également peu coûteuse et relativement facile. On importait et l'on exportait, en chariots et par les routes, des marchandises d'une plus grande valeur; il s'agissait parfois de grandes quantités de celles-ci, p. ex. de drap.

La Pologne occupait une place à part dans les échanges du commerce international de cette époque. On en exportait surtout des céréales (du seigle), des produits de l'élevage (des boeufs et du cuir) et de l'exploitation des forêts, puis différentes substances minérales (du sel et du plomb), des matières brutes (de la laine, du lin, du suif, de la cire etc.). En revanche, elle importait surtout des produits fabriqués, en dehors des harengs et du sel, qu'elle faisait venir pour ses provinces septentrionales. Quant à l'exportation de produits fabriqués, elle se borne à des transports isolés, de sorte qu'il n'est même pas aisé de trouver des traces de ce genre commerce. Il est vrai que la Pologne pourvoit de produits de l'industrie le nord de la Hongrie et l'Orient (la Moldavie et la Turquie), toutefois il s'agit là en grande partie de marchandises de provenance étrangère, qui ne font que passer son territoire en transit. Ce caractère exclusif du commerce avec l'étranger devient même plus prononcé au XVIe s. Il est vrai que l'industrie indigène se développe à cette époque en Pologne, où l'on fabrique du papier et où la sidérurgie prend de l'essor, toutefois cette production industrielle est destinée à pourvoir le marché intérieur, dont elle ne parvient à satisfaire les besoins qu'en partie.

Le commerce étranger de la Pologne augmente dans le courant du XVIe s., aussi bien en ce qui concerne la quantité que la qualité des produits échangés. Il s'agit en particulier de l'exportation de produits agricoles prenant le chemin de Dantzig. En revanche, l'exportation des produits de l'exploitation forestière

est plutôt en diminution, surtout dans les provinces de l'ouest et du centre de la Pologne, où le système des fermes commence à se généraliser. L'augmentation de l'exportation de certaines matières brutes, telles que la laine, est une preuve du faible dévoloppement de l'industrie textile. Certaines marchandises, p. ex. le sel, sont en partie un objet d'exportation, mais on les voit également importer, tandis que d'autres, comme le plomb et la litharge, sont d'habitude écoulées à l'étranger. A côté des produits du pays, les marchandises transportées en partie en transit de l'Orient, p. ex. les peaux et les fourrures de différentes espèces, jouent un grand rôle dans l'exportation dans les pays occidentaux. Certains articles d'exportation, parmi lesquels il faut ranger le kermès, perdent cependant de leur importance commerciale en présence de la concurrence d'outre-mer.

Au point de vue qualitatif, le développement du commerce se manifeste surtout dans l'importation. On fait venir dans le pays de plus en plus de différents produits fabriqués, en particulier des tissus, des boissons et des denrées coloniales. Chaque période de dix ans apporte de nouvelles rubriques dans le bilan commercial changé. Parmi ces produits importés, il en est certains comme le drap, dont on fait venir de plus en plus grandes quantités, de sorte qu'elles suffisent à satisfaire les besoins des grandes masses. Ce phénomène est en rapport avec les exigences croissantes du luxe que la littérature économique de l'epoque ne manque pas de réprouver.

Malgré l'importation augmentée, le bilan commercial continue à être positif, toutefois cet excédent des recettes ne va pas de paire avec un accroissement suffisant de la production industrielle et n'est pas accompagné du développement de la classe des commerçants indigènes, qui seraient capables de procurer au pays de larges bénéfices par leur activité dans le commerce international, en particulier dans le commerce des céréales.

Le commerce de la Pologne avec l'étranger est en général très varié et la structure économique de ce pays offre de grandes différences. Il est possible de distinguer quatre grandes régions d'activité économique, en rapport avec le développement du commerce: a) une région agricole fournissant avant tout des céréales, qui comprend le bassin fluvial de la Vistule; b) une région industrielle et minière dans la partie sud-ouest de la Po-

logne; c) une région forestière (Lithuanie et Russie-Blanche), enfin d) une région caractérisée par le développement de l'élevage du bétail (pays ruthènes et Podolie). Les registres de différentes douanes nous renseignent sur les types divers que représentaient les différentes villes et nous permettent de connaître leur spécialisation dans certaines directions. Il est possible de distinguer des villes privilégiées au point de vue des droits politiques dont elles jouissaient et qui doivent précisément leur importance à ces privilèges, puis des villes commerciales situées à l'entrecroisement de routes importantes (comme p. ex. Lublin), enfin des villes remarquables par leur industrie et l'exploitation des mines voisines.

Nous pouvons répondre comme suit à la question de savoir quelle était la part que prenaient les commerçants polonais ou étrangers au commerce de la Pologne. Le commerce maritime était d'abord complètement entre les mains d'étrangers, par suite de la situation privilégiée dont jouissait Dantzig. L'importation des marchandises en Pologne était en grande partie l'apanage de marchands étrangers. D'autre part, l'exportation par voie terrestre des principales marchandises expédiées à l'étranger repose pour une bonne part entre les mains de Polonais, aussi ne voit-on certainement pas que les marchands indigènes participent dans une moins large mesure dans ce commerce au XVI[e] s. Le commerce en transit avec l'Orient était entre les mains de commerçants du pays, tandis que des étrangers s'occupaient du commerce en transit qui écoulait en Silésie et en Moravie les prodnits venant de Dantzig.

Les recherches sur la provenance des commerçants polonais, au commencement du XVI[e] siècle, ne peuvent que confirmer l'opinion qu'on exagérait beaucoup autrefois le nombre et l'importance des Allemands dans les villes de notre pays. Les Juifs ne jouent dans le commerce qu'un rôle très effacé pendant la première moitié du XVI[e] siècle; ce rôle gagne cependant en importance durant la seconde moitié du siècle, néanmoins ce n'est que dans certaines branches que les Juifs parviennent à occuper une situation prépondérante. Les registres douaniers nous renseignent sur le rôle des Ecossais dans notre commerce et permettent également de connaître la part qu'y prenait la noblesse.

L'auteur fixe son attention sur la question des prix dont traite la littérature économique d'autres pays (où elle est connue sous le nom de »renversement des prix«). L'examen des tableaux qu'il a dressés lui permet de conclure que différentes causes ont contribué à la hausse des prix en Pologue. Il n'attribue cependant pas une importance fondamentale à l'influence automatique de l'augmentation de la quantité des métaux précieux. Il faut chercher la raison principale de la hausse des prix dans l'exportation augmentée des produits polonais, par suite de quoi les prix atteignirent la même hauteur que dans les autres pays. Du reste, comme on le voit clairement vers la moitié du XVIe siècle, cette hausse n'était que fictive jusqu'à une certaine limite, en raison de la dépréciation de l'argent polonais. L'influence exercée par le renchérissement des marchandises dans les pays occidentaux sur la hauteur des prix en Pologne se manifeste plus nettement après l'année 1580. Les prix des marchandises exportées subissent en général une majoration bien plus forte que les prix des produits importés en Pologne, de sorte que ce fut la noblesse qui benéficia de ce »renversement«.

La seconde partie du travail ici résumé donne une caractéristique de la politique commerciale de la Pologne au XVIe s. On voit à ce propos se poser la question de savoir, si l'activité de l'Etat embrassait tous les domaines où il pouvait intervenir, si elle réglementait entièrement la vie économique du pays, ou bien si elle réservait un large champ d'action à l'initiative privée. Le rôle de l'Etat et des pouvoirs publics était le plus caractéristique lorsqu'il s'agissait de régler les prix de différentes marchandises. Les prix maxima étaient en vogue dans l'économie du moyen âge, dont les traditions ne furent définitivement abandonnées ni dans les autres pays de l'Europe, ni en Pologne. L'examen des différentes taxes, dont les rois et les palatins frappaient les produits, permit à l'auteur de conclure que le nombre des marchandises sujettes à ces taxes n'était pas très élevé et que dans la pratique on se bornait à régler les salaires que les artisans touchaient pour leur travail. Le fonctionnement de l'administration laissait beaucoup à désirer à cet égard et, circonstance plus grave, nous sommes en possession de preuves que dans la pratique on passait outre sur les prix fixés par la loi ainsi que sur les taxes dont les palatins frappaient certaines marchandises.

L'étude plus approfondie de l'ensemble de la politique en rapport avec le commerce intérieur ne peut que confirmer l'opinion que la réglementation de celui-ci par l'Etat n'était ni vexatoire, ni très gênante et que l'autorité du roi mitigeait la rigueur des lois votées par la Diète, capables d'entraver le développement du commerce. Dans le chapitre consacré à ces questions, l'auteur nous entretient: a) des commerçants et de leurs différentes organisations; b) du droit commercial dans les statuts des corporations d'artisans; c) des droits dont jouissaient les étrangers admis dans les villes; d) des droits réservés aux villes dans les arrondissements ruraux; e) des marchés et des foires; f) du droit de dépôt et de l'obligation d'entretenir les routes; g) du »servitoratus«; h) des monopoles. Il insiste à cette occasion sur les nombreuses preuves de bienveillance que la Couronne donnait aux villes et au commerce. Quant à la noblesse, elle n'était également pas animée en principe de sentiments hostiles envers le commerce, du moins dans la mesure où celui-ci n'entrait pas directement en conflit avec ses intérêts.

L'étude approfondie du système douanier en vigueur au XVIe s. en Pologne permet d'affirmer que les douanes ne constituaient nullement un obstacle au développement du commerce. Les droits de douane n'étant pas démesurément élevés, il n'y avait pas en Pologne de stations douanières trop nombreuses, comme en Allemagne, enfin, en dehors de ce qui se passait dans les provinces de l'est, l'administration centrale prenait efficacement la défense du commerce lorsqu'il était exposé aux exactions des autorités douanières ou devait s'acquitter de péages illicites. Les douanes favorisaient cependant l'importation étrangère et entravaient ainsi l'essort de la production et du commerce en Pologne.

La politique commerciale étrangère s'est montrée plus active pendant la première moitié du XVIe siècle que durant la seconde. Au début de ce siècle, on vit se manifester certaines tendances protectionnistes qui disparurent cependant presque complètement dans la suite. Pour défendre la liberté de son commerce, la Pologne n'hésita pas à mener une série de campagnes, parmi lesquelles la lutte couronnée de succès pour les dépôts de Breslau entre 1511 et 1515 mérite d'être appelée la plus importante. La loi publiée en 1565 à Piotrków, en vertu de laquelle les marchands polonais étaient privés du droit de faire du commerce avec l'é-

tranger, est la plus connue parmi les mesures de ce genre, prises pendant la seconde moitié du XVI[e] siècle. On accuse généralement cette loi d'avoir eu des conséquences funestes pour le commerce polonais, néanmoins l'auteur s'appuie sur des documents juridiques et sur des registres douaniers pour prouver qu'elle n'a jamais été appliquée dans le courant du XVI[e] siècle.

Le fait que la noblesse est arrivée au pouvoir au XVI[e] s. et qu'elle a empêché les autres classes de la société d'y prendre une part active a été d'une importance fondamentale pour l'histoire du développement économique de la Pologne à cette époque. La noblesse avait sa propre politique en ce qui concerne les questions économiques, politique qu'on pourrait appeler »système de liberté commerciale, adapté aux intérêts des nobles«. Il consistait avant tout à abolir toutes les restrictions qui entravaient la liberté de la noblesse en matière économique, à l'exempter de l'obligation de payer des droits de douane, et à lui assurer d'autres privilèges encore. Comme les nobles ne s'occupaient pas d'industrie, ils tenaient à ce que les produits fabriqués fussent autant que possible bon marché, aussi inaugura-t-on le système, appelé aujourd'hui »politique du consommateur«, en ce qui concerne les produits de l'industrie. Ce système devait encourager l'importation et empêcher d'apprécier à leur juste valeur l'industrie et le commerce de la Pologne.

Le commerce polonais ne pouvait prendre un grand essor. Quoiqu'on ne lui eût pas opposé d'obstacles infranchissables (du moins en pratique), il réclamait cependant déjà à cette époque la protection efficace de l'Etat qui s'est manifestée dans d'autres pays par ce qu'on appelle le mercantilisme. La noblesse n'entendait pas grand'chose à ces questions, car ses idées sur la politique économique étaient très étroites. Elle ne protégea pas les marchands indigènes et ne sut pas prendre la direction du commerce avec l'étranger pour écouler ses propres produits. Le monopole dont jouissait Dantzig constituait un obstacle qui empêcha en grande partie de profiter de l'heureux concours de circonstances qui s'ouvrait devant la Pologne au XVI[e] s. La politique commerciale de la Pologne au XVI[e] siècle souffrait surtout du fait de n'avoir pas su apprécier l'importance de la mer et le rôle du commerce maritime.

---

38. SEMKOWICZ WŁ.: **Hanul, namiestnik wileński (1382—1387) i jego ród.** ***(Hanul, der Statthalter von Wilna (1382—1387) und sein Geschlecht).*** Présenté dans la séance du 17 décembre 1928.

Die Gestalt Hanuls, des Statthalters von Wilna, eines Vertrauensmannes von Jagiełło, welcher als Großfürst von Litauen denselben im Jahre 1385 an Elisabeth zwecks Unterhandlungen wegen der Hand Hedwigs und der Union mit Polen als Gesandten abschickte, verdient seitens der Geschichtsforscher aufmerksamere Beachtung. Der Verfasser identifiziert Hanul mit »Hans von Rige«, einem Bürger aus Wilna, der sich i. J. 1382 an die Spitze einer Verschwörung der Wilnaer Bürgerschaft gegen Kejstut zugunsten Jagiełłos stellte, diesem die Stadttore öffnete und für ihn die Burg von Wilna besetzte, wodurch die weiteren Schicksale des Großfürsten von Litauen in ausschlaggebender Weise sich entschieden. Die Feststellung der Abstammung Hanuls aus Riga bietet dem Verfasser Gelegenheit die Beziehungen der Stadt Riga zu Litauen einerseits und zu dem livländischen Orden andererseits zu schildern. Riga trieb zu jener Zeit regen Handel mit Litauen, vor allem mit Polozk, und auch mit Wilna, welcher Handel jedoch fortwährend durch den preußischen und livländischen Orden gestört wurde. Auf diesem Hintergrund der wirtschaftlichen Verhältnisse erscheint die Gestalt Hansens oder Hanuls von Riga in deutlicheren Umrissen, da er daran stark und in erfolgreicher Weise mitbeteiligt war. Nach dem Aufstand der Bürger von Wilna wurde er mit der Würde des Statthalters von Wilna betraut, erfreute sich des vollen Vertrauens Jagiełłos und Skirigiełłos, beteiligte sich im Auftrag dieser Fürsten an den Unterhandlungen mit dem Kreuzorden, welche in den drei bekannten Verträgen auf der Insel Dubissa vom 1. November 1382 ihren Abschluß fanden. Der Verfasser weist auf den Umstand hin, daß in den von Jagiełło und Skirgiełło ausgestellten Akten sich neben den Unterschriften der fünf anderen Brüder Olgierdowicz noch diejenige von »Hannike burger zsur Wilna« findet, der zweifellos mit Hanul identisch ist; er ist der einzige Teilnehmer, welcher der großfürstlichen Familie nicht angehört. Die hervorragenden diplomatischen Fähigkeiten, wie auch die vorzügliche Kenntnis der Verhältnisse und der Sprache, bei völliger, zweifellos auch durch eigenen Vorteil diktierten Hin-

gabe Jagiełło gegenüber, ließen ihn zur Stellung eines großfürstlichen Gesandten während der Verhandlungen mit dem Orden emporrücken. Er führt dieselben auch noch im Mai 1383 während der zweiten Zusammenkunft auf Dubissa fort, wo er wieder »Hannike von Ryge« genannt wird. Diese Verhandlungen führen zum Bruch Litauens mit dem Orden im Zusammenhang mit der ohne Zweifel schon damals angeküpften Verständigung mit Polen.

Eine Folge dieser Anknüpfüng von Beziehungen, von einstweilen wirtschaftlichem Charakter, ist das von Jagiełło und Skirgiełło der Stadt Lublin verliehenes Privilegium vom 18 April 1383, demzufolge diese Fürsten den Lubliner Kaufleuten das Vorrecht, in Litauen freien Handel zu treiben, gewährten. Es drängt sich die Vermutung auf, dieser Akt sei auf Hanuls Anregung herausgegeben worden, der als gewesener Rigaer Bürger und zugleich als Bürger von Wilna in dieser Anknüpfung von Handelsbeziehungen mit Polen bedeutende Vorteile für die Entwicklung des Handels im Osten sah. In dieser Beleuchtung wird die Tatsache nicht sonderbar erscheinen, daß Jagiełło eben diesen Hanul im Januar 1385 nach Krakau und dann nach Ungarn zwecks Unterhandlungen wegen der Heirat mit Hedwig und der Union mit Polen schickte, und daß in dem Akt von Krewo, kraft dessen diese Union zustande kam, Hanul als Unterhändler des Großfürsten genannt wird.

Damit schließt seine Rolle im Bereich der politischen Tätigkeit, ja er legt sogar die Würde des Statthalters von Wilna nieder. Doch taucht er anderswo, und zwar in Krakau oder vielmehr in Kazimierz bei Krakau auf.

Aus den Stadtakten von Krakau und Kazimierz aus dem Anfang des XV. Jhdts. erfahren wir, daß sich Hanul mit Anna, einer Bürgersfrau aus Kazimierz, vermählte; er selbst weilte ziemlich oft in dieser Stadt, ließ sich in verschiedene Geschäfte ein, lebte noch i. J. 1417, aber schon im Januar 1421 wird Anna mit ihren fünf Söhnen als »relicta Hanulonis de Wilna nunc de Kazimiria« genannt.

Von Hanuls Söhnen erwirbt der mit einer Adeligen vermählte älteste Konstantin alias Kościuszko schon i. J. 1404 die Hälfte von Mikluszowice bei Bochnia und führt den Titel »nobilis«. Sein Sohn Johann übersiedelt nach dem Bezirk von Biecz und führt stets den Beinamen Kościuszko (ein Zusammenhang mit dem poln.

Nationalhelden ist nicht vorhanden). Ein anderer Sohn Hanuls, Salomon, besitzt eine Zeitlang Swoszowice und beutet Schwefelgruben aus, andere weilen in Krakau und Kazimierz, doch verliert sich ihre weitere Nachkommenschaft im Laufe des XV. Jhdts.

Im Zusammenhang mit dem Geschlecht Hanuls, der ein interessantes Beispiel für die Verwischung der Grenze zwischen dem Bürgerstande und dem Adel bietet, steht sein Siegelwappen. Im Thorner Stadtarchiv fand man einen undatierten Brief Hanuls, »militis de Wilna« an die Bürger von Thorn in gewisser privater Angelegenheit, auf welchem das Siegel mit dem Wappen in Gestalt eines städtischen Gemerks gut erhalten blieb.

Die Unterschriftt »miles de Wilna«, wie die ständige Bezeichnung Hanuls in den Akten von Kazimierz »miles oder nobilis de Wilna« würde darauf hinweisen, daß Hanul nach seiner Ansiedlung in Kazimierz die Beziehungen mit Litauen durchaus nicht abgebrochen hat. In der Gegend von Miedniki finden wir wirklich eine schon in den Wegeberichten der Kreuzritter genannte Ansiedlung, Hanulindorf. Ja, wirkennen eine Notiz der Wilnaer Franziskanermönche, wo erwähnt wird, daß Hanul heres in Nakyenny, Statthalter von Wilna, dieses Erbgut der Nikolaus-Kapelle in Wilna geschenkt habe (vor dem J. 1387).

Wenn wir in der Gegend von Miedniki nach solchen Namen forschen, finden wir dort am Fluß Kienia solche Dörfer wie Kiena, Zakieńce und Kijana, welches letztgenanntes Dorf später den Franziskanermönchen von Wilna in der Tat gehörte. Wohl in dieser Gegend muß nun das in den Wegeberichten der Kreuzritter erwähnte Hanulindorf oder Hanuls Hof gelegen sein.

---

39. ŻUROWSKI JÓZEF: **Wyniki badań archeologicznych w pobliżu kościoła św. Jakuba w Sandomierzu.** ***(Die Ergebnisse archäologischer Forschungen in der Nähe der Jakobskirche in Sandomierz).*** Présenté le 5 novembre 1928 dans la séance de la Commission pour l'étude d'anthropologie et de préhistoire.

Gelegentlich der in der Nachbarschaft des romanischen Gotteshauses unternommenen Nivelierungsarbeiten hat der Referent Forschungen durchgeführt, die neolithische und frühgeschichtliche wie auch aus den Zeiten des Mittelalters herrührende, Gräber,

Pläne von Bauten (von noch nicht aufgeklärter Bestimmung) und von Abfallgruben u. dgl. ans Licht gebracht haben.

Von neolithischen Gräbern wurden zwei vorgefunden. Jedes von ihnen enthielt einen auf der rechten Seite liegenden Hocker, im Grabe Nr. 52 mit so stark angerogenen Füßen und dabei mit derartig unter den linken Schenkel geschobenem linkem Arm, daß sich die Vermutung aufdrängt, der Verstorbene sei gefesselt ins Grab gelegt worden. Nur im Grabe Nr. 1 wurden Tongefäße (eines von Gestalt einer kleinen Wanne [im Mittel 16 × 27 cm] und ein anderes faßförmiges mit längs des Gefäßrandes, um den niedrigen Hals und zusammen mit vier gegenüberliegenden Werzen auch an der Übergangsstelle laufendem Grübchenornament), von einer näher noch nicht bestimmbaren, vielleicht südlichen Kultur gefunden.

Von frühgeschitlichen Reihengräbern wurden 50 ausgegraben; viele von ihnen sind aber in späteren Zeiten stark beschädigt worden. Sie sind mit wenigen Ausnahmen nach Osten orientiert: die Arme sind meist längs des Skeletts gestreckt, zuweilen ist auch eine Hand in den Schoß gelegt, ausnahmsweise beide. Mitgegebene Gegenstände wurden in den Gräbern selten gefunden, am häufigsten lagen kurze Eisenmesser mit geradem, Rücken an der Seite des Skeletts. Das Grab Nr. 3 enthielt Gefäße mit Grübchenornament auf der oberen Übergangsstelle, das Grab Nr. 11 eine mit degeneriertem Filigran verzierte Silberblase (Typus Niederle: Slovanské Star. 1/I S. 619[10] und ein ebensolches Reliquienkästchen (Schuchhardt, Alteuropa, I. Tab. XXXIV) mit Flechtornament auf der Oberfläche (dem auf dem Sockelziegel der Jakobskirche eingepreßten ähnlich) und mit einem Tierornament (?) auf dem oberen beschädigten Teile; das Grab Nr. 31 ein im Querschnitte rundes gediegenes Silberarmband von 7—10 mm Breite mit 12 mm voneinander entfernten ovalen Enden. In den Gräbern Nr. 30 und 37 stak zwischen den Rippen und Wirbeln eines jeden Skelettes je ein Eisenpfeil mit Widerhaken. Schläfenringe wurden nur in einem Grabe gefunden (Nr. 64) zusammen mit einem aus dünnem Bronzedraht geflochtenen Halsband und mit buntfarbigen Glasperlen. Die in den Gräbern vorgefundenen Münzen und analogische Funde weisen den Friedhof in das XI. Jh. zurück (Dr. Zakrzewski). Im Grabe Nr. 13 wurde nämlich eine Kreuzmünze aus der Zeit Bolesławs des Kühnen

gefunden, im Grabe Nr. 67 ein deutscher, etwa um das Jahr 1000 geprägter, abgenützter Denar, im Schutthaufen des Hauses (Nr. 18) ein ohne Zweifel aus dem in der Nähe zerstörten Grab stammender Denar aus der Zeit Bolesławs des Kühnen. Der ausgegrabene Friedhof ist somit älter als die Jakobskirche (XIII. Jh.). Wenn es ein Kirchenfriedhof gewesen war, so entstand er nicht neben dem jetzigen romanischen Gotteshaus, sondern neben einer anderen früheren Kirche, die möglicherweise an dieser Stelle gestanden war.

Die nächstliegenden Analogien zu diesem Friedhof stammen aus dem nahen Dorf Złota, wo der Referent an einigen Stellen in den Jahren 1927—1928 auf mehrere Reihengräber, vor allem aber auf einen sehr umfangreichen Friedhof stieß, der vortrefflich erhalten ist und viele Denkmäler enthält (Schläfenringe, Eisenmesserchen, Glasperlen usw.).

Die im Gebiet von Sandomierz eben entdeckten Reihenfriedhöfe sind von demselben Typus, wie die in diesem Bulletin (XXXI. S. 10) besprochenen und aus dem Krakauer Gebiet stammenden. Die dort ausgesprochenen allgemeinen Bemerkungen gelten somit auch für die eben entdeckten Nekropolen mit dem Unterschied, daß das Volk, das darin zur letzten Ruhe gebracht wurde, zum östlichen Zweig der Bevölkerung des Weichsellandes im XI. Jh., zu den Bewohnern des Gebietes von Sandomierz (Sandomierzanie) gehörte.

Die größte Zahl der neben der Jakobskirche entdeckten frühgeschichtlichen Gräber befand sich auf zwei gegenüberliegenden Abschnitten des untersuchten Gebietes. Zwischen diesen Abschnitten lagen die oben erwähnten Pläne von Bauten und Gruben, die den Inhalt der oftmals zerstörten Gräber enthielten (Menschenknochen usw.). Das zeugt davon, daß sich der Friedhof vormals über das ganze Gebiet erstreckte und daß die Anzahl der Gräber ursprünglich viel größer gewesen sein muß, als die jetzt vorgefundene, und daß endlich diese Bauten usw.), deren Pläne im mittleren (zerstörten) Teile gefunden wurden, erst dann daselbst entstanden sind, nachdem die Gräber bereits in Vergessenheit geraten waren. Übrigens wird dies unmittelbar durch den Inhalt der vorgefundenen Pläne bestätigt. Sie sind alle (8) von viereckiger Gestalt; bei besser erhaltenen konnte man in den Ecken, zu beiden Seiten und in zwei Fällen auch an der Vorderseite erhaltene Spuren von Pfeilern wahrnehmen.

Die Forschungen haben auch dargetan, daß die Bauten nicht auf der Erdoberfläche standen, sondern daß sie 1—2 m in den Boden eingesenkt waren. Die hier vorgefundenen Haufen von gebranntem Lehm, die Asche und Holzkohle weisen darauf hin, daß diese Bauten durch Feuerbrunst zerstört worden sind. Außer auf Drehscheibe verfertigter, jedoch unglasierter Keramik mit Streifen und reich entwickelter Wellenornamentik wurden Klumpen von Schmelzeisen und aus diesem Metall verfertigte Gegenstände (Geräte, Beschläge, Schlüssel usw.) gefunden, wie auch Tierknochen, Bruchstücke von geformten Ziegeln (Streifziegel und Steinschutt. Dies alles weist auf das Mittelalter zurück, bereits nach der Erbauung der Jakobskirche in unmittelbarer Nähe. Weitere Nachforschungen über diesen Gegenstand gehören daher ins Gebiet der geschichtlichen Archäologie.

BIBLIOGRAPHIE POUR JUILLET—DÉCEMBRE 1928.

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie. Classe d'histoire et de philosophie. N° 7—10. I. II. Juillet-Décembre 1927, Cracovie 1928, 8°, p. 177—267.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour juillet-décembre 1927, p. 177. — La séance solennelle de l'Academie Polonaise des Sciences et des Lettres, p. 179. — Bibliographie pour juillet-décembre 1927, p. 263.

Résumés, p. 180. — 31. Bossowski Fr.: De actione ad exhibendum, p. 180. — 32. Czernobajew W.: Contributions à la connaissance des sources et des origines de l'»Iridion« de Sigismond Krasiński, p. 192. — 33. Jarecki K.: Quels sont les trois évêques qu'Éthérie désigne sous le nom de confesseurs dans son »Pèlerinage aux Lieux saints«, p. 199. — 34. Kallenbach J.: Note sur le manuscrit autographe de la »Balladyna«, p. 202. — 35. Kumaniecki K. F.: De satyro peripatetico, p. 204. — 36. Liebeskind M.: L'oeuvre musical de Mieczysław Karłowicz, p. 206. — 37. Michalski K.: (abbé) Le problème de la volonté au XVI[e] s., p. 208. — 38. Molè V.: Les origines du style monumental dans la peinture byzantine ancienne, p. 208. — 39. Morelowski M.: Sur des tapisseries jusqu'ici inconnues, tissées pour la Pologne au XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] s., p. 211. — 40. Noyes R. G.: Słowacki and Silvio Pellico, p. 214. — 41. Pollak R.: Considerazioni sulla parafrasi polacca del Cortegiano di Castiglone, p. 216. — 42. Sinko T.: Problèmes relatifs à Sęp, p. 217. — 43. Szydłowski T.: Les églises du XII[e] et XIII[e] s. en briques ou en pierre de taille, dans les campagnes de la région de Cracovie et de Sandomierz, p. 219. — 44. Szydłowski T.. L'église des PP. Franciscains à Nowy Korczyn, p. 222. — 45. Tomaszewski Adam: Die grosspolnische Mundart von Łopienno und Umgegend, p. 224. — 46. Vetulani Adam: Das Lehnsverhältnis des Herzogtums Preußen zu Polen. I. Teil: vom Krakauer Vertrag bis zum Tode Albrechts des ersten Herzogs von Preußen (1525—1568), p. 229. — 17. Wieniewski I.: Sur la prédiction des événements futurs dans Homère, p. 255. — 48. Compte rendu de la Commission pour la publication d'un Atlas historique de la Pologne, p. 258.

L. Oberlender, K. Stein, S. Rittermann, B. Friediger, A. Zauberman, C. Lange. Przewroty walutowe i gospodarcze po wielkiej wojnie, z przedmową Adama Krzyżanowskiego, Kraków 1928, 8°, str. XVI + 438 + 2 nlb. (*L. Oberlender, K. Stein, S. Rittermann, B. Friediger, A. Zauberman, O. Lange. Les bouleversements monétaires et économiques après la guerre mondiale, avec une préface d'Adam Krzyżanowski, Cracovie 1928, 8°, XVI + 438 p., + 2 p. surnuméraires*).

Prace Komisji Historji Sztuki. Tom IV, zesz. II, Kraków 1928, 4⁰, str. 169—292 + XLI—LXXIV, ze 118 rycinami w tekście. *(Travaux de la Commision pour l'étude de l'histoiri de l'art. Vol LX fascic. II. Cracovie 1929, 4⁰, p. 169—292 + XLI—LXXIV avec 118 gravures dans le texte).*

Treść. Tadeusz Mańkowski: August Moszyński architekt polski XVIII stulecia, str. 169. — Stanisław Jan Gąsiorowski: Późnohellenistyczne i wczesnochrześcijańskie tkaniny egipskie w zbiorach polskich, str. 231. — Sprawozdania z posiedzeń za lata 1926—1927, str. XLI. *(Contenu: Thadée Mańkowski: Un architecte polonais du XVIII s.: Auguste Moszyński p. 169. — Stanislas-Jean Gąsiorowski: Les tissus égyptiens de l'époque hellénistique avancée et de la période chrétienne ancienne, dans les collections polonaises p. 231. — Comptes rendus des séances des années 1926—1927, p. XLI).*

Prace Komisji etnograficznej Pol. Akad. Um. nr. 8, Kraków 1928, 8⁰, str. 82 + 4 ndb. *(Travaux de la Commission ethnographique de l'Acad. Pol. d. Sc. et d. L. n⁰. 8, Cracovie 1928, 8⁰, 82 p. + 4 p. surnuméraires).*

Treść. Antoniewicz Włodzimierz: Metalowe zapinki góralskie (z 136 rycinami i 2 mapami w tekście). *(Contenu: Vladimir Antoniewicz: Les agrafes en métal des compagnards (avec 136 gravures et 2 cartes dans le texte).*

Nr. 9. Kraków 1928, 8⁰, str. 33 + 1 nlb. *(n⁰. 9. Cracovie 1928, 8⁰, 33 p. + 1 p. surnuméraire.*

Treść. Ligęza Jan: Uljanowice, wieś powiatu limanowskiego (zapiski z r. 1905). *[Contenu. Jean Ligęza: Le village d'Uljanowice dans le district de Limanowa (Notes prises en 1905].*

Prace Komisji orjentalistycznej Pol. Akad. Um. nr. 12. Kraków 1928, 8⁰, str. 266 + 2 nlb. *(Mémoires de la Commision orientale de l'Académie polonaise des Sciences et des Lettres, n⁰. 12. Cracovie 1928, 8⁰, 266 p. + 2 p. surnuméraires.*

Treść *(Contenu)*: Willman-Grabowska Helena: Les composés nominaux dans le Śatapathabrāhmana. Seconde partie: Le rôle de la composition nominale dans le Śatapathabrāhmana.

Rozprawy Wydziału filologicznego Pol. Akad. Um. t. LXII, nr. 5, Kraków 1928, 8⁰, str. 159 + 1 nlb. *(Mémoires de la Classe de philologie de l'Acad. Pol. d. Sc. et d. L. Vol. LXII, nr. 5, Cracovie 1928, 8⁰, 159 p. + 1 p. surnuméraire).*

Treść: Wienikwski Ignacy: O zapowiadaniu przyszłych zdarzeń u Homera. *(Contenu: Sur la prédiction des événements futurs dans Homère).*

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego Pol. Akad. Um., Serja II, t. XLII (og. zb. t. 67) nr. 2, Kraków 1928, 8⁰, str. 32. *(Mémoires de la Classe d'histoire et de philol. de l'Acad. Pol. d. Sc. et d. L. Série II, vol. XLII (vol. 67 de la publication complète) nº. 2, Cracovie 1928, 8⁰, 32 p.).*

Treść: Tokarz Wacław: Deputacja indagacyjna. *(Contenu: Wacław Tokarz: La députation chargée d'indagations).*

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego Pol. Akad. Um. Serja II, t. XLII (og. zb. t. 67) nr. 3, Kraków 1928, 8⁰, str. 73 + 1 nlb. *(Mémoires de la Classe d'histoire et de philosophie de l'Acad. Pol. d. Sc. et d. L., Série II vol. XLII (vol. 67 de la publication complète) nr. 3, Cracovie 1928, 8⁰, 73 p. + 1 p. surnuméraire).*

Treść: Ks. dr. Tadeusz Glemma: Stany pruskie i biskup chełmiński Piotr Kostka wobec drugiego bezkrólewia 1574—1576. *(Contenu: Thaddée Glemma (abbé): Les états provinciaux de la Prusse et Pierre Kostka, évêque de Chełmno, en présence du second interrègne [1574—1576]).*

Wróblewski Stanisław: Sądy polubowne a historja prawa. Kraków 1928, 8⁰, str. 28. *(Les tribunaux d'arbitrage et l'histoire du droit. Cracovie 1928, 8⁰, 26 p.).*



Table des matières.